



Collection « Azimuts »







## Les Chinoises







*Vents d'Ouest*

azimuts | roman

Renaud BOURET

LES CHINOISES



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Robinson, Ann, 1944-

Et si j'en étais

(Azimuts. Roman)

ISBN 978-2-89537-164-9

I. Titre. II. Collection: Azimuts. Roman.

PS8635.O248E8 2009  
PS9635.O248E8 2009

C843'.6

C2009-940113-4

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition. Nous remercions également la Société de développement des entreprises culturelles, la Ville de Gatineau ainsi que le CLD de Gatineau de leur appui.

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2011  
Bibliothèque et Archives Canada, 2011

Direction littéraire: Pierre Grégoire  
Correction d'épreuves: à venir

© Renaud Bouret et les Éditions Vents d'Ouest, 2011

Éditions Vents d'Ouest  
109, rue Wright, bureau 202  
Gatineau (Québec)  
J8X 2G7  
Téléphone: (819) 770-6377  
Télécopieur: (819) 770-0559  
Courriel: [info@ventsdouest.ca](mailto:info@ventsdouest.ca)  
Site Internet: [www.ventsdouest.ca](http://www.ventsdouest.ca)

Diffusion au Canada: PROLOGUE INC.  
Téléphone: (450) 434-0306  
Télécopieur: (450) 434-2627

Diffusion en France: Distribution du Nouveau Monde (DNM)  
Téléphone: 01 43 54 49 02  
Télécopieur: 01 43 54 39 15

## 1. Le quai du Ginkgo

**I**L EST ENCORE des coins de Shanghai que l'on dirait surgis d'une autre Chine, ne ressemblant ni à l'ancienne, ni à la nouvelle. De petits mondes parallèles que les visiteurs, et même les citoyens, contournent sans en soupçonner l'existence. Le quai du Ginkgo, non loin de la rue du Tibet, est de ceux-là. À moins d'y être né, on n'y accède que par accident, puis on le quitte avant d'avoir pris conscience de son caractère insolite. Et si on veut y retourner, il est déjà trop tard. Le chemin s'est effacé derrière nous, et l'endroit semble n'avoir jamais existé.

C'est pourtant au quai du Ginkgo que j'ai abouti ce matin. Me voici installé au milieu d'une cour, ouverte sur une voie d'eau et invisible depuis la rue. Au pied de la terrasse, on peut voir défiler quelques péniches paresseuses rejetées par le canal de Suzhou, qui relie le centre-ville de Shanghai au fleuve Yangze. Certains bateliers eux-mêmes ignorent tout de ce pâté de maisons anciennes, avec ses toits de tuiles vertes envahies par l'herbe folle, car il n'est pour eux qu'un simple décor en mouvement.

Aujourd'hui, mes pas distraits m'ont donc conduit jusqu'au quai du Ginkgo, pour la première fois, et si je m'y suis attardé, c'est que j'y ai fait une rencontre inattendue. Je viens en effet d'y retrouver, par le plus grand des hasards, une

personne qui a bouleversé mon existence, il y a quelques années de cela, à tel point que je me demande parfois si l'homme que j'étais autrefois n'est pas carrément un autre que moi.

Pour mieux expliquer le caractère insolite de cette rencontre, je dois d'abord faire un aveu qui peut sembler trivial : j'ai toujours aimé courir après les jolies filles. Malheureusement, pendant des années, je ne fus moi-même poursuivi que par des femmes que je jugeais quelconques. J'obtenais bien quelques beaux succès par-ci par-là, malgré tout. Heureusement. Ça pourrait même paraître impressionnant si on en faisait le bilan. Mais qu'est-ce qu'un bilan ? Une petite liste de rien du tout, quelques petites étoiles filantes dans un ciel désespérément vide. Bref, je possédais un excellent C.V. tout en menant une vie médiocre, et il devait sans doute en être ainsi jusqu'à ma mort.

C'est alors que soudain, comme j'approchais la quarantaine, tout a changé. J'ai fait la connaissance d'une gracieuse Chinoise prénommée Meïdǎi et, contre toute attente, je suis devenu une sorte de séducteur. Ou plutôt est-ce l'inverse. Je me suis métamorphosé en séducteur, du jour au lendemain, sans même le savoir ni le mériter, et peu après je rencontrais Meïdǎi, qui finit par tomber follement amoureuse de moi.

C'était il y a cinq ans, à l'École normale de Yangzhou, au milieu des années 1990, à une époque où la Chine n'était encore que l'envers du monde. Une Chine alors humble et fraternelle, hésitante, remplie d'espoir, le reflet d'un autre possible. Une Chine en pleine transformation, doutant toujours de sa réussite.

Cinq ans déjà. Et voilà que je retrouve Meïdai, sur le quai du Ginkgo.

Nous sommes attablés, elle et moi, dans une buvette, à quelques pas du canal de Suzhou. La première brise de printemps s'insinue à travers son col et ses manches. Meïdai m'a laissé commander deux apéritifs, mais la coquine ne touche pas à son verre. Moi, je commence à me sentir un peu gris. Une chansonnette à la mode nous parvient depuis l'arrière-boutique. Je retrouve une impression déjà vécue, et depuis longtemps oubliée, un état de grâce, la révélation soudaine du bonheur parfait.

– Serais-tu capable d'exécuter une mission audacieuse pour moi ? me lance-t-elle de but en blanc.

Je m'attendais à quelques platitudes, des phrases toutes faites où il est question des chemins de la vie qui se croisent et se décroisent. Mais non, elle m'arrive avec une proposition explosive. Car, dans son langage, il s'agit manifestement de commettre un acte illicite. Cueillir la pomme pour l'offrir à une aussi jolie femme ? Voler pour Meïdai ? Pourquoi pas ? Ma passion pour elle se rallume instantanément. Un coup de foudre à retardement...



## 2. L'envers du monde

**M**A PREMIÈRE RENCONTRE avec Meīdāi date donc de cinq ans, lorsque je résidais à l'École normale de Yangzhou, dans l'est de la Chine. Je cherchais alors un endroit où poser mes pénates, si possible à l'autre bout du monde. Parmi les quelques villes qui s'offraient à moi, j'avais choisi celle que Marco Polo disait avoir gouvernée, au nom du Grand Khan. Étant moi-même un peu Italien, par ma grand-mère, et italo-phonie, par une de ces passions inexplicables de l'adolescence, je me sentais, d'avance, en terrain familier dans cette « Yangiu » du cousin Marco. Je croyais pouvoir y tuer le temps et l'ennui plus facilement que dans mon petit chez-moi. Ma situation était alors la plus navrante qui soit pour un homme moderne : j'étais devenu un « raté », du moins aux yeux des autres, ce qui compte avant tout. Avant de me transformer en soi-disant séducteur, je dois l'avouer, je n'étais qu'un banal économiste, un terne banlieusard, un « néocélibataire », un type qui n'intéresse plus personne, une grenouille au fond du puits, avec un petit cercle de ciel pour tout horizon.

Pour simplifier mon installation et mon séjour en Chine, j'eus l'heureuse idée de m'inscrire à l'université, me disant que tout le reste viendrait avec : logement, activités, camarades, et même une place officielle dans la société. Je fus accueilli, à mon arrivée, avec tous les égards accordés là-bas

à un homme de métier et d'expérience. Dans mon pays d'Amérique, l'individu est esclave de sa liberté, qui le condamne à réussir sa vie : j'avais raté la mienne et je n'étais plus rien. Mais en Chine, on me percevait d'emblée comme un membre à part entière de la communauté, avec les servitudes et les privilèges rattachés à ma condition. Pour exister aux yeux d'autrui, je n'avais plus rien à prouver, il me suffisait désormais de tenir mon rang et de faire preuve d'un peu d'esprit.

L'École normale m'avait cédé un modeste appartement situé au fond du campus, au second étage d'une petite villa. Pour me rendre chez moi, je devais traverser le quartier des professeurs retraités. On y croisait le plus souvent de vieux lettrés convertis au jardinage. Les uns taillaient les rosiers, les autres préféraient cultiver les poireaux. Après la sieste, deux anciens spécialistes de la poésie des Tang s'installaient inmanquablement à la table de pierre d'un jardin, pour jouer aux échecs, à l'ombre d'un grenadier. Si l'averse menaçait en plein milieu d'une partie, ils n'hésitaient pas à se faire apporter un parapluie, sans même daigner lever le nez vers le ciel. Les habitants de certaines allées demeuraient parfois invisibles, mais des gammes de piano ou des conversations feutrées, échappées des fenêtres entrouvertes, trahissaient leur présence. Toutes ces scènes familières m'aidaient à m'orienter dans le dédale de ce petit quartier — probablement rasé aujourd'hui, pour faire place à la Chine nouvelle — et à retrouver la route de mon humble logis.

Mais on ne rencontrait pas que des vieillards vénérables dans ce souriant coin de Chine. Dès que l'on quittait l'enceinte du campus, on risquait aussi de tomber sur de jolies

femmes, chose de la plus haute importance pour un cœur solitaire comme le mien. La porte orientale donnait sur un des nombreux canaux de Yangzhou, qu'il suffisait de longer sur quelques centaines de mètres, à l'ombre de la muraille de l'université, pour se retrouver au milieu d'une esplanade animée à toute heure du jour : la place du Petit-Lac-de-l'Ouest.

Un pont en dos-d'âne, vieux de plusieurs siècles, enjambait le canal pour relier cette place aux districts du centre-ville. Je ne me souviens pas d'avoir traversé une seule fois ce pont, dit de l'Arc-en-ciel, sans y croiser une jolie femme. Même si je n'en avais aucun mérite, cela ne manquait pas de me consoler de ma triste situation.

Mais revenons à Meïdai. Je n'ai pas eu besoin de me rendre jusqu'au pont en dos-d'âne pour faire sa connaissance, car c'est elle qui est venue à moi, par un de ces nombreux tours que le destin se met soudain à nous jouer quand on l'a suffisamment chatouillé.

De fil en aiguille, un certain nombre de personnes sympathiques, dispersées à travers la ville, avaient eu vent de mon séjour à l'École normale. J'étais un homme, diplômé, célibataire, et dans la force de l'âge. Conditions idéales pour susciter l'intérêt des dames, mais non suffisantes. Heureusement, j'étais aussi le seul « étudiant » étranger de Yangzhou : la loi de la rareté voulait qu'on cherche à me connaître.

C'est pourquoi, une semaine à peine après mon arrivée, une animatrice de radio, qui avait réussi à se procurer mes coordonnées, me lâcha un coup de fil.

– Monsieur Bái Lìdé, je présente une émission tous les dimanches, et j’aimerais vous rencontrer pour vous poser quelques questions.

Je dois préciser que mon nom véritable, Renaud, étant imprononçable pour les Chinois, ceux-ci l’avaient transformé en *Lìdé*, et m’avaient attribué le patronyme de *Bái*. Officiellement, cela n’est qu’une mystérieuse adaptation phonétique, dont les Chinois ont le secret, et qui pourrait se traduire en français par « Honoré Leblanc ». Mais, en prenant les caractères au sens figuré, on peut aussi l’interpréter comme « vertueux en vain ».

J’avais d’emblée consenti à la proposition de la journaliste, mais je restais méfiant. Je craignais qu’elle ne finisse par me traîner à son studio. J’aurais alors été forcé à faire le guignol en ondes, en m’exprimant dans un mandarin déficient qui m’aurait fait mourir de honte tout en amusant le public. Pour gagner du temps, je lui avais donc suggéré de me donner un second coup de fil, à un moment convenu entre nous, avant de se présenter chez moi.

Quand le jour fatidique arriva, j’avais déjà pris le parti de ne pas répondre au téléphone et de me faire surnoisement oublier. Mais, lorsque la sonnerie retentit, je ne pus m’empêcher de décrocher immédiatement. Scrupule? Instinct? Je venais, sans le savoir, de déclencher le processus qui devait me transformer en séducteur.

– Je serai chez vous dans une heure, Monsieur Bái Lìdé. Si ça ne vous dérange pas, j’emmènerai quelques amis.

« Quelques amis? Pourquoi pas, me dis-je, mais aurai-je assez de place pour tout le monde? »

Mon petit appartement était composé d'une chambre et d'un salon. Je fis le décompte des sièges : un sofa, un fauteuil, la chaise de mon bureau et celle récupérée dans ma chambre, dont je fermai la porte, car il me semblait incorrect de laisser voir mon lit aux invités. Pour plus de sûreté, je courus emprunter une chaise supplémentaire chez mon voisin de palier, un tout jeune professeur australien, un petit rouquin sous-payé qui enseignait l'anglais dans les annexes de l'École normale, au fin fond des faubourgs.

– Attention, m'avertit le voisin affable, cette chaise se dégingue à tout bout de champ. J'ai demandé plusieurs fois au petit Wang de la recoller, mais il n'a jamais trouvé le temps de monter ici.

Le petit Wang, homme à tout faire de notre cour, nichait en face de chez nous, dans un minuscule cabanon, avec sa femme, toute-puissante, et sa fillette, dont il était fou.

Comme prévu, la demoiselle de la radio était accompagnée de plusieurs personnes : un garçon et trois jeunes filles, dont Meïdäi, que je rencontrais pour la première fois. Dans ce pays, pas de visite ni de sortie sans convier des amis ou des cousins. Cette coutume a l'avantage de mettre en relation un certain nombre d'inconnus, déjà triés, et tout le monde en profite.

Que ce soit au restaurant, au cinéma, au jardin public, en voyage, on ne se déplace pas sans sa tribu protectrice.

Mon étroit salon était plein à craquer. Meïdäi, presque invisible dans son coin, avait hérité du dernier siège : la chaise branlante que le petit Wang n'avait toujours pas réparée. De temps en temps, je voyais le visage délicat de la pauvre fille pointer le bout de son nez, entre deux têtes anonymes. Meïdäi

n'avait pas soufflé mot, mais je ne pouvais m'empêcher de m'inquiéter à son sujet, m'attendant à ce que sa chaise s'écroule subitement.

Mes visiteurs écoutaient religieusement les paroles qui sortaient de ma bouche, banalités ou mots d'esprit, comme si chacune de mes réparties contenait une révélation divine ou était matière à examen. Puis la journaliste se mit à expliquer le déroulement de l'émission. À mon tour de lui prêter l'oreille. Je la laissai discourir sans répliquer, aussi déballa-t-elle tout un chapelet d'arguments :

– Votre présence est très importante, Monsieur Bái Lìdè, vous serez une véritable vedette. C'est rare de recevoir un type aussi intéressant que vous. Vous venez du bout du monde, vous parlez assez bien le chinois. Vous pourriez même chanter une chanson. Et en plus, il est beau garçon, n'est-ce pas les filles!

Toutes se cachèrent la bouche avec leur main, pour masquer leur gêne en pouffant de rire, toutes sauf Meīdāi qui m'examina avec sérieux. « Et si c'était vrai ? » me demandai-je pour la première fois de ma vie.

La journaliste sentait, en bonne professionnelle de la communication, que j'allais bientôt céder à ses prières. Mais je redoutais encore d'avoir l'air ridicule dans cette émission, surtout si je chantais.

– Je veux bien accepter votre invitation, soupirai-je enfin, mais à une condition...

– Dites toujours, convint la journaliste, je suis sûre que nous pourrons vous contenter.

Je me tournai vers Meīdāi, sans même réfléchir.

– Je veux que cette demoiselle interprète la chanson. Moi, je l'accompagnerai à la guitare.

Je fus étonné de mes propres paroles, comme si elles étaient sorties de la bouche d'un autre.

– Mais bien sûr ! Il n'y a pas de problème ! N'est-ce pas Meïdaï, tu es d'accord ?

Meïdaï, « Ère de beauté », il faut retenir ce prénom me disais-je en tentant vainement de dessiner les caractères correspondants dans ma tête, tandis que l'intéressée souriait enfin, tout en surveillant sa chaise bancale.

– Je ne chante pas très bien, protesta-t-elle, mais si vous insistez.

Une voix cristalline, légère, douce, chaude, jusqu'ici inconnue. Dire que ce jour-là, je ne m'aperçus même pas à quel point cette jeune femme était belle ! Un nouveau visage est comme une mélodie nouvelle : il faut s'y être bien accoutumé pour oublier les ressemblances qu'il évoque de prime abord avant d'en saisir toute l'originalité.

Les négociations ayant abouti à son entière satisfaction, la journaliste ne tarda pas à prendre congé. Meïdaï se leva prudemment, mais sa chaise, déséquilibrée, en profita pour basculer et se disloquer avec fracas sur le plancher, pendant que les autres invités s'étaient déjà engagés dans l'escalier. Sans ce contretemps, je n'aurais pas pensé à me précipiter au-devant de Meïdaï pour la convier à des répétitions. Elle n'y avait pas songé, mais, bien sûr, ça allait de soi. Elle m'accorda un premier rendez-vous, quelques jours avant l'émission, et promit de me faire apporter une guitare par un copain... Un rendez-vous ? Chic ! Un copain ? Bigre ! J'étais déjà un peu jaloux.

## 中国妇女

Au lendemain de l'incident de la chaise cassée qui m'a permis de faire la connaissance de Meïdaï, une première répétition à quatre se tient dans mon appartement. Meïdaï chantera *La Mer immense*; la voisine japonaise du dessous récitera *L'Ode des quatre saisons*. Le camarade d'amphi de Meïdaï se contente d'apporter une guitare empruntée, avec laquelle j'accompagnerai ces jeunes dames le soir du spectacle. Un peu trop sympathique et beau gosse, ce garçon, j'aurais beaucoup de peine s'il s'avérait être le petit copain de Meïdaï. D'ailleurs, comment pourrais-je en avoir le cœur net? Pas facile, dans ce pays où les simples amis n'hésitent pas à se montrer familiers, tandis que les amants gardent souvent leurs distances. Mais je suis fraîchement diplômé ès séduction, n'est-ce pas, aussi fais-je confiance à mon instinct, et la réponse à mes appréhensions arrivera en temps et lieu.

J'ai prié Meïdaï de revenir toute seule chez moi, sous prétexte de lui faire travailler sa partition. Deux jours plus tard, elle est donc assise de nouveau à mon bureau, devant la fenêtre qui donne vers le Petit-Lac-de-l'Ouest. C'est notre troisième rencontre. Elle chante en fermant les yeux et je tombe amoureux d'elle à cet instant même.

Quand tu chantes,  
 Tes yeux restent clos et je t'observe en cachette.  
 Quand nous lisons ensemble,  
 Ta joue sans le savoir vient frôler mes lèvres.  
 Légère et fraîche comme le pétale du camélia montagnard,  
 Tu te laisses distraire par le chant de l'oiseau bougou.

Par malheur, des amies à moi viennent bientôt frapper à ma porte. Chacune se déniche une place. On trouve un sujet de conversation convenable pour tous. Mon destin amoureux ne tient alors qu'à un fil. Je ne peux congédier les intruses, d'autant plus que l'une d'elles m'a rapporté un petit livre d'histoires anciennes de sa ville natale de Xuzhou, en guise de cadeau. Enfin, un quart d'heure plus tard, on entend, sur le palier, le fracas d'une lourde clé qui rebondit sur le plancher. Quelques jurons australiens, prononcés à mi-voix, confirment que mon voisin, l'immigré Dobson, est de retour dans ses pénates. Naturellement, nous allons tous le saluer dans son appartement, pour quelques minutes. Voici un prétexte tombé du ciel : puisqu'il nous faut finir de répéter notre morceau, je m'excuse auprès de la petite assemblée et je repars m'isoler quelque temps avec Meidaï.

Celle-ci m'a suivi sans hésitation. Dans ce coin de terre, on ne se méfie pas des autres, ou encore on a pleinement confiance en soi, ce qui revient au même. Meidaï fredonne deux ou trois chansons, sans conviction, pour la forme. D'ailleurs, sa voix fausse un peu.

– Et maintenant, demandé-je, voulez-vous continuer à chanter ou préférez-vous que nous bavardions ?

– Bavardons ! s'exclame-t-elle avec assurance.

C'est ainsi qu'en échangeant quelques confidences, nous décidons de devenir des amis. Je connais son âge, je sais d'où elle vient, elle me confie où elle va. Étant donné que mon niveau de chinois était assez limité à l'époque, je ne lui pose que les questions les plus simples, mais en même temps les plus utiles.

– Avez-vous des frères et sœurs ?

– J'ai un grand frère de trente ans, il est marié.

– Et vous, avez-vous l'intention de vous marier bientôt?... Avez-vous un copain?

Elle éclate de rire.

– Bien sûr que non.

Et voilà! Pas difficile de se renseigner quand on est inspiré, n'est-ce pas? Le beau gosse à la guitare n'est pas son petit copain et rien n'empêche Meïdai d'envisager une relation avec moi.

Dès que ma charmante a disparu, au détour de l'escalier, je commence à m'ennuyer d'elle. Jusqu'ici, tout s'est passé sans préméditation de ma part. Alors, pour la première fois, j'essaie de faire le point. Je la croyais quelconque, je la trouve jolie; je la pensais naïve, je la sens subtile.

Meïdai me trotte dans la tête le reste de la semaine, mais, malheureusement, j'ignore totalement comment la rejoindre, que ce soit de façon directe ou indirecte. Sot que je suis! Cette imprudence de ma part peut cependant se transformer en atout, si le destin veut bien me donner un coup de pouce. Et c'est ce qui se passe.

Arrive le dimanche, jour de notre prestation radiophonique à la faculté de Taxation. Le camarade qui a déniché la guitare me téléphone pour me transmettre les directives concernant la soirée. Voilà enfin ma chance de rejoindre Meïdai: je la réclame pour une dernière répétition. Le copain pourra-t-il la contacter? Meïdai sera-t-elle libre? Consentira-t-elle à me revoir? Serai-je chez moi au moment où elle cherchera à m'atteindre? L'amour, c'est un peu une loterie, il faut parfois accepter de s'en remettre au hasard. On aime d'ailleurs à croire que sa vie est faite de hasards extraordinaires, même si on trouve le temps long entre deux miracles. Mais

il s'agit là d'un simple principe statistique, qui stipule que tout ce qui est improbable se transforme en certitude une fois que cela s'est produit. Et l'amour a beau être un art, il n'échappe pas aux lois de la science.

Comme l'oiseau farouche, tu t'envoles  
Au moment où je te crois apprivoisée.  
Mais tu reviens à l'improviste  
Pour me dévoiler une autre facette de ta beauté.

En fin d'après-midi, la sonnerie du téléphone retentit. Meïdaï s'annonce, Meïdaï arrive. Elle porte son costume de scène, une robe de laine à bretelles, assez chic, mais un peu épaisse et lourde pour la saison. Cette démonstration, innocente, de sa coquetterie accroît encore notre complicité.

Au cours de la répétition, incident fâcheux, un bouton de sa robe se détache et la bretelle se décroche de son épaule. Nous voilà en train de chercher le bouton fugitif sur le plancher : Meïdaï, penchée en avant, et moi, bientôt à quatre pattes, car le petit objet reste obstinément caché. Elle trouve la scène plus comique que tragique, et s'amuse à me voir fouiller sous le bureau et derrière le divan. Il me semble que la chute n'a provoqué aucun bruit, c'est d'ailleurs pourquoi nous ne savons pas dans quelle direction mener notre exploration. Cela prouve que le bouton n'a pas touché le sol. Je demande à Meïdaï de vérifier dans son corsage et, en effet, le bouton est resté coincé dans un pli de sa robe. Je sens, dans son regard scrutateur, qu'elle est en train de formuler un premier jugement, favorable, sur ma personne. « Ce type n'est pas bête, se dit-elle en me dévisageant, c'est là une qualité indéniable pour un homme. »

Mais ce n'est pas tout de retrouver le bouton. Je file dans ma chambre pour chercher la minuscule trousse de couture offerte quelques jours plus tôt par une hôtesse de l'air, lors de mon premier vol transpacifique — à l'époque, les avions chinois étaient encore communistes et les compagnies aériennes pleines de modestes prévenances, considérées aujourd'hui comme surannées. Devant les circonstances, il vaut mieux que je recouse le bouton sur place. Bel ouvrage. Meïdāi observe, en souriant, l'aiguille qui va et vient entre mes doigts, au creux de son épaule. Je n'ai pas de ciseaux évidemment, les hôtesse de l'air n'en fournissent pas : pour finir, je dois m'incliner contre la poitrine de Meïdāi et je sectionne le fil avec mes dents. Elle trouve cela plus drôle que gênant. J'ai encore marqué des points.

Je dois beaucoup à ce bouton mal cousu. Il a grandement contribué à changer ma vie.

Le soir, nous filons tous à bicyclette vers la faculté de Taxation. On m'a prêté un vélo — sans freins, comme il se doit dans cette ville encore étrange pour moi. Meïdāi est assise en amazone sur le porte-bagages du garçon à la guitare. Je les escorte de près, je colle à leur roue, pour admirer Meïdāi et aussi pour ne pas perdre le convoi dans la cohue, car j'ignore notre destination exacte. Parfois, une grande flaque d'eau ou un pavé anguleux m'obligent à faire un détour imprévu, dans la rue mal éclairée, mais je réussis toujours à me raccrocher à la procession. D'ailleurs, Meïdāi me surveille et m'envoie quelques signes tout en maintenant son équilibre précaire. Malicieuse, elle alterne encouragements et moqueries.

Nous sommes reçus comme des vedettes à la faculté de Taxation. Le spectacle est diffusé en direct à la radio. J'ai pré-

paré un petit discours banal, car le public est plus intéressé par mon accent et par ma bouille que par ce que j'ai à dire. Meidaï reste assise à ma gauche et, de temps en temps, elle se penche tout contre moi pour me confier quelques commentaires. Je croyais l'avoir perdue et je la retrouve, plus douce que jamais. Bel oiseau que je vais peut-être apprivoiser... et qui finira sûrement par s'envoler.

### 中国妇女

Au fil des quelques répétitions qui précédèrent cette émission, j'eus amplement le temps de m'éprendre d'elle, et de ses yeux en amande pleins d'étincelles, quand sa moue rêveuse se transformait en sourire narquois. C'était une femme à la fois timide et audacieuse. Elle était de ces Chinoises qui semblent hésitantes, mais savent exactement ce qu'elles attendent de la vie.

Au début, son attitude me décontençait. Je n'arrivais pas à déterminer si elle concevait à mon égard de l'intérêt ou de l'indifférence. Si je la priais de sortir bavarder ou flâner avec moi, elle acceptait sans hésitation. Puis, quand venait l'heure, elle me quittait sans le moindre regret. Dans les lieux publics, elle s'asseyait à une distance respectable, mais, s'il lui fallait me chuchoter discrètement quelque remarque, elle n'hésitait pas à coller ses lèvres tout près de mon oreille. Si elle m'écoutait généralement avec docilité, elle me clouait parfois le bec avec des arguments sans réplique.

Mais, pendant que je tombais amoureux d'elle, mon séjour tirait à sa fin. Il me fallait retourner dans la grisaille pour reprendre mon métier d'économiste. J'usai de tous les

prétextes pour multiplier nos rencontres. Je redoublai de galanterie. Enfin, elle commença à s'interroger sur ses propres sentiments. Je pus alors lui déclarer officiellement ma flamme, jouant le tout pour le tout dans cette course contre la montre. Le soir de ma confession, ayant compris que le temps nous était compté, elle m'invitait au restaurant : elle avait décidé de m'adopter comme amant, et de patienter jusqu'à mon retour. Jamais, dans ma vie antérieure, aurais-je cru pouvoir séduire une femme de sa classe et encore moins susciter son amour.

Ce soir-là, elle m'accorda son premier baiser. Mais le jour des adieux arriva si vite que je dus me contenter de l'étreindre et l'embrasser, sans qu'elle puisse se donner à moi.

### 3. Meidai

L'HIVER SUIVANT, j'étais retourné en Chine, pour revoir Meidai et achever de la conquérir. Je l'avais quittée au début de l'été, plein d'espérances, et je revenais, la veille du Jour de l'an, pour ranimer sa passion pour moi.

Je m'étais d'abord fait confier une mission à Xi'an, dans le nord du pays. Cela devait me permettre de jauger ses sentiments. Si elle m'aimait encore, j'aurais déposé ce demi-tour du monde à ses pieds. Sinon, le prétexte de la mission aurait sauvé ma face, et la sienne.

Comme dit le vieux proverbe paysan, « le loup parcourt mille lieues pour manger de la viande, le chien parcourt cent lieues pour manger de la merde ».

Dès ma mission terminée, j'avais fui la grisaille de l'antique cité impériale, aux odeurs de soufre glacé, pour gagner la région du fleuve Yangze. Je venais de passer deux semaines dans cette « Chine d'avant », où radiateurs en panne, robinets qui coulent et carreaux cassés rimaient avec sollicitude et témoignages d'amitié.

中国妇女

Debout, sur l'esplanade de la gare, par une obscure soirée d'hiver. Dans quelques heures, j'aurai rejoint mon amoureuse Meidai. Il ne me reste plus qu'à trouver l'autobus de Yangzhou. Mais aucun véhicule n'est en vue. Une fois quittée l'entreprise nationale des chemins de fer, la Chine redevient mystérieuse. Je me joins à quelques compagnons de voyage qui m'entraînent au fond d'une ruelle interminable. Tout ce beau monde s'entasse dans un minibus caché dans l'ombre. La portière claque, et en route pour le fleuve Yangze, que nous atteignons dix minutes plus tard, après avoir donné au receveur la somme officielle, et modique, de quinze piastres chinoises.

Dernier coup de frein. Un grincement de portière. Le chauffeur débarque seul et s'éloigne dans la nuit. Le bruit de ses pas s'évanouit dans les filets de la brume. Le chauffeur ayant laissé son moteur en marche, personne ne doute qu'il va bientôt revenir. Ça discute fort parmi les passagers, avec l'accent familier de Yangzhou. Je ne saisis que quelques bribes du dialecte. Comme l'attente s'éternise, je finis par lier conversation avec mes voisins. Je raconte vaguement le but de mon voyage, sans donner trop de précisions. On cesse de me regarder comme un drôle d'oiseau et on me souhaite d'arriver à bon port. On sympathise bientôt avec moi. Je suis adopté par une famille élargie : un couple dans la trentaine, le bébé, le frère et la belle-mère. « Soyez tranquille, tout se passera bien, si vous avez besoin d'aide, comptez sur nous. »

Le chauffeur est de retour. Palabres dans le dialecte dit *chantant* de Yangzhou, qui me donne parfois l'impression que les gens s'aboyaient des injures. De temps en temps, un employé du bac, galonné et casquetté, s'amène et se mêle à la discus-

sion. Puis la question est réglée définitivement. Au lieu de dégager les grilles à moitié entrouvertes qui conduisent au quai, on les barre complètement. Toute traversée est suspendue à cause du brouillard. J'entends claquer le cadenas avec une déception immense. Me voilà enfermé au sud du fleuve Yangze, à trente minutes à peine de ma fiancée, et après avoir fait la moitié du tour du monde pour ses beaux yeux.

La famille rencontrée dans le minibus me propose de la suivre dans une petite auberge pas chère qu'elle connaît bien. « Demain matin, nous repartirons ensemble. » Mais le patron de l'auberge ne l'entend pas de cette oreille.

– Je n'ai pas le droit de loger de *laowai* (étranger) ici.

– Mais moi je suis Chinois, insisté-je en imitant tant bien que mal l'accent de Pékin.

– Ne raconte pas de blagues, je risque d'avoir des ennuis avec la police. Il faut que tu ailles à l'hôtel pour étrangers.

Je me résigne :

– Quoi ? Il y a un hôtel pour *laowai*, dans cette ville ? Où se trouve-t-il ?

– Remonte la grand-rue pendant cinq cents mètres, c'est tout droit.

Nous sortons tous sur le trottoir, on me donne le nom de l'hôtel (chacun y va d'une appellation différente), et on m'indique une direction à suivre, qui fait à peu près l'unanimité. Je m'en vais tout seul dans la nuit d'hiver, le cœur gros, épuisé d'avoir traîné ma valise toute la journée, au cours du périple qui m'a mené de la nordique Xi'an, quittée avant l'aube, à la rive sud du fleuve Yangze.

Soudain, une ombre s'approche, derrière moi. Une main surgie de la brume saisit ma valise. C'est un des patrons



de l'auberge interdite aux *laowai*. J'ai beau lui jurer que je trouverai mon chemin sans aide, il refuse de m'écouter. Il me guide d'un pas rapide, tout en changeant quand même plusieurs fois la lourde valise de main, et il ne m'abandonne que lorsque nous arrivons devant l'hôtel Zhenjiang, immeuble imposant et bien éclairé. J'ai à peine le temps de remercier mon bienfaiteur qu'il s'est déjà éclipsé. Je traverse le perron de l'hôtel et j'utilise mes dernières forces pour me traîner péniblement jusqu'au comptoir.

Je réclame une chambre bon marché — car à l'époque j'étais passablement pauvre. La chambre coûte vingt fois plus cher que celle de l'auberge indigène, mais moins que je ne craignais pour un immeuble aussi luxueux. J'achète immédiatement une carte de téléphone et je réussis, après quelques tentatives, à joindre Meidaï. Ouf, elle est là, celle qui occupe mes nuits depuis que je l'ai connue, elle me parle à l'oreille. Je lui donne rendez-vous au lendemain dans la matinée.

Je prends ma clé et je me dirige vers mes quartiers. En ouvrant la porte du couloir qui doit me conduire chez moi, je me retrouve soudain... dehors. Je loge en fait dans un autre immeuble, bien moins impressionnant que celui qui donne sur l'avenue — à cette époque, les belles façades chinoises cachaient souvent des annexes plus que modestes. Tout a l'air triste et poussiéreux, mais le calorifère est branché, la baignoire fonctionne, l'eau est chaude, une brosse à dents et un rasoir neufs m'attendent sur l'étagère de la salle de bain, le thermos est prêt pour le thé. Chaumière, douce chaumière. Bien que les heures qui me séparent de Meidaï me semblent interminables, je décide de prendre les choses du bon côté et de réparer mes forces.



Tout en sirotant ma tasse de faux *Puits-du-Dragon*, dans ma baignoire, je me demande tout haut ce que je fabrique dans ce fond de cour d'un patelin des antipodes, en plein hiver. Ça m'amuse d'entendre ma voix résonner dans cette petite pièce où je suis complètement seul, alors je me réponds en ricanant :

– De quoi te plains-tu, Bái Lìdé? C'est ça la route de l'aventure : mystères, jolies femmes et anicroches.

Une route sur laquelle il suffit juste d'entreprendre les premiers pas.

Il ne me reste plus qu'à me glisser sous quatre ou cinq couvertures glacées, et à rêver du corps de Meïdaï, tout en grelottant.

Heureux contretemps, qui diffèrent les moments de bonheur et en multiplient l'intensité.

### 中国妇女

Après un petit déjeuner dans la salle à manger de l'hôtel de Zhenjiang, établissement réservé à des « étrangers » qui s'avèrent tous être des Chinois originaires de la « province » de Taiwan, j'entreprends une chasse à l'autobus de Yangzhou, où Meïdaï m'attend impatiemment. Tout d'abord, je découvre la vraie gare routière, dans un coin de la ville diamétralement opposé à celui où j'avais attrapé le minibus la veille. Je ne reconnais pas la moindre rue. La ville semble s'être transfigurée pendant la nuit.

Le temps est toujours gris, froid et un peu brumeux, ce qui explique peut-être cette singulière recomposition urbaine.

Un premier employé de la gare, planté entre guérite et trottoir, m'informe que le traversier n'ouvrira pas ses grilles avant midi. Un autre prétend que les bateaux ont recommencé à circuler sur le fleuve dès l'aube. Enfin, un troisième, le plus haut gradé jusque-là, doute que le service reprenne aujourd'hui. « Demain, peut-être, si ça se dégage. » Selon lui, il n'existe pas d'autres moyens de gagner Yangzhou. « Aucun autocar ne s'amuserait à faire un détour par Nankin, ça n'a pas de sens. »

C'est que le premier pont sur le Yangze se trouve à une centaine de kilomètres en amont, à la hauteur de Nankin. Entrepris avec l'aide des Soviétiques, il fut achevé sans eux pendant la Révolution culturelle.

La Chine est coupée en deux par le brouillard. Mon bonheur est tout près, sur l'autre rive. Dois-je attendre que le fleuve daigne se découvrir? Dois-je languir, seul dans ce trou sinistre, à gaspiller les heures les plus précieuses de ma vie? Non, je remonterai le Yangze jusqu'au premier pont. Une fois arrivé à Nankin, je me débrouillerai. Même si ça me prend la journée, au moins je suis sûr de coucher ce soir à Yangzhou. Cap sur la gare ferroviaire!

Je finis par aboutir au guichet des billets, niché dans une vague annexe, à distance respectable des quais, allez savoir pourquoi! Y a-t-il aussi des trains non *laowai* (interdits aux étrangers)? Par mesure de précaution, je dissimule mon visage dans mon col et je réclame un billet pour Nankin, en tâchant de contrefaire l'accent pékinois. Du fond de son petit tunnel grillagé, la guichetière, dont le mandarin est encore plus mauvais que le mien, ne prend pas la peine de me dévisager et accepte ma commande. Le tarif est tellement modique que

je me paie deux billets pour deux trains successifs : l'un à six piastres et l'autre à huit piastres. Si jamais je loupe le premier train, je pourrai toujours sauter dans le second sans avoir à ressortir de la gare et à me retaper la queue du guichet. Car il faut maintenant que je retourne à l'hôtel récupérer ma pesante valise.

Le plancher vibre, les essieux chuintent, la locomotive siffle, un vieux de la vieille, écrasé sur sa banquette, soupire de soulagement. J'ai attrapé, en marche, le premier train pour Nankin, celui à six piastres. Adieu, ville étrange, où les bâtiments se déplacent pendant la nuit et où les habitants ne cessent de se contredire. À bord, l'ambiance est moins chaleureuse que d'habitude. On me toise, dès le départ, d'un air mauvais. Un grand escogriffe, assis en face de moi, ne tarde pas à décacheter un paquet de graines de courge. Il crache, l'une après l'autre, ses écales, qui s'accumulent autour de mes pieds. Heureusement, Nankin n'est pas très loin : deux cents *li* de purgatoire de temps en temps, ça ne peut pas faire de mal au *laowai* ! Mais, à cause de son retard, notre train gêne d'autres convois plus importants. Nous voici immobilisés une bonne demi-heure en rase campagne. Enfin, un rapide nous dépasse à vive allure en faisant trembler tous nos wagons, peut-être le fameux train à huit piastres. Les touffes d'herbe de la voie frémissent, sous les nombreux trous du plancher. Les vibrations des vitres résonnent dans ma poitrine. Puis tout se calme, nous repartons silencieusement, puissamment, majestueusement, électriquement. Je secoue les écailles de courge de mes souliers et je change de siège.

J'essaie maintenant d'entrer en contact avec deux jeunes filles. Inquiet de devoir encore traîner ma valise sur des

kilomètres, je cherche à les cuisiner sur la configuration de la gare de Nankin. Mais je n'obtiens que de maigres et sèches informations sans rapport avec ma question. Vexé, je classe mentalement ces demoiselles parmi les boudins. Jugement hâtif et biaisé? Après tout, est-ce que, de mon côté, j'en veux aux centaines de femmes qui m'ont d'emblée catalogué comme con, sans même me connaître?

Pas commodes, aujourd'hui, les gens du pays. Je lis dans leurs yeux les intentions les plus malveillantes: « Espérons qu'au prochain viaduc, le type aux graines de courge sucrées-salées éjectera le *laowai* par-dessus bord », se disent-ils en me lorgnant à tour de rôle.

Mais pourquoi me laisser impressionner? Le wagon est peut-être sinistre et les passagers hostiles, pourtant aucun de ceux-ci ne peut se vanter de vivre la toute dernière étape d'un passionnant périple entre deux mondes, entre deux existences. Cette sombre brute cracheuse de graines mâchouillées et ces deux pucelles guindées qui m'entourent de leur inimitié savent-ils seulement ce que signifie une véritable étreinte amoureuse? Et, pour me consoler, je revois aussitôt les yeux de Meīdāi me dévisager avec passion.

Une fois sorti de la gare de Nankin, le mystère recommence. Il y a des centaines d'autocars agglutinés sur les places et les boulevards avoisinants, mais aucun ne porte la mention « Yangzhou ». Les chauffeurs et les passants qui daignent me renseigner se contredisent encore une fois. J'aboutis ainsi sur un coin de trottoir où un attroupement s'est constitué. Un voyageur, tout droit débarqué de sa campagne, est en train de se faire escroquer par un marchand ambulancier. Les badauds forment cercle, en silence, captivés par le spectacle

qui se déroule devant eux, et dont nul ne peut prédire le dénouement avec une certitude absolue. Une histoire dont la fin n'est pas encore écrite ! Passion du jeu, voyeurisme, soulagement d'être épargné par le destin ? Personne n'interviendra. Les spectateurs pourront rentrer chez eux et raconter à leurs proches : « Ce matin, j'ai vu un loup dévorer un agneau. »

Comme dans tous les pays, il existe un portrait-robot des escrocs. Selon la « sagesse » populaire, ne voleront jamais : les paysans qui vendent leur propre récolte, les personnes âgées, les indigènes du coin, même quand ils conduisent un taxi. Les voleurs se recrutent théoriquement parmi les jeunes hommes qui n'ont pas poursuivi d'études, les femmes commerçantes dans la quarantaine, les migrants déracinés de deuxième génération.

J'ai fini par sauter, en marche, sur la passerelle d'un autocar non identifié, dont on m'a assuré qu'il se rend à Yangzhou. Le chauffeur, le vice-chauffeur et la receveuse me regardent monter à bord sans rien dire et je m'écroule, fourbu, sur un banc. Où sont les autres passagers ? demandé-je aux employés, dont je viens de remarquer les mines patibulaires. Quand on est épuisé, les inconnus ont souvent des bobines suspectes. Et quand le bûcheron perd sa hache, ses voisins prennent soudain une tête de voleurs de



日俄战争期间,中国人被日军砍头,围着一群中国人神情麻木。(鲁迅)

Pendant la guerre russo-japonaise, des Chinois s'étaient massés en cercle, l'air hébété, pour assister à la décapitation par l'armée nippone de leurs compatriotes accusés de collaboration avec l'ennemi. (Lu Xun)

hache. Le vice-chauffeur se contente de marmonner une vague réponse. Tout ce que je sais, c'est que nous roulons bien vers le nord, en direction du Grand-Fleuve. Mais je ne serai pas rassuré avant d'avoir atteint la rive d'en face.

Soudain, le chauffeur bifurque dans une petite ruelle pour s'immobiliser au milieu de nulle part. Je m'insulte intérieurement, m'accusant d'imprudence et de naïveté. Lorsque nous étions sur la grande avenue, j'avais toujours la possibilité de descendre de l'autobus à un feu rouge. Mais, ici, où suis-je? Que puis-je faire?

Bah! on ne me tranchera pas la gorge à Nankin. Si je me sauve maintenant, je risque de perdre la face. Le mieux est de m'en moquer et d'attendre. L'honneur passe avant la sécurité.

Voilà une femme, solide et encore jolie, qui cogne à la portière. À l'aide du vice-chauffeur et de la receveuse, elle charge d'énormes sacs de courges, de choux-raves et d'oignons à l'arrière de l'autobus. Bientôt, son barda occupe trois belles rangées de sièges. Puis une douzaine de cageots de fruits et légumes viennent recouvrir le tout. Nous sommes restés immobilisés un bon quart d'heure. Le moteur repart. Il y a désormais un deuxième passager dans l'autobus, même si cet « autre » pourrait faire partie de la « bande ».

Enfin de retour sur le grand boulevard. Mes soupçons commencent à se dissiper. La circulation se fait de plus en plus dense. Dans la rocade qui précède le pont, un camion accroche notre rétroviseur en nous dépassant. Notre chauffeur s'arrête net, créant instantanément un bouchon, tandis que son acolyte saute sur la chaussée et se précipite vers la vitre du camionneur pour réclamer des dommages et intérêts de

cent piastres. Palabres. Protestations. Re-palabres. Entente. Le camionneur verse cinquante piastres et tout le monde repart. On se quitte convaincus que justice a été rendue. En cinq minutes, l'incident s'est produit, a été traité et réglé. La victime est déjà indemnisée sans l'intervention des coûteux policiers et bureaucrates.

La statue des ouvriers, soldats et paysans, qui marque l'entrée du pont des Martyrs-du-Peuple, disparaît derrière nous. Je suis sauvé. Nous avons bientôt atteint la rive nord du Yangze. Notre chauffeur a commencé à exhiber une pancarte en carton ondulé. Les deux caractères chinois représentant notre destination se reflètent sur l'intérieur du pare-brise et je peux enfin m'assurer que nous vogueons vers Nantong, ville située vers l'embouchure du Grand-Fleuve et dont le nom signifie « Passage vers le Sud ». La cité de Yangzhou se trouve donc sur notre chemin, pourquoi diable me suis-je méfié ? Comme nous ne dépassons guère les cinquante kilomètres à l'heure sur l'autoroute, quand notre pilote se paie le luxe de pousser sa mécanique, ces braves gens ne rejoindront pas leur terminus avant minuit.

Des flics se montrent sur la route, et le vice-chauffeur range précipitamment les pancartes... pour les ressortir aussitôt que des piétons avec une tête de passager se plantent en bordure de la chaussée. Parfois, nous arrêtons brusquement pour éviter une bicyclette ou une charrette qui traverse sans prévenir, ou encore pour faire monter un client. Le car est maintenant bondé.

L'autoroute se transforme en boulevard, voici les faubourgs sud de la ville de Yangzhou. Le soleil se cache dans les brumes de l'horizon, en amont du Grand-Fleuve. La receveuse

s'intéresse maintenant à mon cas, elle me demande où je vais exactement, et le chauffeur s'arrange pour me déposer à un endroit commode pour moi, sur l'avenue de la Culture. Tout compte fait, on s'est montré très correct à mon égard. Je saute dans un taxi, qui m'amène vers l'École normale. Je reconnais les rues, je renifle l'odeur de vase et de fumée noire, je me sens chez moi. Je soupire d'aise. Deux cents mètres de marche, avec mon pesant fardeau, et j'arrive au pied du vieil appartement, où Meidaï m'a fixé rendez-vous. La nuit d'hiver va bientôt tomber.

## 4. Dina

Vendredi, jour du Métal, 27 décembre, il y a environ quatre ans

J'AI ENFIN RETROUVÉ mon vieil appartement du printemps dernier sur le campus de l'École normale de Yangzhou, grâce à la sous-directrice des affaires étrangères, qui a fait de moi son protégé. J'irai la remercier plus tard, dans son bureau avec radiateur où elle occupe le troisième pupitre — après le directeur et le secrétaire du Parti — et où elle se tape les deux tiers du boulot, l'autre tiers étant réservé au directeur. À titre d'information, on reconnaît le secrétaire du Parti au fait qu'il parle le mandarin avec un fort accent du terroir.

En attendant de retrouver Meidaï, pour qui j'ai traversé continents et océans, je fouille l'armoire de mon appartement, un moyen comme un autre de se réchauffer en plein hiver. Je me demande si les objets que j'y ai camouflés lors de mon précédent séjour s'y trouvent encore. J'extirpe en effet des noires profondeurs de ce meuble vénérable les deux cadeaux d'adieu d'une ex-admiratrice, à chignon et lunettes, originaire de Xuzhou : un petit livre d'histoires anciennes et une imposante muraille de Chine en acier galvanisé, absolument intransportable. Je remets la muraille à sa place (ce sera encore pour un prochain voyage!), mais je dépose le bouquin sur le pupitre où Meidaï travaillait quand je suis tombé amoureux

d'elle, par un après-midi du printemps dernier. Je savoure ces instants de fausse solitude, puis j'entends des pas légers dans l'escalier. C'est Meïdaï! Enfin, je la retrouve! Et cette fois je dispose de trois grandes semaines pour la séduire définitivement. Elle se laisse étreindre, timidement, mais avant mon départ de Chine, elle sera folle de moi. (...)

Mardi, jour du Feu, 31 décembre

(...) Cette année, Meïdaï termine sa maîtrise, et ses cours l'occupent parfois jusqu'au souper. Je ne reste pas inactif pendant ces longues et froides journées, car on ne peut passer son temps à rêver d'amour, surtout dans un appartement à peine chauffé.

Ce matin, je suis allé aux provisions. Je reconnais tout : buanderie, bureau de poste, marchand de fruits ambulante, magasin de chansons populaires. Mon impression est bien différente de celle de mon premier séjour, ce printemps, lorsque je croyais débarquer sur une autre planète. Le chef de notre section m'a recommandé le restaurant de son ami, à l'angle nord-est du campus. Je longe d'abord le mur d'enceinte. Je croise un rat exotique, qui se faufile, sans se presser, entre les briques, tout en me jetant des regards perçants. Après quelques détours entre deux tas de charbon, je repère l'entrée de la gargouille. Oh surprise! le restaurant donne sur l'extérieur, juste en face de la grille du Petit-Lac-de-l'Ouest. J'ai découvert une des sorties clandestines de l'École normale. Discussion avec le patron, qui attendait ma venue. Puis je me retrouve seul à manger un plat fade et tiédasse sur un tabouret bancal, exposé au vent mauvais. L'image du rat me revient

en mémoire. Je fais une petite balade pour me réchauffer et je rentre par le chemin du canal.

Quatre heures de l'après-midi. Meïdaï, aussitôt son cours fini, se précipite chez moi. En fait, elle a l'air de flotter légèrement, sans effort, sur le sentier. Elle couvre les distances sans jamais s'essouffler. Je sens qu'elle aime se faire embrasser. Mais conter fleurette n'est pas tout dans la vie, aussi ses deux amies viennent-elles nous rendre visite dans la soirée : Lentille d'eau et Salangane, qui sont déjà mes admiratrices. Moi, que les femmes de mon pays ignorent royalement, comment pourrais-je ne pas aimer la Chine ! Après le départ de ses amies, Meïdaï reste en tête à tête avec moi. Je lui demande ses premières impressions. Elle me répond : « Vous me donnez tant de baisers ! »

Mercredi, jour de l'Eau, 1 janvier 1997

Il fait un vent terrible aujourd'hui. Nous déjeunons en amoureux dans mon restaurant préféré, à la porte Sud du campus, seul rescapé de l'ancienne ruelle maintenant rasée. Impossible de s'ennuyer : il suffit de se dévorer des yeux, de se raconter n'importe quoi, de se frôler les genoux. Au retour, nous faisons une halte dans la classe de Meïdaï. Tout le monde discute joyeusement, dans cette salle grise et froide. Les uns préparent les raviolis de la fête et les autres écoutent les vidéos-cassettes des chanteurs à la mode.

Nous rentrons dans mon appartement, flânons, écoutons la télé, flirtons, discutons, mangeons. La nuit est tombée. Meïdaï s'assied à mon bureau pour étudier son livre de pédagogie. Elle prétend que ce manuel est complètement idiot et,

qu'après l'examen, il faudra absolument oublier tout ce qu'elle a appris. Je m'étends sur le sofa et je la contemple avec ravissement. Pouvais-je imaginer avoir, moi aussi, droit au bonheur ?

Meidaï vient se blottir dans mes bras, pour réciter son examen. Sait-elle à quel point je la trouve jolie quand elle réfléchit en silence, et quand ses lèvres s'agitent pour souffler des paroles harmonieuses ? Une lueur dans ses yeux me dit que oui.

Pour maintenir l'intérêt — il faut bien faire son devoir d'homme —, je lance un nouveau sujet de conversation : de quoi discutez-vous quand vous vous retrouvez entre filles ? Thème éculé en apparence, mais qui devient intéressant lorsque les personnages et les circonstances sont exceptionnels. Meidaï me demande en retour de lui confier les secrets des hommes. Je me limite à quelques fausses confidences. Avec une femme, je sens qu'il faut éviter de trop parler, de trop se dévoiler. Même si elles nous encouragent en toute sincérité à nous ouvrir à elles, elles considèrent ensuite nos confessions comme des signes de faiblesse.

Jeudi, jour du Bois, 2 janvier 1997

Ce matin, les charnières de ma fenêtre sont étrangement calmes, et la ville est chargée de rumeurs insolites et lointaines, d'échos de surfaces gelées. La tempête, en se retirant, nous a laissé un air limpide, immobile, figé. Malgré l'apparition du soleil, le ciel bleuâtre n'ose trop se colorer. Je me réveille. Je suis réveillé. Meidaï ne viendra me rejoindre que ce soir. Elle aura été ma première pensée du jour.

En me rendant vers notre salle de bain commune et glaciale, je salue mon voisin de palier, l'expatrié Dobson, qui part à son travail en chantonnant un air folklorique du Jiangsu. De mon côté, j'entreprendrai une grande balade jusqu'au bout de Guoqinglu, au centre-ville, en passant par la rue des liseurs de visage et le pont des Colombophiles, dont c'était d'ailleurs, hier, la fête annuelle.

Ce midi, c'est une jolie fille aux rondeurs aguichantes qui tourne autour de mon voisin Dobson. Au printemps dernier, ce sympathique et populaire Australien était surtout la coqueluche des futures dames patronnesses et des économistes boutonneux du campus. Il y avait bien une demoiselle distinguée, intelligente et honnête qui lui rendait parfois visite, mais elle le dépassait d'une demi-tête. Cette année, c'est différent ; je suis sûr qu'il y a du potentiel. « Vous faites de grands progrès depuis mon retour, bravo Mister Dobson, mon influence vous est favorable. » Il sait que je suis revenu à Yangzhou uniquement pour séduire Meïdaï, et ça l'impressionne de voir ma conquête se pointer tous les soirs pour frapper à ma porte, les joues roses d'émotion. D'autant plus que, selon lui, je suis un type plutôt quelconque. Alors, au diable les tergiversations australiennes, Dobson s'est trouvé contaminé par moi et le voilà déjà assiégé par une coquette.

L'expatrié Dobson ne ferme jamais sa porte et, comme nous partageons le même hall, en haut de l'escalier, je n'ai aucune difficulté à m'introduire dans sa petite salle à manger quand je m'ennuie. La charmante et galbée visiteuse de Dobson se surnomme Dina. Une minette pimpante qui ne peut laisser les hommes indifférents. Contrairement à Meïdaï, étonnée de son pouvoir de séduction auprès de moi,

Dina est très consciente de ses indéniables atouts. On se comprend tout de suite, Dina et moi : elle va me livrer sa comédie et je ferai semblant de ne pas apercevoir les grosses ficelles de son jeu, par courtoisie, par curiosité, et aussi pour tuer les temps morts. Elle maintiendra, à dessein, une certaine ambiguïté, pour tenter de me déstabiliser.

Nous voici réunis tous les trois, Dobson, sa Dina et moi, au vieux restaurant de la porte sud, réchauffés par le soleil pâle de midi. En attendant d'être servis, nous

Or ni argent mais paix sereine  
Une promesse et du bon vin  
De ce vin blanc qui brille au verre  
Et fait les hommes sans chagrin.  
(Chanson populaire française)

trinquons à la bière Qingdao — Dina fait semblant de boire. La patronne fait jouer une cassette à la mode, sur ma demande. Je me sens heureux, un peu grisé par ma longue marche du matin et par l'alcool avalé à jeun. Briser le jeûne, se reposer les jambes, se réchauffer au cœur de l'hiver, être attablé avec un copain et une jolie fille, un petit verre à la main, en écoutant des chansons populaires : je viens de comprendre la banale équation du bonheur.

Après le repas de midi, Dina me demande la permission de laver son manteau dans notre machine collective installée au fond du cabanon-cuisine, de l'autre côté de la cour. Dobson, que ses devoirs professionnels retiennent dans les faubourgs, lui avait promis de s'en occuper, paraît-il. Le petit Wang, notre homme à tout faire qui loge derrière la buanderie, lance quelques regards désapprobateurs, mais il n'ose protester. Puis, la belle poupée s'invite chez moi, pour rien, pour discuter, en attendant que la machine à laver ait terminé son travail. Tout est pour le mieux, n'est-ce pas, la tigresse me

tient compagnie et nous nous exerçons à parler nos langues étrangères. Je ne pense ni à son joli minois, ni à ses seins, ni à ses fesses, par loyauté pour Meidaï, qui est en train de tomber amoureux de moi, et par respect pour Dobson, qui a rencontré Dina en premier. Autrement dit, j'agis par loyauté pour une femme qui me remplacera avant un an et par solidarité pour un copain qui ne répondra jamais à mes lettres. Mais en ce moment, je suis comblé, et l'abondance nous rend vertueux à bon compte. Qui sait comment je me serais comporté en période de disette ?

Heureusement, mon subconscient, qui ne veut rien gaspiller, veille au grain : pendant que Dina me susurre ses confidences, il m'imagine très bien naufragé sur une île déserte avec elle, en train de la baiser joyeusement. Il me le confiera, une belle nuit, dans un songe inspiré.

Dina m'a déniché un piano, dans un bâtiment du campus, et des partitions. J'ai en effet l'ambition de connaître tous les classiques de la musique populaire chinoise, à la fois par intérêt et parce que les femmes adorent ça. Dina accepte même de chanter, plutôt mal. C'est pour elle une arme de séduction bien superflue. En échange de ses bons services, je l'accompagne à ses emplettes sur la route de la Pagode. Au retour, cette diablesse manque de provoquer une émeute ! Tous les hommes de Yangzhou sont soudain frappés de folie en la voyant. Lorsque nous arrêtons nos vélos (sans freins) au bord d'un trottoir, les passants attardés et les honnêtes commerçants, jeunes ou vieux, se précipitent pour admirer, respectueusement, la beauté naturelle et la démarche féline de Dina, qui semble trouver cela tout à fait normal. Et moi, au lieu d'en profiter, j'ai simplement hâte de rentrer au

bercail, pour me reposer tranquillement — et tout seul — en attendant Meïdai. Quand on est comblé, la simple promesse d'une tasse de thé peut suffire à nous faire oublier une déesse en chair en os.

La nuit est tombée, Meïdai m'a rejoint dans mon appartement. Elle qui rougissait tant, il y a quelques jours à peine, m'embrasse passionnément. Il fait trop froid pour se dévêtir, je glisse mes mains à l'intérieur de son manteau militaire pour l'étreindre et mieux sentir sa poitrine battre. La tiédeur de son sein contraste avec la fraîcheur de sa joue.

Meïdai se souvient tout à coup qu'elle avait promis d'appeler sa copine. Elle sort un instant de l'appartement et s'en va téléphoner sur le palier obscur. Pendant ce temps, Dina, qui me croit seul, se faufile chez moi en douce et prétend y rester. Mais bientôt, la voilà qui aperçoit Meïdai, à son insu, et soudainement elle comprend que mon cœur est pris.

Comme Dina semble dépitée! Mon voisin Dobson ferait mieux de se pointer dans ses pénates, les circonstances n'ont jamais été aussi favorables pour lui, et ça calmerait la tigresse. On ne sait jamais, Dina pourrait avoir l'idée de nous dénoncer au secrétaire local du Parti, vous vous rappelez, celui qui possède un radiateur dans son bureau. Quoique ayant à peu près le même âge, Dobson est un professeur et Meïdai une étudiante, et tous les deux sont mes amis. En cherchant un peu, il pourrait bien y avoir là un obscur motif de mesures disciplinaires, à infliger non pas au soi-disant coupable mais au plus vulnérable de nous trois. Car la justice chinoise est faite comme toutes les justices du monde. Elle accorde plus d'importance au rang social de l'accusé qu'à la gravité de la faute, et préfère donc punir ceux qui ne mordent pas. Et les

crimes qu'elle combat avec le plus d'acharnement sont souvent ceux qui ne font pas de victime... Mais arrêtons de nous inquiéter, j'entends justement l'expatrié Dobson qui déverrouille le portail, au pied de l'escalier. Allez fonce, capitaine Dobson, c'est presque dans la poche, dis-toi que dans les offensives de séduction, le succès des hommes est contagieux! Gundegai!

Vendredi, jour du Métal, 3 janvier 1997

En arrivant chez moi, Meïdāi s'est mise à feuilleter le petit livre d'histoires anciennes qui me fut offert autrefois par la fille à chignon et lunettes, en même temps que la Grande Muraille en acier. Depuis qu'elle a refermé ce livre, Meïdāi ne cesse de m'embrasser, avec une audace que je ne lui connaissais pas. Puis, dans la soirée, elle me jette brusquement :

- Il ne faut plus revoir la fille de Xuzhou.
- Quelle fille de Xuzhou? demandé-je estomaqué.

Je ne suis jamais allé à Xuzhou, qui se trouve à l'autre bout de la province, mais je crois vaguement y posséder quelque relation. Meïdāi indique de la main le petit bouquin posé sur le pupitre, sans oser le toucher.

- Celle qui vous a fait cadeau de ce livre.

Et en effet, ce livre porte le tampon rouge d'une librairie de Xuzhou et il m'est dédié avec une écriture féminine fort gracieuse. Meïdāi a deviné... ce que j'avais moi-même complètement oublié. Si seulement Meïdāi savait à quel point cette demoiselle de Xuzhou, qui m'a regalé de ce livre, était peu excitante à mes yeux! D'ailleurs, Meïdāi doit la connaître de vue, mais je me garderai bien de rassurer ma petite jalouse.

– Je vous promets de ne plus la revoir, affirmé-je solennellement.

Je ne sais si elle me prend tout à fait au sérieux, mais mon serment réjouit quand même celle qui est, à ce moment-là, la plus belle fille de Chine.

Non seulement je me suis mis à leur plaire sans le vouloir, mais voilà que les jolies femmes me prodiguent des cours de perfectionnement. Le comble, c'est que je dois beaucoup à la fille de Xuzhou. C'est elle qui m'avait convaincu de me raser la moustache et de me débarrasser de mes fausses lunettes d'intellectuel, quelques jours à peine avant de connaître Meïdaï. Elle fut le premier instrument de ma métamorphose.

Essayons d'y voir clair. La pulpeuse Dina cherche à m'envoûter, pendant que le célibataire Dobson lui fait la cour. L'adorable Meïdaï jalouse une terne donzelle de Xuzhou, que j'ai depuis longtemps rayée de mes souvenirs. À vrai dire, la nature humaine est bien plus simple à comprendre que je ne croyais.

### 中国妇女

Chaque jour de ce glacial mois de janvier, dans le bas Yangze, fut une aventure sans cesse renouvelée. Dès qu'elle avait un moment, Meïdaï venait frapper à ma porte et commençait par me couvrir de baisers. Elle devint le premier véritable amour de ma vie, comme si celle-ci s'était déroulée à l'envers.

Puis, son père, ayant intercepté une de mes lettres enflammées, jura de m'accueillir à coups de carabine si je me pointais

dans son patelin, à l'embouchure du fleuve Yangze. Meïdai promet de faire l'impossible, mais nos relations s'estompèrent avec le temps, ne me laissant que d'heureux souvenirs. Je la revis une dernière fois, un an plus tard, en compagnie de sa meilleure amie, qui, faute de m'avoir conquis pour elle-même, s'efforçait de défaire notre couple. Un peu dure, un peu froide, la petite Meïdai, même si elle redevint quelques instants la douce fille d'autrefois en me prenant par la main pour m'entraîner au bord du canal. J'étais certain qu'on lui avait alors trouvé un fiancé, un gars de son pays, pour satisfaire ses parents.

Je n'avais pas oublié Meïdai. Je l'avais rangée dans le placard de mes trésors passés. Après elle, tout fut différent dans mon cœur. Je ne conserverais plus de mes amours brisées que les meilleurs souvenirs. Elle m'avait beaucoup donné, pour quoi n'aurais-je pas dû m'en contenter et m'en réjouir ?



## 5. Océane

**A**UNE CERTAINE ÉPOQUE, mes trop sporadiques succès féminins me laissaient énormément de loisirs. Dire que les gens comblés se plaignent de manquer de temps ! Mais je ne pouvais me résoudre à regarder les jours s'écouler en vain, dans l'attente de lendemains meilleurs. Il fallait casser la routine. Je m'étais finalement mis en tête d'apprendre le chinois, croyant trouver ainsi la clé d'un changement de profession et d'un nouveau départ dans la vie. Et je ne me trompai qu'à moitié, car ces études me conduisirent effectivement à une nouvelle carrière... amoureuse.

Voilà pourquoi je m'étais d'abord retrouvé à Yangzhou, où, à mon grand étonnement, je fis rapidement ma première conquête, en la personne de Meidaï. Mais je ne perdais pas de vue mon objectif professionnel. Aussi, je décidai, l'année suivante, de parfaire mes connaissances linguistiques dans un environnement plus favorable que le sud de la Chine, où chaque ville possède parfois son propre dialecte. Je rejoignis ainsi, en pleine canicule, le campus ombragé d'une université pékinoise. Je devais y séjourner jusqu'au début de l'automne, qui tombe, selon le calendrier paysan, dans la première quinzaine d'août.

Comme je connaissais encore peu de monde sur cette terre étrangère, j'aimais traîner à la bibliothèque de l'université,

entre la sieste estivale et le souper en plein air. Loin de Meïdai, rentrée dans sa ville natale où je n'étais pas le bienvenu, je passais une bonne partie de mon temps avec une autre vieille compagne, la solitude. Pour tromper celle-ci, et pour mettre en pratique mes nouvelles compétences linguistiques, je m'efforçais donc de nouer des relations avec les étudiantes qui potassaient leurs examens dans la grande salle de lecture.

Voici la technique, toute simple, et qui n'est pas sans rappeler celle des voyages en train ou en autocar. Tout d'abord, grimper d'un air indépendant le perron de la bibliothèque, en zigzaguant, sans trop s'écarter de son chemin, entre les jeunes femmes installées sur les marches. Choisir ensuite une salle de lecture bien aérée, car certains recoins de bâtiments universitaires de l'ancienne Chine dégageaient parfois des effluves nauséabonds, surtout pendant l'été. Puis, s'arrêter sur le seuil de la salle, afin de jauger les lieux. Localiser alors les rares places disponibles, ici et là, autour de grandes tables de travail. Sélectionner un des sièges libres se trouvant à côté ou, mieux, en face d'une chaise momentanément désertée par son occupant. Se mettre à travailler tout en lorgnant de temps en temps les bouquins abandonnés par la personne absente, des fois qu'on y découvrirait des intérêts communs. Lorsque le voisin ou, avec un peu de chance, la voisine, regagne son poste, il faut se laisser dévisager discrètement. Au bout de quelque temps, quand on a suscité suffisamment de curiosité, entamer la conversation en demandant de l'aide sur un sujet précis, de préférence une vulgaire question grammaticale.

Le but est bien sûr de se faire des amis et non de draguer, tout en espérant que cet ami soit en réalité une amie, belle et sympathique. Comme pour le voyage en train, il ne faut

pas se précipiter sur la première place libre située à côté d'une jolie fille. Il vaut beaucoup mieux compter sur le hasard : on gagne moins souvent, mais le gain est plus substantiel.

Une demoiselle qui vous a déjà repéré vous aimera cent fois plus si vous la rencontrez fortuitement que si vous la poursuivez avec de gros sabots. Plus la rencontre est improbable, plus vous séduirez. Telle est l'implacable et absurde logique des amours !

Le moment accordé  
par le hasard vaut  
plus cher que le  
moment choisi.  
(Lamuzi)

J'avais donc lié connaissance avec quelques voisines de table. Mais les unes étaient débordées, les autres ennuyeuses ; bref, rien de très palpitant. La dernière en date, une binocleuse à l'air sévère mais au cœur d'or, m'annonça un après-midi qu'elle devait s'absenter pour une bonne semaine.

– Je sais qu'il vous faut un tuteur, et moi je suis trop occupée. Mais je connais une fille qui est libre et qui aurait besoin de vous. Elle est très sympathique. Si vous voulez, je peux vous la présenter ce soir à cinq heures.

Une fois mes devoirs expédiés, j'avais entrepris ma balade habituelle dans les rues du Pékin d'alors, entre le labyrinthe des étroites ruelles et les avenues interminables et intraversables. À cinq heures, je me pointai au pied des escaliers de la bibliothèque, m'attendant à y trouver une seconde intellectuelle à lunettes, avec chignon et raie au milieu, tout à fait du même modèle que la première. À ma grande surprise, je fus mis en présence d'une petite friponne d'à peine seize ans, coiffée comme un garçon, et pétante d'énergie. Sa première réaction fut d'éclater de rire pour se moquer de mon accent, découvrant ainsi ses dents éclatantes.

– Excusez-moi, mais vous parlez très mal le chinois, plaisanta-t-elle, je crois que je vais avoir beaucoup de travail avec vous.

– Pouvez-vous répéter plus lentement, Mademoiselle, je ne vous ai pas très bien saisie.

– Ah ! mais, c'est qu'il est drôle en plus, c'est la première fois que je rencontre un étranger avec le sens de l'humour. Alors, je veux bien vous accepter comme professeur d'anglais.

À vrai dire, elle se moquait pas mal de l'anglais, mais elle avait un certain projet en tête.

Elle s'appelait Océane, en chinois, et affirmait posséder également un nom anglais qu'elle avait malheureusement oublié. Elle me força à écrire mon numéro de téléphone sur la paume de sa main. Et si je m'éloignais d'elle, pendant que nous bavardions, elle se rapprochait en riant.

C'est ainsi que, pendant un mois, je rencontrai Océane presque tous les jours après le souper. Elle commençait généralement par me faire cadeau d'un de ses propres mangas, fraîchement dessiné, puis nous passions nos soirées à discuter, en chinois souvent, et en anglais rarement, tout en nous promenant d'un bout à l'autre du campus. À la fin de l'été, nous étions devenus comme frère aîné et sœur cadette, et elle eut beaucoup de peine lorsqu'elle comprit que je devais quitter la Chine.

Entre-temps, un évènement invraisemblable se produisit dans ma vie. J'étais parti en excursion visiter, avec mes camarades de classe, une section retapée de la Grande Muraille. À peine débarqué de l'autocar, je m'aperçus que les gens me dévisageaient avec insistance. Puis, quelques centaines de marches plus haut, et quelques milliers de gouttes de sueur

plus loin, je tombai sur trois charmantes jeunes filles, qui ne cessèrent de me fixer, avant d'oser se présenter à moi, toutes rougissantes, pour échanger quelques mots d'anglais. Une collègue de notre petit groupe, qui faisait office de photographe, me fit alors remarquer que je ressemblais à l'acteur américain X, dont le film venait de faire un malheur dans les salles de Pékin. Bientôt, la rumeur se propageant comme une traînée de poudre, je fus pratiquement poursuivi par des minettes chinoises en furie et je dus me réfugier dans un obscur donjon de la Muraille. Ma bobine était apparemment devenue à la mode par la magie d'Hollywood. Voilà peut-être pourquoi j'étais si facilement passé du statut d'homme ignoré à celui de séducteur. En fin de compte, on mérite rarement son succès auprès des femmes.

De retour à l'université, je m'empressai de faire développer, en triple exemplaire, les photos prises sur la Grande Muraille, et, le soir même, je les montrai à Océane, qui s'empara aussitôt des plus réussies :

– Tu es très beau sur les photos, avoua-t-elle, même si tu n'es vraiment pas ressemblant.

Mais pouvais-je croire ce demi-compliment, venant de la part d'une amie dévouée ? Quand on est peu habitué au succès, on doute de tout.

Océane ne cessait de me déconcerter. C'était une jeune fille tout à fait originale. Le premier soir, elle me parla de son copain, un Thaïlandais d'une trentaine d'années, père de famille, qui avait dû rentrer au pays. S'il ne revient pas bientôt, je crois que j'irai le chercher là-bas, me confia-t-elle. Puis il ne fut plus question de lui. Plus tard, j'appris qu'Océane partageait un logement avec la binocleuse de la bibliothèque.

« Elle cuisine horriblement mal, me confia-t-elle. De plus, elle a un souffle au cœur et son teint vire parfois au vert (bleu plus jaune, selon ses dires). Heureusement que je suis là pour courir à la pharmacie en cas d'urgence... De toute façon, elle projette de partir pour l'Allemagne, et d'y continuer sa maîtrise. »

Océane fréquentait encore le lycée, et c'est à la dérobée qu'elle devait pénétrer sur le campus de l'université. Elle choisissait la porte ouest, la plus mal surveillée. Et ses parents ? Le père avait quitté le foyer familial lorsqu'elle n'était qu'un bébé. Quel imbécile, me disais-je, abandonner une fille aussi adorable ! Et la mère ? La pauvre mère, assez jeune en apparence, s'était liée avec un compatriote chinois installé aux États-Unis, un Monsieur d'un certain âge qu'elle avait rejoint clandestinement. Océane se préparait à retrouver sa mère, à une date plus ou moins arrêtée, et c'est pourquoi elle tenait à perfectionner sa connaissance de la langue anglaise, qui lui inspirait par ailleurs une indifférence totale.

– Et ta mère t'a laissée seule en Chine ?

– Non, elle m'a confiée à une de mes tantes, la reine des casse-pieds. Comme je ne pouvais plus la supporter, j'ai décidé de m'installer en appartement avec une colocataire.

La mère envoyait un chèque de façon assez régulière.

À part sa tante, Océane détestait surtout les banques et les banquiers. « Si jamais je devais diriger ce pays, affirmait-elle avec le plus grand sérieux, je mettrais tous les banquiers en prison. » Elle conçut cette politique improbable le jour où on refusa de lui laisser encaisser un chèque de sa mère.

Quand nous étions las de bavarder sur le perron de la bibliothèque, à la nuit tombante, nous partions nous promener

dans les jardins de l'université. Elle m'entraînait toujours en me prenant par la main et elle m'interdisait de fumer en chemin. Les Chinois que nous rencontrions nous saluaient aimablement, mais parfois les étrangers nous regardaient de travers. Grâce à Océane, je faisais des progrès fulgurants en mandarin. Comme elle ne cessait de me critiquer, quoi que je dise, je n'avais aucune crainte à essayer avec elle les phrases apprises dans mes cours de la journée. Elle s'exprimait d'une voix claire et sûre, et elle abordait tous les sujets, de la littérature au cinéma, en passant par la peinture. En apercevant un bouquin de Stendhal, en version originale, qui traînait dans mon cartable (le seul livre français que j'avais apporté en Chine, et que je n'avais jamais eu le courage de lire auparavant), elle s'exclama « Hong yu hei! », ce qui, on le devinera, signifie *Le rouge et le noir*.

Un soir, alors qu'elle venait de confisquer mon paquet de cigarettes *La Pagode rouge* que, par précaution, j'avais préalablement vidé ou presque, elle commença à m'entretenir des méfaits du tabac sur les cordes vocales des chanteurs. Et, de fil en aiguille, elle mentionna quelques titres de chanson, que j'ignorais bien évidemment, car, selon elle, j'étais le roi des incultes.

– Quoi, tu ne connais pas *La Lune parle pour mon cœur*? Tu es vraiment un *shagua* (stupide courge)!

Et elle se mit à chanter. D'une voix divine.

– Demain, m'annonça-t-elle une nuit en prenant congé, tu auras une surprise.

Je croyais qu'elle allait enfin se décider à me présenter une jeune dame de ses connaissances, jolie, intelligente et parlant français.

Mais le lendemain, elle se contenta d'arriver en retard à notre rendez-vous, habillée d'un curieux pantalon blanc d'allure sportive.

– Évidemment, ignare comme tu es, tu ne sais pas ce que cette tenue signifie.

Je n'en savais rien, mais j'avais trop peur de le lui avouer.

Deux petits gamins en pyjama gambadaient au pied des marches, dans la nuit tiède. Pour eux aussi c'était fête, car Océane leur avait fait cadeau d'un grillon qu'elle avait capturé sous l'escalier.

– Je déteste les étrangers ! s'écria soudain Océane. Hier soir, un de ces garçonnetts s'est cassé la figure sur les graviers, et deux étrangers qui passaient par là se sont mis à rigoler.

Le pantalon blanc s'avéra être une pièce d'uniforme de taekwondo. Comme il ne fallait pas le salir, nous ne pouvions nous asseoir sur les marches, comme d'habitude, aussi nous partîmes bien vite pour la promenade, dans la chaleur de fin d'été. En nous voyant prendre le large, les braves petits garçons au grillon se précipitèrent pour remercier la *grande sœur* Océane de son magnifique cadeau.

Comme conversation, j'eus surtout droit ce soir-là à des grêles de coups de poing, voire à quelques coups de pied. Océane se blessa même à la boucle de ma ceinture en essayant de me mettre K.O., tout en m'affirmant qu'elle ne frappait généralement que ses meilleurs amis. Elle devait vite progresser dans ses degrés et ses *kups*, et ma méfiance envers son professeur de taekwondo augmentait au même rythme.

Ce bienfaiteur me rappelle « la fouine qui souhaite la bonne année à la poule ».  
(Dicton populaire)

Un autre jour, comme elle s'amusait à comparer ses mains aux miennes, elle se demanda laquelle servait à tenir la fourchette et le couteau.

– Juste au cas où l'idée saugrenue me prendrait de manger une pizza, ajouta-t-elle malicieusement.

– En principe, le couteau va dans la main droite, mais ça dépend. En fait : es-tu droitère ou gauchère ?

Je m'exprimais trop mal en chinois pour traduire clairement ces mots et, comme elle s'impatientait, je lui flanquai une petite tape sur la nuque (en remboursement des nombreux coups dont elle venait de me gratifier). Elle brandit aussitôt vers moi un poing droit menaçant, et je lui fis comprendre qu'elle n'était point gauchère.

Mieux valait discuter d'autre chose. Je l'engageai à me raconter sa journée.

– Aujourd'hui, dit-elle, j'avais quatre tâches à accomplir : aller retirer 8000 piastres du compte postal de ma colocataire, changer cet argent en marks allemands à la banque, faire les provisions pour le souper et... je ne me souviens plus de la quatrième.

– Et ça c'est bien passé ?

– Non, car j'ai oublié de changer l'argent et de faire les courses. D'ailleurs, il faut que je surveille ma mémoire, car, cet après-midi, en rentrant chez moi, je me suis aperçue que j'avais aussi égaré les 8000 piastres.

– Et tu ne te souviens pas où tu les as laissées ! m'alarmai-je.

– Mais oui, répondit-elle calmement, à la bibliothèque, dans mon cartable avec mes livres. Je les ai retrouvés en y retournant après déjeuner.

La voyant si décontractée, un doute me prit :

- L'argent serait-il encore là, par hasard ?
- Mais bien sûr...
- Va vite le chercher, soupirai-je.

Elle hésita, mais finit par juger mon idée plutôt valable. Et, puisqu'il y a beaucoup d'honnêtes gens dans les bibliothèques de Pékin, la petite fortune s'y trouvait encore.

Le lendemain après-midi, alors que j'étais installé dans la salle de lecture à feuilleter un article sur les Huit peintres excentriques de Yangzhou, elle se glissa discrètement dans mon dos. Elle comptait me faire sursauter en jouant à « Coucou ! ». Mais, lorsqu'elle reconnut les peintures familières, elle m'arracha plutôt le journal des mains en s'écriant : « Depuis quand un ignorant ose-t-il s'intéresser aux Beaux-arts ! » Tous les regards se tournèrent vers nous, par douzaines, des quatre coins de la grande salle.

Le temps restait suspendu. Les plafonniers labouraient l'air chaud et chargé, comme si leurs pales avaient décidé de hacher l'épaisse atmosphère qui avait soudain enveloppé les rats de la bibliothèque.

Océane fut expulsée, *manu militari*, par un appareteur surgi du néant en traînant des savates ; elle disparut sans se retourner, et je fis semblant de ne pas la connaître. Puis, les uns après les autres, les doigts des lecteurs recommencèrent à froisser les pages des livres ; les plumes se remirent à grincer sur le papier ; les ventilateurs se contentèrent à nouveau de fendre l'air en fredonnant du bout des pales. Quelques minutes après l'incident, quand les esprits furent calmés, je me hâtai de rejoindre Océane sur le porche.

– Je suis originaire de Yangzhou, me confia-t-elle, mais j’ai passé presque toute ma vie à Pékin ; c’est pour ça que je parle chinois sans le moindre accent.

– Eh bien, moi aussi je connais Yangzhou. C’est là que j’ai rencontré ma fiancée.

– Quoi ? Tu es fiancé avec une Chinoise ? Je m’en doutais. Elle a bien du mérite à te supporter !

De fil en aiguille, nous découvrièmes qu’Océane et Meidaï possédaient à Yangzhou un ami commun. D’ailleurs, grâce à moi, ma jeune protégée et mon ancienne maîtresse devaient bientôt se rencontrer en personne.

Voilà comment je fis la connaissance d’Océane, une jeune fille qui collectionnait des aventures impossibles, à cause de son tempérament extravagant. Rien ne pouvait lui créer de souci, à part la mauvaise cuisine de sa colocataire. Elle en avait décidé ainsi. Il serait superflu de raconter ici toutes les péripéties de sa vie agitée ; d’ailleurs un livre entier n’y suffirait pas. J’étais repassé par Pékin l’année suivante, parce qu’elle avait insisté. Elle avait tout organisé pour ma visite, de sa propre initiative. Elle s’était chargée de me réserver une chambre d’hôtel pour mieux m’accueillir, et me tint compagnie, pendant mon séjour éclair, avec sa verve habituelle. Puis, petit à petit, elle avait cessé de m’écrire et de m’envoyer ses dessins.

### 中国妇女

C’était il y a quatre ans. Le temps d’un clin d’œil et d’une éternité. J’étais encore un étranger dans ce pays étrange. Rempli de doutes et d’espoirs, comme la Chine d’alors.

Mais assez parlé du passé. De toute façon, il est écrit que la route d'Océane reviendra très vite croiser la nôtre. Pour l'instant, regagnons Shanghai et le monde bien vivant d'aujourd'hui. Retournons sur le quai du Ginkgo, auprès des anciens amants retrouvés.

## 6. La Chine nouvelle

— **S**ERAI-TU CAPABLE d'exécuter une mission audacieuse pour moi ?

Après cinq ans, Meïdaï vient de réapparaître devant moi, sur le quai du Ginkgo, plus sérieuse, mais aussi fascinante que le jour de ma première déclaration d'amour. Elle me dévisage avec hardiesse. Braver des périls pour de tels yeux ? Il y a de quoi se laisser tenter.

Il n'est pas donné tous les jours de pouvoir revivre le passé, de revisiter en personne le jardin de ses souvenirs. Normalement, notre petite discussion mondaine, autour d'un verre, devrait s'achever par de vagues promesses, jamais tenues, de futures rencontres. Mais l'étrange requête de Meïdaï est de celles qui peuvent faire bifurquer un destin.

Je m'en rends compte à cet instant, ces années perdues d'autrefois, faites de solitude et d'espoirs déçus, m'ont laissé au fond du cœur un goût de douce nostalgie. À l'époque où Meïdaï devait entrer dans ma vie, les heures me semblaient interminables, les lendemains se faisaient éternellement attendre. Mais la vie n'en était que plus intense, débordante d'émotions. Le mirage du bonheur renaissait sans cesse avant de s'évanouir à nouveau. La détresse peut devenir le sel de l'existence.

– Il s'agit d'une opération quelque peu délicate, mais rien d'immoral, Bái Lìdé, je te rassure.

– Tu sais bien que, pour toi, je ferais n'importe quoi, dis-je avec une emphase convenue.

– Bon, connais-tu le consulat russe ?

Elle pointe du doigt l'embouchure du canal, là-bas au loin, derrière les toits :

– Tout de suite après le pont en fer, là où le canal de Suzhou se jette dans le Huangpu, tu vois où c'est ?

Tu parles si je connais ! J'habite juste en face ! C'est une drôle de coïncidence. Il vaut mieux ne pas le mentionner. J'acquiesce simplement. Elle poursuit :

– Tu devrais pouvoir y entrer facilement, qu'en penses-tu ?

– Entrer, sans doute, mais j'aimerais pouvoir en sortir tout aussi facilement. Qu'est-ce que tu mijotes, il faut que j'aie piquer quelque chose là-bas ?

– Piquer n'est pas le mot exact. Il s'agit de récupérer ce qui m'appartient.

Pour mieux réfléchir à cette proposition insolite, je commence par dramatiser, comme cela m'arrive souvent. Je me vois interné dans un *laogai*, le crâne rasé et les chaussures de toile aux pieds. « Bái Lìdé, condamné à mort pour espionnage, peine commuée en *réforme morale par les travaux forcés*, dans un bagne du Turkestan. » Enfin, après tout, c'est toujours mieux que d'être considéré comme un lâche par Meidaï.

Meidaï me laisse divaguer quelque temps, avant de revenir à la charge :

– Il est seulement question d'un permis de séjour qui nous a déjà été accordé. Je possède le reçu officiel. Toi, tu apporteras le reçu au consulat, et tu l'échangeras contre le permis.

En somme, il s'agit simplement d'accélérer les procédures administratives normales.

– Mais pourquoi ne pas y aller toi-même ?

– À la dernière minute, alors que le secrétaire allait nous remettre le permis en question, son chef de bureau s'est présenté pour nous réclamer un papier de l'état civil, et comme les archives ont brûlé, pendant la Révolution culturelle, il nous faudra des semaines avant d'obtenir le document. Tu comprends, il s'agit d'un simple détail bureaucratique, tu ne feras rien de mal.

Pendant qu'elle est occupée à m'expliquer sa combine, je ne peux m'empêcher d'imaginer ses bras autour de mon cou, son corps enlaçant le mien, une preuve qu'elle m'aime encore. Après tout, son projet est faisable. Je sais quoi faire. Je sais même comment.

– Si je comprends bien, je dois récupérer le document par mes propres moyens. Peux-tu me donner quelques précisions ?

– Bien sûr. Il faut aller dans le bureau des visas, derrière le comptoir. Le matin, après l'ouverture, c'est très calme. Le public ne commence à se présenter que vers dix heures. Les permis en souffrance sont posés dans un casier, sur la table de droite.

Je reste silencieux un instant, à la recherche d'une objection.

– Le consulat doit tenir un registre. Comment réagiront les préposés en s'apercevant qu'il leur manque un document ? Ma visite ne sera pas passée inaperçue, ils n'auront aucun mal à se rappeler mon signalement. Il faut absolument agir sans laisser de trace.

– Justement, le document est accompagné d'une copie. Tu n'auras qu'à laisser la copie et à y agraffer le reçu.

Au fait, et si Meïdai était mariée? Et si le visa était destiné au mari?

Je prends sa main, par-dessus la table, je l'attire à mes lèvres. Nous restons quelques instants sans rien dire. Puis elle presse ma main dans la sienne et rougit, comme autrefois, lors de nos premiers baisers. Elle sort enfin de son mutisme, et déclare, d'un air moqueur :

– Quand tout sera fini, je t'enverrai une carte postale de Russie.

Je ne voudrais pas lui donner mon accord si facilement. Pourtant, dans ma tête, j'ai déjà fait le tour des lieux. Eh oui, je connais bien le pavillon du consulat puisque je demeure dans le vieil hôtel Pujiang, plus que centenaire. Or, les deux bâtisses sont situées de part et d'autre de Huangpu Lu, une rue tranquille, presque en cul-de-sac. Je dois même avouer que les locaux du consulat me sont parfaitement familiers, car j'ai souvent rendu service aux fonctionnaires russes en traduisant certains documents d'état civil... au fait, ils ne m'ont toujours pas payé les dernières traductions et ne semblent pas près de le faire. De plus, une des dames de la colonie Miao du quartier travaille au ménage du consulat. Les Miao, venus des provinces du sud, si doux, si gentils dans ce monde de plus en plus implacable, je les ai dépannés plusieurs fois. Autant dire que je me sens presque chez moi au consulat de Russie, mais ça, Meïdai n'a pas besoin de le savoir.

– Je dois d'abord mener ma petite enquête, lui dis-je. Donne-moi tous les détails et laisse-moi examiner la situation.

Reviens demain, ici même, dans ce café, à dix heures. Non, viens plutôt à mon appartement, j'habite en face, justement, à l'hôtel Pujiang. Tu trouveras facilement, n'est-ce pas ?

Elle ne semble pas étonnée outre mesure.

– Tiens, confie-moi ton reçu, fais-je, tu l'as sans doute apporté avec toi.

Elle me regarde, hésite un moment comme si tout allait trop vite, puis elle se résigne à glisser le reçu sur ma cuisse, en dessous de la table. « Que veut dire cet embarras que je lis sur votre visage, Mademoiselle Meïdāi ? J'ai l'impression que vous me cachez quelque chose. »

Je ne peux me résigner à la quitter sur des propos si administratifs. Je lui demande quelques nouvelles du pays. Ça va plutôt mal pour les siens, en cette fin de XX<sup>e</sup> siècle, comme pour beaucoup de familles ouvrières. La raffinerie de pétrole de Haimen a été privatisée et le père de Meïdāi se retrouve graduellement au chômage. Il subsiste tant bien que mal grâce à un lopin de terre au lieu-dit le *Gué-des-soldats-jumeaux*. Les prix agricoles baissent tellement qu'il faut parfois vendre le riz à perte. Désormais, plus beaucoup d'espoir, on doit envoyer un membre de la maison à l'étranger avant que les économies familiales n'aient été dilapidées.

Il y a cinq ans, la Chine doutait encore de renouer avec la prospérité. Aujourd'hui, elle se croit lancée à la conquête du monde. Mais dans cette course effrénée, beaucoup sont restés sur la touche. Les ruelles délabrées où battait le cœur du peuple, ont fait place aux larges boulevards et aux résidences protégées des nouveaux riches. Un monde de gens fait lentement place à un monde de choses. La Chine nouvelle se construira sur les ruines de l'ancienne.



## 中国妇女

Pendant que Meïdāi disparaît au coin de la rue du Tibet, dans son chic tailleur-pantalon rayé, je redescends le canal de Suzhou en direction du consulat, tout absorbé par mes craintes et mes espoirs. Le trottoir est encombré de vendeurs de toutes sortes. Il y a les habitués : les marchands de brochettes, de beignets ou de pains à la vapeur. Puis il y a les occasionnels, qui exposent leurs cravates, peignes, rasoirs, chaussettes ou stylos sur une serviette posée à même le sol. Pour chaque personne qui a trouvé sa place au soleil et qui la défend comme un os tout neuf, il reste dix misérables qui tirent le diable par la queue sans jamais se plaindre.

Me voici presque arrivé au pont Baidu, qui reliait autrefois les deux quartiers de la concession internationale, à l'extrémité du Bund. J'aperçois même le drapeau russe flotter à travers l'armature métallique du pont. Là-bas, le canal rejoint la profonde rivière Huangpu. Sur ma droite, l'ancien jardin public du même nom, que l'on disait « interdit aux Chinois et aux chiens » — avant la Libération, bien sûr. J'ai déjà essayé de visiter cet îlot de verdure en plein cœur de la ville, mais l'endroit est maintenant interdit à toutes les races, sauf aux bureaucrates d'une quelconque section administrative, qui l'ont accaparé. Un jardin hors du temps, peuplé de gens tout à fait inutiles. Peut-être n'est-il qu'une illusion, qu'une simple vignette dans un livre d'histoire révisionniste.

Tout bien réfléchi, l'opération « consulat » me paraît assez facile à réaliser, avec un peu de veine, et surtout grâce aux amis que je possède sur place. J'ai bien de la chance d'avoir rencontré Meïdāi... De la chance? Et si Meïdāi m'avait mené

en bateau ? Lorsque nous nous sommes retrouvés, on aurait dit qu'elle m'attendait.

Je traverse le pont. Les passants se bousculent, inévitablement, sur les trottoirs étroits. Comme toujours, une petite minorité de gens, ici les automobilistes, monopolise la majeure partie de l'espace. Dès que j'ai rejoint la rive gauche du canal, un de mes amis Miao marche à ma rencontre. Nous sommes encore à une centaine de mètres de mon hôtel et du consulat. Je comprends qu'il souhaite m'entretenir discrètement d'un problème personnel.

– Ça va, Monsieur Bái Lìdé, la matinée a été bonne ?

Il m'attire un peu à l'écart. D'ailleurs, notre petite rue est presque déserte.

– Monsieur Bái Lìdé, je vous ai apporté la lettre dont nous avons parlé l'autre jour, vous vous rappelez ?

– Oui, très bien, faites voir.

– Lisez-la, Monsieur Bái Lìdé, il vaut mieux vérifier.

– « Le dénommé Bái Lìdé (Renaud), résidant à l'hôtel Pujiang de Shanghai, se porte garant de Monsieur Li Sa, membre de la minorité nationale Miao, province du Guangxi, lors de son séjour temporaire (90 jours) à Shanghai. »

Je signe, ça ne m'engage probablement à rien, je sais que mes amis Miao ont un sens de l'honneur très développé et que je peux leur faire confiance.

– Pourquoi ne demandez-vous pas un permis de six mois ou un an, ou même un permis de séjour permanent ?

– C'est impossible à obtenir, mais on peut s'arranger autrement. La municipalité ne comprend pas grand-chose à nos noms, qu'elle écrit en caractères chinois, et de ce fait nous sommes nombreux à posséder exactement la même identité.

Si mon neveu Li Sa devait rester ici plus de trois mois, nous renverrions un autre Li Sa au pays, ne vous inquiétez pas.

– Et votre cousin, il est au village actuellement ?

– Oh non ! impossible de survivre là-bas en ce moment, il n'y a pas assez de travail. Il habite à Tunxi, dans la province d'Anhui, avec d'autres cousins.

– Tunxi, près des montagnes Jaunes ?

– C'est ça Monsieur Bái Lìdé, si vous allez aux montagnes Jaunes, et ça en vaut la peine, passez par Tunxi, les compatriotes vous feront de la bonne cuisine du vieux pays.

Cette évocation culinaire suscite chez lui un large sourire, qui découvre quelques-unes de ses dents manquantes. Je lui rends son document, qu'il plie et chiffonne soigneusement avant de le glisser dans un de ses multiples gilets bariolés qui doit faire partie de son costume national.

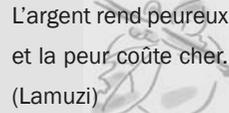
– À propos, Monsieur Bái Lìdé, il y a une jeune femme qui est venue rôder par ici. Je crois qu'elle vous cherchait. Une jeune femme, me dis-je, oscillant entre optimisme et pessimisme ? Peut-être une jolie femme ! Et elle voulait me voir !  
– Pensez-vous qu'elle va revenir ? Vous a-t-elle donné son nom ? Lui avez-vous dit que je rentrais bientôt ?

– Écoutez, Monsieur Bái Lìdé, elle ne nous a pas parlé. Nous on est invisibles, vous le savez bien. Non, elle a d'abord longé plusieurs fois les murs du consulat russe, et quand vous avez quitté l'hôtel, elle vous a suivi jusqu'au pont, puis elle est montée dans un taxi.

– Comment était-elle ?

– Mince. Les cheveux mi-longs, de couleur naturelle. Elle portait un pantalon et une petite veste rayés. Une très belle Chinoise.

Me voici dans le grand hall de l'hôtel Pujiang. Ici, tout est mesuré à double échelle : la hauteur des plafonds, la longueur des couloirs, les dimensions des chambres. Dès qu'on monte aux étages, par le monumental escalier de marbre ou par le vieil ascenseur de bois, on respire l'odeur des planchers, faits d'une essence peut-être à jamais disparue, et brunis par cent cinquante ans d'histoire, soit plus de cinquante mille nuits passées en ces lieux par de multiples générations de visiteurs. C'est ici, au Pujiang, que j'ai élu domicile. Les chambres y sont très bon marché, car les clients d'aujourd'hui préfèrent les palaces coûteux, modernes et sans âme, situés dans les nouveaux quartiers, près des autoroutes, mais loin des gens et de la vie. D'ailleurs, la plupart des voyageurs fortunés ne choisissent pas eux-mêmes leur hôtel. On choisit, à leur place et à la satisfaction des deux parties, ce qui leur convient parfois le moins. Il s'agit d'un des multiples malentendus de l'existence des gens riches.



L'argent rend peureux  
et la peur coûte cher.  
(Lamuzi)

C'est certainement Meidaï que les amis Miao ont entrevue ce matin. Ainsi, la petite futée me guettait. Peut-être connaissait-elle déjà mes coordonnées, à moins qu'elle ne m'ait aperçu par hasard, en traînant autour du consulat. Et si elle me tendait un piège ? Non, impossible, elle n'irait pas jusque-là. Pas cette fille qui fut si éprise de moi... Vanité des hommes.

Les deux fenêtres de mon immense chambre donnent directement sur le consulat, que je domine, du troisième étage. J'emprunte en pensée la petite allée qui conduit au bureau des visas. J'hésite à pénétrer à l'intérieur. Sans m'éloigner du

rebord de ma fenêtre, je me retourne vers mon lit — il y en a quatre en tout, dispersés dans ma chambre, et j'ai adopté celui situé le plus près de la porte. J'imagine Meïdai, toute nue sous mes draps, après tant d'années.

Il est deux heures de l'après-midi. J'inspecte encore une fois le consulat, en contrebas. C'est la période creuse. J'ai bien observé les allées et venues. Le dernier visiteur vient de quitter les lieux et plus personne ne s'est présenté depuis un bout de temps. Il faut en profiter. Maintenant. Je descends. Pressons-nous.

## 7. Le consulat de Russie à Shanghai

CERTAINS SHANGHAÏENS aiment à faire la queue dans les banques et les bureaux administratifs pendant la pause de la mi-journée. Ils doivent parfois s'y reprendre plusieurs jours de suite avant de parvenir à temps au guichet convoité. Puis, vers quatorze heures, tout se calme, les derniers retardataires retournent au travail, tandis que les visiteurs de l'après-midi sont encore retenus chez eux par la fin de leur sieste. C'est cette heure creuse que j'ai choisie pour me présenter au consulat de Russie.

J'ai souvent assisté à la routine du commis aux visas, sans vraiment y prêter attention, mais il me suffit de fouiller dans ma mémoire pour y déceler la faille. De temps en temps, le commis quitte brusquement sa chaise à roulettes et disparaît dans son arrière-boutique. D'autres employés, dont je n'ai jamais saisi la fonction, ne séjournent que par intermittence dans le bureau. Si je trouve le moyen de m'incruster, je finirai probablement par me retrouver seul un instant.

Aurai-je assez de temps pour mener à bien l'opération ? Quelles sont les chances de me faire surprendre la main dans le sac ? Si cela tournait mal, comment pourrais-je m'en sortir ? S'il me faut revenir un autre jour, ne va-t-on pas se méfier de moi ? Autant de questions auxquelles je préfère ne pas réfléchir, car, dès que je cherche à les évoquer, ce sont le petit nez,

les lèvres amarante, le regard brillant de Meïdaï qui apparaissent à mon esprit. Et même si la belle ne m'a rien promis, le seul fait de risquer ma peau pour elle représente à mes yeux un de ces rendez-vous de la vie à ne pas manquer.

Je me suis présenté au consulat sous un prétexte futile : « Je vais bientôt m'absenter pour quelques jours. Si vous avez besoin de moi pour traduire des documents, veuillez me prévenir suffisamment à l'avance. » Inutile de mentionner les trois mois d'arriérés que ces cosaques me doivent sur mes traductions précédentes, ça pourrait les indisposer.

On ne peut capturer  
les petits du tigre sans  
entrer dans sa tanière.  
(Dicton populaire)

C'est mon ami Rouslan qui m'accueille. Un grand bonhomme décharné, barbu et chevelu, les dents un peu noircies par le tabac (et le chanvre ?), robuste malgré sa maigreur, excellent peintre à ses heures, au style éclectique et légèrement tourmenté, élevé dans le Caucase mais né à Sakhaline d'un père sous-officier et d'une mère dont j'ignore la profession, émigré en Israël pendant deux ans quoiqu'il soit chrétien orthodoxe et semi-pratiquant, du moins durant les Pâques.

L'automne dernier, comme il se trouvait encore au chômage, par vocation plus que par nécessité, j'ai profité d'une journée de congé pour aider Rouslan à déménager. La chambre de location qu'il quittait était si exiguë qu'il était impossible d'ouvrir entièrement la porte sans se cogner au lit. Je pus ainsi prendre la mesure de sa grande pauvreté. Mais en fin de compte, sa maîtrise de l'art avait valu à Rouslan l'estime de quelques personnes éclairées de la communauté étrangère du coin, et le brave peintre à l'aspect sombre et au

cœur d'or avait fini par décrocher un boulot pépère au consulat russe.

Pâques tombe tôt, cette année, du moins pour les non-orthodoxes. Rouslan m'accueille au consulat en proclamant « Christ est ressuscité », la seule phrase de français qu'il connaisse, et m'embrasse trois fois sur les joues. Cette réception chaleureuse a pour effet de tranquilliser les autres employés, qui ne se préoccupent plus de moi.

Par chance, c'est aujourd'hui l'ami Rouslan qui est chargé des dossiers « visa ». Il semble suivre un rituel bien déterminé. Il déchiffre le formulaire d'un air absorbé, tamponne une première fois en douceur, rejette le tampon sur le coin de la table, griffonne quelques caractères cyrilliques en faisant grincer sa plume, ouvre le tiroir, extrait le timbre à sec, reprend le formulaire de sa main gauche, l'écrase fermement pour le maintenir à plat, flanque un grand coup de timbre, dépose le formulaire dans le casier « prêt à livrer », fait glisser le timbre dans le tiroir, claque rudement le tiroir, et se dresse aussitôt sur ses pattes, comme si son dernier coup de poignet avait débandé un ressort caché à l'intérieur de ses mollets. Tension et relâchement. Le b-a-ba de la musique et de l'art consulaire. Un véritable virtuose ! Rouslan fait alors quelques pas, parfois jusqu'au couloir, et revient s'asseoir à son bureau.

Ça y est, le moment est venu. Le chef de service hèle Rouslan depuis la salle de réunion. Rouslan se hâte, une fois n'est pas coutume, de terminer son gribouillage et de timbrer le formulaire qu'il tient entre les mains, puis il quitte la pièce en grommelant, sans m'avertir. La pile des formulaires complétés se trouve devant moi. Quoique plein d'appréhension, je ne peux me permettre de tergiverser. Sans

même y penser, j'ai déjà glissé la main sous le tas de formulaires, pour en extraire le dernier de la pile. C'est bien celui que je cherchais, normal après tout. Je sépare l'original du fac-similé. J'agrafe le reçu au fac-similé, tout en faisant crisser bruyamment ma chaise avec mes fesses pour noyer le bruit de l'agrafeuse. Je dépose le tout sous la pile des formulaires déjà livrés. Je saisis l'original. Tout s'est déroulé dans un vertige, comme si un mauvais génie, tapi au fond de moi, avait pris possession de ma personne.

À cet instant, un autre fonctionnaire pénètre dans le bureau. Il paraît déconcerté de me trouver seul, mais j'ai eu le temps de camoufler le permis de séjour dans ma poche intérieure. Ce type est un Russe que je connais mal et qui semble de nature soupçonneuse. Heureusement, Rouslan revient à l'improviste et le malaise se dissipe.

Un instant immobile, le fonctionnaire méfiant s'avance à nouveau vers moi. Mais, contre toute attente, il me remet un papier d'état civil à traduire en français. Je lui trouvais un air de moujik, mais, honnêtement, il a plutôt une tête de boyard. Comme la vie est simple en fin de compte!

Ce fameux document à traduire, je n'ai aucune difficulté à le reproduire ici. Chacun des mots lus ou entendus cet après-midi-là est à jamais gravé dans ma mémoire.

Acte notarié de naissance

Selon les fichiers du bureau administratif du registre des familles de la ville de Haimen (province du Jiangsu), nous certifions que Cai XX, de sexe féminin, est née à Haimen (province du Jiangsu) le 13 février 1970.

Fille de Cai XX, son père, et de Cheng XX, sa mère.

Bureau d'état civil de Haimen (province du Jiangsu) en  
République populaire de Chine  
Notaire Shi Zhengdong  
29 mars 1999

Je ne suis pas fâché de quitter le consulat. Sur le perron, je croise la femme de ménage Miao, qui me doit son emploi. Je n'ai pas eu besoin d'elle après tout, mais la vue de ce visage amical et reconnaissant commence à me rasséréner. Mes jambes me conduisent vite hors du quartier. J'ai bientôt traversé le pont de fer, pour le moment déserté par ses marchands de saucisses grillées. Je passe le reste de la journée à vadrouiller dans la vieille ville chinoise, un îlot circulaire très pittoresque et rongé depuis peu par le pic des promoteurs. L'arrondissement le plus authentique de Shanghai est condamné par la loi du marché foncier, et gare à ceux, avocats des gens de peu ou journalistes trop zélés, qui oseraient dénoncer son triste destin. Mais pour le moment je m'en fous. Je pense encore à ma petite aventure du consulat, que je voudrais déjà reléguer au rang de souvenir.

### 中国妇女

C'est seulement à la tombée de la nuit que, de retour au bercail, je retrouve la paix de l'âme. J'arpente les corridors longs et sombres de mon hôtel, obsédé par l'image de Meidaï. Ce soir, le vieux plancher sent le Bordeaux en fût, et craque plus que de coutume. Quelques rumeurs familières me parviennent des rares chambres occupées. L'hôtel Pujiang, déjà peu fréquenté avant la crise, est presque désert en semaine. Mais aujourd'hui, la vie est là, derrière les portes closes.

Ce sont de drôles de chambres, immenses et nues, aux sinistres sommiers de fer, flottant sur des parquets ternis. Mais autrefois, tout cela devait être luxueusement meublé : guéridons, tapis précieux, tentures, lustres ; et débordant d'activité : la femme du monde se faisait accompagner de sa nièce ; la nurse ou la dame de compagnie complétaient le décor, à l'ombre des paravents incrustés de nacre.

Mon premier réflexe, en m'introduisant dans ma cambuse, est de filer à la fenêtre. Je tressaille en apercevant le consulat de Russie, en contrebas. Je m'imagine encore enserré à l'intérieur de ses murs. Le drapeau russe qui flotte au vent, imperturbable, me redonne confiance. Je ne songe plus qu'au regard admiratif de Meidaï. Je n'ai fait « qu'accélérer les procédures administratives normales ».

### 中国妇女

Au petit matin, après une nuit agitée et tourmentée par les visions lugubres du consulat, je finis par trouver un sommeil paisible. Quand je me réveille pour de bon, il est déjà neuf heures. Je ferais mieux de descendre à la rencontre de Meidaï. Douche rapide, longs corridors de l'hôtel Pujiang parcourus à grandes enjambées. Lorsque j'arrive à la double cage d'escalier, j'entends les cliquetis du vieil ascenseur, qui s'immobilise à mon étage. Le portail vitré s'ouvre et Meidaï apparaît, légère, souriante, confiante. Elle est à peine surprise de tomber nez à nez avec moi.

Meidaï me précède dans le couloir. Je peux admirer tout à loisir sa démarche élégante et sa taille fine. Meidaï entre la première. Je referme la porte derrière nous. Enfin seuls tous

les deux, après plus de quatre ans ! Je la prends par la main et la conduis à la fenêtre. J'écarte le rideau de jour, à moitié transparent. L'étoffe rêche est raidie par un demi-siècle de poussière de charbon, qui flotte subtilement sur la ville depuis la Révolution. Nous observons la façade du consulat, sans rien dire. Je laisse échapper un gros soupir, d'un air mystérieux.

– Alors, s'enquiert-elle un peu anxieuse, c'est faisable ?

Je la fixe sans souffler mot, tout en avançant imperceptiblement. Elle ne recule pas. Bientôt, ses seins effleurent ma poitrine. J'approche mes lèvres des siennes, et je l'embrasse doucement :

– C'est fait.

Meidaï paraît d'abord déconcertée, puis ravie. De toute évidence, elle n'y comptait qu'à moitié. Quel soulagement ! Et elle se retrouve tout naturellement dans mes bras. Il me semble pourtant percevoir quelque embarras de sa part. Il ne s'agit pas de moi, car elle se laisse embrasser volontiers, en m'étreignant même. Non, j'ai plutôt l'impression qu'elle a une nouvelle idée en tête.

Je lui tends son permis de séjour, elle l'examine. « Tout est parfait », confirme-t-elle. Le document est glissé dans son sac, où je crois apercevoir un autre reçu de consulat. Ainsi, il y aurait un second permis de séjour, mais ma réussite rapide l'a prise de court. Sac refermé, la question est réglée pour l'instant. Elle revient vers moi, saisit mon visage à deux mains et m'embrasse avec conviction, comme ce jour funeste où nous avons dû nous quitter, autrefois. Quatre ans de séparation effacés en un seul instant, par un simple baiser.



## 8. Grain de beauté

UN PETIT GRAIN DE BEAUTÉ décore l'aile de son nez mignon. J'y pose un dernier baiser, tout léger. J'ai cru un moment, qu'elle allait se donner à moi, mais un incident imprévu est venu tout bouleverser.

Je l'avais d'abord entraînée dans le demi-jour de l'anti-chambre. Elle s'était laissé embrasser docilement. Sa bouche a gardé le goût d'antan. Presque machinalement, elle avait accroché ses bras autour de mon cou. Puis je la fis reculer, pour mieux l'admirer. La lumière tamisée, venue de l'extérieur, se fondait sur sa peau fine et hâlée, en faisant ressortir les creux et les courbes de son visage.

C'est alors qu'un forcené se mit à tambouriner à la porte :  
– A-Fu! A-Fu! Ouvre-moi, allez, ouvre! A-Fu, vite!

Suivit un monologue en dialecte shanghaiën, d'apparence décousue et totalement incompréhensible pour moi.

Meïdai s'était aussitôt réfugiée dans mes bras, le cœur battant. Seconde d'effroi pour elle, minute de félicité pour moi. Je crus d'abord que l'intrus venait nous surprendre, mais il fut vite évident que le pauvre innocent s'était trompé de chambre. Sitôt qu'il entendit ma voix tonitruer à travers la porte massive, le bougre cessa de vociférer. Il balbutia quelques

paroles d'étonnement, destinées sans doute à lui-même, et s'éloigna en clopinant.

Meidaï me regardait maintenant fixement, dans le plus grand silence. Ses yeux se remirent à briller, au fur et à mesure que sa frayeur se dissipait.

C'est là que je lui vole un dernier baiser. Elle profite alors d'un moment d'inattention de ma part pour me glisser entre les pattes, en murmurant : « plus tard ».

Un lis vient de fleurir dans mon jardin, pour la première fois.  
Des taches de rousseur s'étalent en rosée  
Sur la peau délicate de ses pétales.  
Pourquoi suis-je donc si ému à sa vue ?  
J'ignorais tout de cette fleur  
Et voilà que pour notre première rencontre  
Elle se dévoile à moi sans la moindre pudeur.

Pendant que Meidaï s'est retirée dans la salle de bain, pour remettre de l'ordre dans sa toilette, je suis parti me planter à la fenêtre, au bout de cette chambre démesurée, vaste comme le pont d'un bateau. Je ne dédaigne pas de rester seul, à savourer le souvenir tout frais de cette véritable petite aventure. J'écarte à peine les rideaux. Une lumière vive enveloppe la ville de Shanghai et la rivière Huangpu. En contrebas, le drapeau russe claque au vent, au garde-à-vous sur sa hampe. Il semble déclarer : tout est normal à bord. Le même drapeau qu'il y a un siècle, éternel, comme si la Révolution d'Octobre, Staline et les plans quinquennaux n'avaient été qu'une parenthèse. Mon larcin n'est déjà plus qu'une peccadille, irréaliste, emportée par la brise de mer qui se lève.

Un tintement de flacons, assourdi, venu de la salle de bain, attire mon attention vers l'intérieur de l'appartement. Je me retourne, comme pour concentrer à nouveau mes pensées sur la douce Meïdaï, et j'aperçois son sac à main, à moitié ouvert, sur le guéridon derrière moi. Un second reçu dépasse du sac. Ainsi, elle avait prévu de récupérer deux permis de séjour, mais mon succès précipité l'a prise de court.

Le plancher a craqué. Meïdaï s'est avancée jusque dans mon dos. Elle m'entoure de ses bras tout en collant sa joue sur mon omoplate. Puis elle se dresse sur la pointe des pieds pour observer le consulat par-dessus mon épaule. Rire gai, rire moqueur, comme un jet de perles. Cette matinée est comme une parenthèse, une tranche de vie volée à notre passé inachevé, un pied de nez à la solitude.

Elle redevient sérieuse et m'entraîne par la main vers les vieux fauteuils *Chesterfield* de mon coin salon. Aurait-elle une nouvelle idée derrière la tête ? Je le voudrais déjà, puisqu'elle a réussi à raviver le goût d'antan. Il me semble que je n'ai pas pleinement profité de ces moments d'intimité, que je n'ai pas vraiment su goûter à ses lèvres. J'étais troublé, je me suis laissé distraire, j'ai laissé filer trop vite ces instants de bonheur.

Elle a attrapé son sac à main, qu'elle serre contre sa poitrine, puis elle se penche vers moi par-dessus le bras de son fauteuil.

– Bái Lìdè, serais-tu prêt à recommencer ? Penses-tu que tu pourrais me rendre un nouveau service ?

Avant de lui opposer un refus, j'essaie de regarder Meïdaï bien en face, pour lui faire comprendre d'emblée que sa demande n'est pas raisonnable.

– Un document disparu, ça peut passer inaperçu, mais deux, dans le même bureau, à deux jours d'intervalle? Autant abandonner directement ma signature.

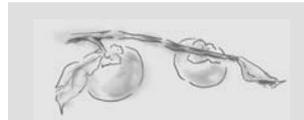
Meïdaï ne souffle mot. Si la chose est impossible, elle ne demande qu'à s'en laisser convaincre, car elle aussi veut éviter un échec.

– De plus, j'ai annoncé à Rouslan que je quittais la ville pour quelques jours. Sous quel prétexte pourrais-je me réintroduire au consulat?

Elle réfléchit quelques instants, sans trop se troubler.  
– Alors, il faudra trouver un autre moyen... Et une bonne raison pour tenter le diable.

### 中国妇女

Je me suis levé et je commence à arpenter la chambre. Ces visas revêtent peut-être une importance vitale, qui me dépasse. Et si j'ai été choisi, c'est que les canaux ordinaires ne sont pas assez discrets ou, alors, c'est qu'on est diablement pressé. Mais il ne faut plus compter sur moi.



Le joueur n'abandonnera pas avant d'avoir misé les pierres de sa demeure.  
(Dicton populaire)

Voilà quelques instants que Meïdaï m'observe sans rien dire. Elle est visiblement en train de modifier sa tactique.

– Tu te souviens d'Océane?

Étrangement, ce changement de cap ne me surprend qu'à moitié.

Océane reprend vie dans mon esprit. Tout en se raillant de ma conversation, elle glisse sa main dans la mienne pour m'accompagner dans nos promenades sans but. Tantôt elle sautille pour enjamber une dalle de pierre, tantôt elle me lâche pour longer, en équilibre, l'étroit rebord d'un bassin asséché. Puis elle bondit avec légèreté et ne revient vers moi que pour me lancer ses éclats de rire polissons, en plein soleil. Elle secoue ses cheveux satinés, qui lui tombent sur les yeux. Elle examine, dans le miroir d'une fenêtre poussiéreuse, la mère roussâtre, qu'elle vient de faire teindre, et sa nuque rasée de près. Elle insiste pour me prendre en photo, aux quatre coins du campus. Océane fait partie de ces heureux souvenirs de ma renaissance.

Meïdaï est restée silencieuse, au fond de son fauteuil. Elle sait attendre. J'émerge enfin de mon escapade dans mes souvenirs passés.

- Et que devient-elle, la petite Océane ?
- Tu sais qu'elle a quitté Pékin pour rentrer à Yangzhou.
- Non, je l'ignorais. Nous nous sommes perdus de vue.
- Elle devait rejoindre sa mère aux États-Unis, mais en fin de compte ça n'a pas marché. Son vieux bonhomme de futur beau-père, là-bas, n'était pas pressé de s'encombrer d'une jeune fille. Océane a traîné un an ou deux à Pékin, puis elle a brusquement pris le train de Nankin, un beau matin. Le lendemain, elle était chez moi à Yangzhou.
- Et que fait-elle maintenant ?
- Elle travaille au musée de Yangzhou. Le directeur Ouyang est un parent à elle.
- Je ne m'attendais pas à la revoir de sitôt, surtout si près d'ici.

– Oh, mais elle ne t'a pas oublié! Elle m'a souvent parlé de toi. Selon elle, tu as l'air très chic, tu es très *shuai*!

Je reste quelques instants sans réagir.

– Qu'est-ce qui t'arrive? s'inquiète Meïdāi, tu ne me crois peut-être pas?

– Mais si, mais si.

Meïdāi me fixe de ses yeux brillants:

– Je le vois bien, que tu ne me crois pas, proteste-t-elle, tout en extrayant un minuscule téléphone de son sac, eh bien nous allons parler à Océane tout de suite.

De longues secondes s'écoulent, à croire que le destin refuse de nous réunir si facilement. Quelqu'un finit par décrocher, tout là-bas. Je perçois la voix rauque d'une matrone de Yangzhou, tout le contraire de mon espiègle Océane. Puis Meïdāi repose le téléphone tout en souriant, d'un air confiant.

– Océane va rappeler dans un instant.

Mes doutes ne font que redoubler. Une minute s'écoule dans le silence, interminable.

Puis la sonnerie retentit. Meïdāi saisit le combiné, écoute sans rien dire, et me remet l'appareil.

J'entame la conversation, débitant des banalités d'un ton bien quelconque. Mais Océane, car c'est bien elle, me fait bon accueil.

– Ah!, Bái Lidé, comme ta voix sonne bien. Tu t'es enfin décidé à parler le chinois correctement?

Profitons-en, puisqu'elle me tend la perche.

– Tu trouves vraiment que j'ai une jolie voix?

– Voyons, j’ai toujours trouvé ta voix jolie: grave, calme, apaisante.

C’est drôle, je ne m’imaginai pas du tout comme ça. Mais je ne me demande même pas s’il s’agit d’une flatterie ou d’un sarcasme: je la crois sur parole!

– Alors, Océane, tu es retournée t’enterrer dans une petite ville de province. Tu ne regrettes pas trop Pékin?

– Réflexion faite, ton accent est toujours aussi déplorable, se fâche-t-elle. À t’entendre, on se demande si tu es Français, Russe ou Japonais... probablement un croisement des trois.

C’est bien mon insolente amie d’autrefois, celle dont la voix m’avait un jour envoûté en me chantant *La lune parle pour mon cœur*.

– À propos, Océane, comment va ton prof de taekwondo? Est-ce que tu t’en es débarrassé après avoir obtenu ta ceinture noire?

– Il y a longtemps que je ne l’ai plus revu. Ce cochon s’était marié sans m’en avertir. Non, les hommes de Yangzhou sont plus intéressants que ceux de Pékin!

Meïdaï me tire familièrement par le bras, pour m’indiquer qu’elle souhaite récupérer son téléphone.

– J’organise notre rendez-vous, me rassure-t-elle enfin, tout en gardant l’oreille sur l’écouteur, Océane devrait pouvoir nous rejoindre ici dès demain.

Meïdaï me fixe longuement, presque avec tendresse, puis elle empoigne son sac en lâchant:

– En attendant, retrouvons-nous à la buvette du canal, à midi. Ce sera le moment de régler la suite des opérations.

## 中国妇女

Dès que l'ascenseur de Meïdāi s'est mis en marche, au fond du long corridor, j'ai à mon tour quitté ma chambre. Impossible de tenir en place, il me faut humer l'atmosphère de la ville.

Je marche d'abord sans réfléchir, droit devant moi. Pour une fois, je suis resté en deçà du canal et je déambule dans l'ancienne concession internationale. Petit à petit, je retrouve mes esprits. Que penser du manège de Meïdāi? Est-ce qu'elle me mène en bateau? Le second visa serait-il destiné à son éventuel époux?

Je me souviens d'une phrase qui avait échappé autrefois à Meïdāi, un jour que j'avais réussi à la faire mourir de rire :

– Finalement, avoua-t-elle, vous avez le sens de l'humour, dans ces conditions je veux bien vous épouser.

– Que ferez-vous si on vous l'interdit et qu'on vous marie avec un garçon de chez vous?

– Eh bien, je continuerai à vous rencontrer en cachette, car vous serez toujours le seul véritable amour de ma vie.

Pourtant, la belle m'a oublié et elle s'est peut-être mariée. Et maintenant, il faudrait que je risque ma vie pour cet usurpateur? Je ne suis pas loin de penser que c'est Meïdāi qui me trompe, avec son hypothétique mari.

Lorsque je me retrouve à l'ombre des bâtiments, dans les courants d'air encore moites du timide printemps, mon exaltation retombe. Meïdāi a vraiment un mari. Le second permis de séjour est pour lui, tout simplement. Et cela, elle ne peut

me l'avouer de but en blanc, sous peine de rompre l'enchantement.

Au moment où je longe la rue du Tibet, après un petit arrêt dans un kiosque pour feuilleter les journaux locaux, un vieil autobus vient s'arrêter à ma hauteur. Sa portière en accordéon s'ouvre brusquement, en soupirant de tous ses pistons fatigués. Un chauffeur hirsute, mais vêtu d'une classique chemise blanche et d'un pantalon noir, me hèle avec son accent de la campagne.

– Monsieur, dans quelle direction se trouve le canal de Suzhou ?

– Tout droit, c'est très simple.

– Alors, je continue tout droit, vous êtes sûr ?

Éparpillés sur les banquettes usées de l'autobus, je remarque quelques jeunes étrangers, probablement des étudiants en excursion, éberlués de voir le chauffeur s'adresser à moi en chinois.

– Ce n'est pas si simple parce que l'avenue passe en sens interdit un peu plus loin. Mais il suffit de faire un petit crochet.

Le chauffeur se rembrunit. Décidément, c'est trop compliqué, l'aide d'un citadin s'impose.

– Montez, Monsieur, montez, je vous en prie ! s'écrie-t-il en tendant le bras vers moi.

Après tout, pourquoi pas ? Je me propulse sur le marchepied, à la grande stupeur des passagers, qui ne conçoivent pas qu'un Occidental puisse dépanner un Chinois en plein Shanghai.

Je guide le bonhomme jusqu'au canal, qu'il reconnaît enfin, avec soulagement. Je peux reprendre ma liberté et

sauter à terre. Je cours à mon destin. Il ne me reste qu'à contourner le petit quai du canal de Suzhou et je reverrai mon ancienne flamme.

Bien qu'arrivé en avance, je constate avec étonnement que Meidaï m'a précédé. Dès qu'elle m'aperçoit, elle bondit de sa chaise et vient à ma rencontre, d'un air catastrophé.

– Bái Lìdé, il est arrivé quelque chose de terrible. Océane a disparu.

– Mais que me racontes-tu ? Elle doit être sortie en ville et elle aura oublié l'heure.

– Non, elle ne devait pas quitter le musée ce matin, je suis formelle. Et maintenant, elle est introuvable. Je suis inquiète.

– Alors, que faisons-nous ? J'aimerais pouvoir t'aider.

– Non, c'est impossible. Je dois partir ce soir pour Haimen, chez mon père. Je prends le bateau sur la rivière Huangpu.

Comme je reste complètement perplexe, elle tente à présent de me rassurer.

– Ne te tracasse pas Bái Lìdé, soupire-t-elle en me prenant brièvement la main, on va se débrouiller.

Elle me fixe encore quelques instants, comme pour mieux mémoriser les traits de mon visage, et se met en route. Elle s'éloigne lentement, toute à ses pensées. Je la couve du regard. Je la vois disparaître, peut-être pour la dernière fois.

## 9. Brouillard sur le Yangze

**J**E PROFITE de ma période de congé pour faire quelques visites de courtoisie. C'est une excellente façon de préparer mes prochaines missions. Aujourd'hui, l'ex-camarade d'école d'un bon copain me reçoit dans son appartement luxueux de Huaihai, au fond de l'ancienne concession française. Le quartier a conservé ses airs de banlieue niçoise, mais on sent que ses jours sont comptés.

Ma physionomie européenne me permet de pénétrer dans l'immeuble sans avoir à montrer patte blanche au cerbère. Lorsque l'ascenseur me dépose au huitième étage, chiffre propice en Chine, une grand-mère s'apprête déjà à décadencer la porte blindée. J'ai récolté, au marché central, les fruits les plus beaux et les plus chers de la saison, importés du pays de mes ancêtres maternels, le Viêtname, que je n'ai jamais vu. Après un bref dialogue de sourds, car j'ignore tout de son dialecte, la grand-mère s'efface en emportant mes mangoustans aux reflets pourpres et mes grappes de longanes. L'hôtesse, accourue entre-temps, m'entraîne au salon pour me présenter à la compagnie. En vrac, j'entame des discussions avec : le mari, ex-professeur devenu fonctionnaire à l'hôtel de ville ; un collègue de travail au bras long ; la fille adolescente de la maison, presque aussi grande que moi ; un cousin boutonneux, débarqué de la campagne et résidant au dortoir de la faculté de droit.

Je demande des conseils aux adultes et j'en prodigue aux jeunes gens. Ainsi, nous nous *donnons de la face* mutuellement. Puis l'ambiance se fait carrément chaleureuse. Comme je le craignais, on décide de préparer des raviolis pour me garder à déjeuner. Tout le monde met la main à la pâte. Je me joins à la corvée, à la satisfaction générale, malgré ma façon peu orthodoxe d'empaqueter la farce aux poireaux. Ma maladresse confirme, aux yeux indulgents du maître des lieux, le retard culturel de l'Occident sur la Chine.

Il est déjà deux heures de l'après-midi lorsque arrive le moment opportun pour filer. J'ai encore le temps de faire un saut dans un lointain faubourg, comme je l'avais projeté. Mais j'aimerais bien ne pas y arriver trop tard, pour éviter de manquer le dernier autocar et d'avoir à y passer la nuit.

Pour mieux digérer les excellents raviolis, j'ai décidé de marcher jusqu'au métro, quelque peu éloigné dans ce quartier résidentiel, et de débarquer sous la place du Peuple, en plein centre-ville. C'est une heure creuse, ce qui veut dire que la cohue n'est pas aussi grouillante qu'aux périodes de pointe, dans ces couloirs et ces rames sans graffitis. Les impressions de ma visite à Huaihai s'estompent peu à peu, au rythme des trépidations du métro, et l'image de Meïdäi revient m'obséder. Je la revois à la terrasse du Canal, presque une étrangère après ces années de séparation, puis à la fenêtre de ma chambre, épiant le consulat par-dessus mon épaule. Perdu dans ma rêverie, j'ai quitté mon wagon de métro sans réfléchir, et je me suis faufilé dans l'escalier roulant sans m'en rendre compte. Je débouche à l'air libre encore imprégné de l'image de Meïdäi et j'aperçois soudain une jeune femme s'extraire d'un taxi,

de l'autre côté de la vaste avenue de Nankin. C'est elle ! C'est Meïdaï ! Je la prends en filature, le cœur battant.

La voici qui se faufile dans le quartier de la Rivière Blanche, presque désert à cette heure. « Que fait-elle donc à Shanghai ? N'avait-elle pas juré qu'elle quitterait la ville hier soir ? Ah ! belle princesse que j'ai tant aimée, à quel jeu joues-tu avec moi ? »

Meïdaï vient de s'engouffrer dans un restaurant de bonne tenue. Je décide de m'embusquer au coin d'un immeuble. Pour tuer le temps, je m'efforce de retenir les coordonnées exactes du lieu. Pas de nom de rue, pas de numéro sur les portes, et une enseigne aux caractères stylisés qui me laissent perplexe. Dix minutes plus tard, Meïdaï dévale l'escalier du restaurant. C'est bien elle, sans aucun doute. Elle est trop absorbée pour m'avoir remarqué. Je la file jusqu'à la place du Peuple, où elle est retournée héler un taxi. Je n'ai qu'à sauter dans le taxi suivant, qui s'est déjà arrêté devant moi, pour tenter de la suivre.

– *Shifu*, fais-je essoufflé, ma collègue est partie dans cette voiture, et elle a oublié un paquet. Il faut la rattraper.

Le chauffeur admet volontiers mon histoire, d'autant plus que je tiens dans la main un joli sac contenant... deux douzaines de raviolis encore tièdes.

Bien que les automobilistes shanghaiens prennent un malin plaisir à se glisser devant nous, mon chauffeur parvient habilement à rétablir le contact avec le taxi de Meïdaï, n'hésitant pas à griller, de très peu il est vrai, un ou deux feux rouges. Il n'y a pas à dire, je suis tombé sur un as du volant.

Soudain, un motocycliste vient nous couper la route. Mon chauffeur freine brusquement tout en déballant sa collection

complète de jurons. Mais il est trop tard. Au fil des secondes, nous nous rapprochons inévitablement des imprudents, un jeune couple élégant : le garçon tient le guidon, et la fille, cramponnée sur la selle arrière, conserve les deux casques de sécurité enfilés à son bras. J'entends d'avance le fracas du choc qui va bientôt se produire. Ça y est, la moto a été heurtée et renversée sur le flanc. Un mètre de plus et nous l'aurions évitée. Les casques ont roulé de l'autre côté de la chaussée. Machines, gens, objets, tout s'immobilise, tout se tait.

Puis les motocyclistes se relèvent, secoués, piteux, mais indemnes. Ils ont droit à une engueulade relativement courte, car mon chauffeur a d'autres chats à fouetter. Comme nous reprenons notre route, après avoir contourné la moto accidentée, je me désole d'avoir perdu la piste de Meïdaï.

– Ne vous inquiétez pas, lâche mon pilote en souriant, ils s'en vont à la gare centrale, c'est sûr. Je vais passer par l'autre côté et nous les rattraperons.

Et de fait, alors qu'il me dépose en hâte au milieu des voitures, j'aperçois Meïdaï entrer dans le pavillon de la billetterie. Je me cache au sein de la cohue, puis je talonne ma petite cachottière jusqu'à une des multiples salles d'attente, immense et déjà remplie de voyageurs. Un panneau lumineux, bien en vue, indique *Express de Nankin*, départ dans une vingtaine de minutes. J'ai largement le temps de m'acheter un billet, à mon tour.

Le portillon vient de s'ouvrir et les passagers se dirigent en bon ordre vers le quai. Plutôt que de me présenter à la place numérotée qui m'est assignée, je m'arrange pour embarquer dans le wagon qui suit celui de Meïdaï. Puisque j'ignore sa

destination exacte, je pourrai de cette façon vérifier si elle quitte le train avant d'arriver à Nankin.

Le convoi s'ébranle, à l'heure prévue. Les prochaines gares étant distantes les unes des autres d'une centaine de kilomètres, mon travail de surveillance me laissera beaucoup de répit. J'espère que personne ne viendra me chasser de la place libre que je me suis adjudgée, et que le contrôleur ne me forcera pas à regagner un autre wagon. En face de moi, une vieille dame sévère aux cheveux mi-longs et légèrement ondulés, comme dans les anciens films révolutionnaires, et sa petite-fille, un adorable bout de chou de quatre ou cinq ans, qui chante et babille dans un mandarin sans accent. De l'autre côté de l'allée, trois ou quatre hommes d'affaires en costume gris, qui s'échangent des documents imprimés. Ils ont quitté la veste, à cause du chauffage central, et leurs jambes de pantalon sont remontées sur les mollets, selon la coutume locale. Il s'agit apparemment d'un système de refroidissement dûment reconnu au sud de la Chine. Presque cachée derrière ces gaillards enjoués, au bord de la fenêtre, une ancêtre habillée à la paysanne, tout en os et rétrécie par les années. Personne ne semble s'être aperçu de sa présence.

Après l'excitation du départ, chacun s'est attelé à sa routine. Les hommes d'affaires ont ôté leurs souliers et se sont mis à grignoter. Très vite, ils m'ont offert de partager leur collation. Les passagers de ce train sont généreux.

Pour la grand-mère qui me fait face, c'est aussi l'heure de la soupe. Elle déballe son attirail et le dépose sur la table dépliée de notre petit compartiment. Il ne lui manque que l'eau bouillante, qu'il faut aller quérir au bout du wagon. Mais peut-on laisser la gamine toute seule entre-temps ?

La bonne femme se tourne vers moi :

– Pouvez-vous surveiller ma petite-fille, Monsieur, le temps que je remplisse ma bouteille thermos ?

Et, regardant bien la pitchoune :

– Obéis à ton oncle, et ne joue pas avec la fenêtre.

La dame peut partir rassurée, car une personne d'âge raisonnable, c'est-à-dire moi-même, veillera sur sa descendance. Les passagers de ce train se font confiance.

Les étages supérieurs d'une vieille pagode apparaissent à l'horizon. Nous entrons en gare de Suzhou. Les marchands ambulants tendent des casse-croûte à des voyageurs qui tardent parfois à payer ou à recevoir leur monnaie. Mais tout rentre dans l'ordre avant le sifflet du chef de gare. Les habitués de ce train sont honnêtes.

Le convoi se remet en route. Les employés du chemin de fer, solennels, nous saluent au garde-à-vous, avec leurs gants presque blancs. Les hommes d'affaires de mon compartiment ont découvert que leur voisine centenaire a le don de prédire l'avenir. Bientôt, des personnages en cravate venus des quatre coins du wagon se succèdent pour consulter l'experte. Son dialecte, quasi incompréhensible, ajoute à sa crédibilité. Un type polyglotte et débraillé essaie tant bien que mal de traduire les paroles sibyllines de la devineresse. La Chine est à la fois un pays et une planète. Les hommes d'affaires s'en retournent fort satisfaits d'avoir reçu les prédictions de celle qu'ils appellent *grande-aïeule* et *maîtresse*. La vieille paysanne ignorée, née sans doute au temps du dernier empereur, ressemble maintenant à une bonzesse auréolée.

Wuxi, Changzhou. Je ne perds pas de vue les passagers qui débarquent sur le quai. Meidaï est toujours à bord du train.

La nuit de printemps est tombée. Une brume diffuse commence à recouvrir ce coin de pays à l'intérieur des terres. Enfin, la gare de Zhenjiang s'annonce par plusieurs pancartes, défilant à toute vitesse, et par des coups de frein répétés. Dès que le train est immobilisé, j'aperçois Meïdai, qui sort la première de son wagon. Quelle démarche racée! Je me précipite à l'extérieur, avec mon sac de raviolis pour tout bagage. Réflexion faite, je peux lui laisser un peu d'avance, car il est évident qu'elle se rend à Yangzhou, de l'autre côté du fleuve Yangze. Si j'empruntais le même traversier qu'elle, je serais tout de suite reconnu. Je décide donc de filer directement au musée de Yangzhou pour y rencontrer d'abord le patron d'Océane. Une fois sur place, je finirai sûrement par retrouver la piste de Meïdai.

Debout, sur l'esplanade de la gare noyée dans l'obscurité, je hume l'air frais et charbonneux. Mon nez reconnaît ces lieux familiers. Quatre ans plus tôt, je me trouvais au même endroit, au terme de ce demi-tour du monde qui devait me réunir avec celle en qui j'avais mis tous mes espoirs.



## 10. Yangzhou

CETTE FOIS ENCORE, un épais brouillard s'est répandu sur le Yangze, mais j'ai pu rejoindre l'autre rive de justesse, avant la fermeture du traversier. On parle même de construire un pont gigantesque par-dessus le fleuve. Il y aura bientôt deux sortes d'indigènes : ceux d'avant le pont, toujours menacés de rester bloqués sur le mauvais rivage par les intempéries, et ceux d'après. Il y aura l'ancienne Chine, où il fallait toujours compter sur les autres, et la nouvelle, où il sera désormais facile de se débrouiller tout seul.

L'autocar m'a déposé à la gare de Yangzhou, tard dans la soirée. Je marche vers le centre-ville, à la recherche d'une auberge. Les platanes, que l'on nomme ici *sterculiers français*, me couvrent de leur ombre familière, les lampadaires me font des clins d'œil bienveillants. Ces vieux gardiens des souvenirs sont restés solidement plantés, dans cette ville qui commence à changer de visage.

Je suis persuadé que Meidaï se trouve en ce moment même à Yangzhou, plutôt que chez ses parents, comme elle le prétendait il y a à peine plus de vingt-quatre heures. « Meidaï, qu'y a-t-il de vrai dans ton jeu ? Ma seule certitude, c'est que tu m'as serré contre ton corps. C'est au moins un début de raisonnement : « J'embrasse donc je suis »

## 中国妇女

Le musée de Yangzhou : une enfilade de jardins encombrés de statues, de murets et de plates-bandes luxuriantes. Des blocs de pierre, usés et noircis par des siècles d'intempéries, gardent les lieux. Les vasques d'argile débordent d'essences introuvables dans la contrée. Privées d'horizon, certaines espèces d'osmanthes fleurissent déjà, comme si elles ignoraient avoir été transplantées en terre étrangère. Leurs délicates grappes ivoire s'accrochent aux tiges rustiques, éclipsant pour un temps les feuilles persistantes, humbles et sévères. Sur les pourtours des jardins, un étroit portique donnant accès à une série de salles d'exposition, vides de curieux mais pleines de reliques. Ma pièce préférée est la plus déserte, celle qui contient de lourds manuscrits rédigés en italien. C'est là que j'attends, depuis un bon moment, d'être reçu par le directeur du musée.

Plus cette attente se prolonge, moins je suis optimiste. J'imagine mon cas débattu par un comité de savants indifférents et d'administrateurs timorés. Je crains d'être renvoyé à un subalterne, qui me recevra... demain ou après-demain. Je crois naïvement que le verdict dépend de mon état d'esprit : puisque je suis dans l'impatience et l'ennui, c'est que le sort doit m'être contraire.



On va par une très belle contrée où il y a assez de villages et de hameaux. Alors on trouve une noble et grande cité qui est appelée Yangiu. Et Messire Marco Polo lui-même eut seigneurie de cette cité pendant trois ans, par l'ordre du grand Can. (Marco Polo)

Un petit bonhomme d'une soixantaine d'années, en bras de chemise, pénètre enfin dans la salle des Italiens. Son attirail résume à lui seul l'évolution de la mode depuis un quart de siècle : des lunettes en écailles datant de la Révolution culturelle, une montre au quartz de l'époque de la réforme économique, des espadrilles flambant neuves avec une fausse griffe. Je me retourne. Il s'avance vers moi pour se présenter : « Je m'appelle Ouyang, directeur du Musée. »

Sans me lâcher la main, il m'entraîne autour des vitrines couchées, qui meublent la salle d'exposition.

– On me dit que vous connaissez bien notre ville, Monsieur Bái Lidé, alors regardez. Ces documents datent de la dynastie des Ming. Seule une faible partie d'entre eux a été traduite en chinois. Il s'agit de richesses historiques qui dorment encore, dans l'indifférence générale. Le Musée n'est fréquenté que par de rares connaisseurs et par des visiteurs égarés. Il est bien sûr déficitaire. Mais il a le mérite de préserver de vieux trésors en attendant des jours meilleurs.

Je ne sais pas pourquoi Monsieur Ouyang se laisse aller à de telles confidences, mais je comprends alors que le fameux comité de savants et d'administrateurs que j'avais imaginé n'était formé en réalité que de lui seul. À vrai dire, Ouyang, qui a souvent entendu parler de moi par sa nièce Océane, n'avait pas mis longtemps à m'identifier.

Après un long silence, pendant lequel nous examinons les vitrines inclinées, le directeur Ouyang lâche enfin la question qu'il brûlait de me poser.

– Croyez-vous être capable de traduire ces textes anciens ?

L'italien de cette époque ne me semble pas très différent de celui d'aujourd'hui. Ces gros bouquins me font penser à la grand-mère paternelle, Maria Assunta, que j'ai connue à travers les brumes de mon enfance. C'est d'ailleurs pour cela que j'aime cette salle. On aime facilement ce qui nous est déjà un peu familier. On devrait continuer d'enseigner aux enfants plein de savoirs inutiles, ça leur fera des trésors à chérir lorsqu'ils seront grands, mais allez faire comprendre ça aux pédagogues diplômés!

– Suivez-moi, me fait le directeur d'un ton décidé.

En chemin, je pense avoir croisé la plupart des employés du musée. Un jeune chercheur à la bouille d'étudiant, remarquable surtout par la monture de ses lunettes, à la dernière mode parisienne. Une paysanne sans âge, presque squelettique, le crâne recouvert d'une serviette éponge, arrachant consciencieusement les mauvaises herbes et ne communiquant que par signes. Une corpulente matrone à la fois féroce et bienveillante, la mère Wang, qui doit se considérer comme la copropriétaire des locaux (mais pas des « machins » qui s'y trouvent). Un cerbère patenté, à deux visages : l'un, sévère, tient en respect les éventuels voyous de l'extérieur ; l'autre exprime la fidélité à son maître et à ses protégés. Il est comme un chien de garde qui m'aurait heureusement rangé parmi les personnes amies.

– Ainsi, constate le directeur du Musée, vous connaissez bien ma nièce Océane. Une brave jeune fille de la nouvelle génération. Enfin, disons qu'elle a un caractère impossible : de l'énergie à revendre, des idées farfelues, mais pas de malice pour deux sous.

Voilà près d'une heure que nous conversons dans son bureau, et nous sommes déjà devenus de bons amis.

– C'est une nièce du côté du frère ou du côté de la sœur ?

Il faut dire qu'en chinois, il y a au moins deux façons de nommer sa nièce, quatre façons de nommer sa tante et huit façons de nommer ses cousins. Tous ces mots risquent d'ailleurs de sombrer bientôt dans l'oubli, avec le reste.

M. Ouyang hoche la tête.

– Ah ! je vois que vous connaissez les vieux usages. Mais vous me posez une question difficile. Voici l'histoire. La mère d'Océane n'a jamais connu son petit frère, car celui-ci a été confié tout jeune à un oncle de la province voisine, qui n'avait pas d'enfant... Or cet oncle était aussi le mien, par alliance. Vous me suivez ? Hé ! Hé ! notre Chine mystérieuse, ceux qui avaient un garçon de trop le prêtaient parfois à des parents qui n'en avaient aucun. Océane est donc ma nièce... par le hasard du destin. La première fois que je l'ai vue, elle devait avoir un an. Son père restait mystérieusement absent. Puis elle a vécu quelques années à Pékin et, à son retour ici, je lui ai procuré un emploi au musée.

– Mais, selon vous, Océane a-t-elle vraiment disparu ? Encore une fois, le directeur Ouyang hésite à me répondre.

– Ce n'est pas si simple. Tenez, regardez ces figurines d'argile sur la table et vous comprendrez peut-être mieux. Ces figurines proviennent de la chaussée des Tang, découverte il y a cinq ans près du Petit-Lac-de-l'Ouest. Je ne sais pas si vous vous souvenez.

Je me souviens. C'était le jour où j'ai rencontré Meïdāi pour la première fois. Pour tuer le temps après son départ, j'avais décidé de me rendre à pied jusqu'à la tombe de Puhaddin, au bord du Grand Canal, en passant par ma ruelle

préférée. À ma grande surprise, toutes les bicoques en briques qui longeaient cette ruelle avaient été démolies sur plusieurs centaines de mètres. Les jours suivants, les débris avaient déjà été enlevés dans de grosses brouettes à deux roues. Une semaine plus tard, le drain pluvial était terminé et une large chaussée en ligne droite commençait à être empierrée. Chaque matin, le paysage avait changé. Des constructions surgissaient de part et d'autre de la rue. Au bout d'un mois, ces esquisses de murs s'étaient transformées en immeubles de quatre étages, dont certains balcons se garnissaient de pots de fleurs, de nattes et de rideaux. Une avenue moderne et déjà pleine de vie avait jailli, pour ainsi dire, en silence et par la force des bras.

Les travaux s'étaient déroulés d'autant plus rapidement qu'un incident les avait d'abord retardés. On avait découvert, au début des terrassements, une ancienne chaussée de l'époque des Tang, aux pavés noirs et serrés. Contrairement aux rues d'aujourd'hui, celle-là épousait les courbes du relief et sinuait harmonieusement vers son but, le centre-ville de Yangzhou, ce qui lui donnait un charme immédiat aux yeux du passant. Il n'était pas difficile d'imaginer, mille ans plus tôt, les palanquins, les chars, les cavaliers, les porteurs de planche arrivant de Nankin ou y retournant.

Après une courte bataille administrative, les tenants du progrès, avec à leur tête le vice-maire de Moucheng et l'entrepreneur Pan, surnommé Pan-Les-Gros-Sous, avaient prévalu. Pour la forme, on avait conservé une section de la chaussée antique, que l'on entourait de palissades en planches pourries et de barbelés ultramodernes.

— Les figurines en argile, et d'autres objets précieux retrouvés sur le chantier, furent confiées à notre musée, poursuit

M. Ouyang. Certaines figurines sont présentées ici, comme vous avez pu le voir, mais la plupart sont entreposées dans notre réserve. Nous manquons de fonds et de personnel pour les expertiser et les cataloguer. Beaucoup de ces objets datent des Ming, et certains remontent aux Tang. Or, plusieurs centaines d'entre eux ont disparu dernièrement. Et c'est justement ma nièce Océane qui a découvert la chose et qui m'en a averti.

– Vous pensez qu'elle pourrait avoir des ennuis ?

– Comment le savoir ? Il est difficile de croire à une coïncidence. Pourtant, ce ne serait pas sa première fugue. Je vais être franc avec vous, Monsieur Bái Lìdé, elle s'est peut-être découverte un nouvel amant, allez savoir avec ces jeunes-là, ils sont si pressés de vivre, comme s'ils voulaient rattraper le temps que nous, leurs parents, avons perdu.

– Mais si on l'avait enlevée afin de vous intimider, vous en auriez été averti, n'est-ce pas ?

– Pourquoi des ravisseurs viendraient-ils immédiatement avouer leur méfait ? Dans ces cas-là, il est inutile de trop parler. Il leur suffit de semer le doute.

– Alors que faut-il faire ?

– Attendre ! Il faut attendre. Je vous vois prêt à bondir. Mais sur quoi, sur qui ? Attendez d'avoir une piste. Sachons attendre sans inquiétude.

– Qui sait, chaque minute peut compter.

– Écoutez-moi, mon jeune ami, et réfléchissez à toutes les options. Si Océane a fait une fugue, elle reviendra. Si des trafiquants d'antiquités l'ont enlevée, c'est dans le but de faire pression sur moi et il ne lui sera fait aucun mal. De toute façon, il n'y aurait alors rien à tenter, les autorités étant complices.

– Vous voulez dire que le trafic est organisé par les dirigeants ?

– Organisé ou couvert par certains dirigeants, c'est sûr, qu'ils soient de la municipalité ou de l'armée. Une telle opération ne peut être menée à l'insu de tout le monde. Il y a nécessairement des complices dans l'administration, ainsi que des fonctionnaires qui ferment les yeux. Et ces gens-là sont des profiteurs, mais pas des assassins.

Le directeur Ouyang se lève et s'en va tirer un gros cahier d'une banale étagère. Quelques manuscrits dépassent du document écorné.

– Il y a autre chose qui me chagrine, regardez. On a également volé, dans le lot, un des manuscrits italiens. J'en avais transcrit une partie, mais je n'ai pu malheureusement tout traduire. Si je ne me suis pas trompé, il se peut que nous soyons au bord d'une belle découverte. J'aimerais vous faire vérifier mon hypothèse. Il est question d'un savant ayant vécu sous la dynastie des Tang.

Sur ce, le directeur me glisse le cahier sous le nez, et retire ses lunettes de presbyte pour mieux observer ma physionomie.

« Avendo dimostrato che il vagante pianeta del Fuoco si mostra in un tempo quasi dodici volte maggiore che in altro tempo, il maestro Giuciang argumenta che non la Terra, ma il Sole, sia nel centro delle conversioni dei pianeti. »

Je continue à lire à voix basse, pour aller plus vite. Les extraits du manuscrit confirment ce que je n'ose croire : des savants chinois auraient élaboré une théorie héliocentrique dès le VII<sup>e</sup> ou le VIII<sup>e</sup> siècle. Monsieur Ouyang reste coi,

mais il m'a déjà compris. C'est avec émotion qu'il écoute ma traduction.

– Après avoir démontré que la planète errante du Feu (il s'agit manifestement de Mars) paraît, à certains moments, être douze fois plus grande qu'à d'autres moments, le maître Giuciang en déduit que le Soleil, et non la Terre, est le centre de révolution des planètes.

– En effet, ajoute Ouyang, si Mars nous semble si petite à certains moments, c'est qu'elle se trouve de l'autre côté du soleil... et donc qu'elle tourne autour de lui... et nous aussi!

Le directeur Ouyang se tait désormais, dans l'attente de mes objections.

– Vous êtes sûr que ce manuscrit est authentique?

– Je suis formel, confirme Ouyang, réjoui.

– Et que dit le reste du manuscrit?

– Le manuscrit a été volé avec le reste. Et je n'ai rien pu trouver ailleurs qui confirme ces propos. Vous vous rendez compte? Un savant chinois aurait abouti à une découverte extraordinaire, sept siècles avant les Européens, et d'autres Chinois seraient prêts à perdre la preuve de cette découverte en échange d'un plat de nouilles à la purée de fèves!

Le directeur Ouyang ne tarde pas à refroidir lui-même son enthousiasme, de peur qu'un excès d'optimisme ne froisse la Providence et ne déshonore sa qualité d'homme de science :

– Évidemment, un document isolé ne constitue pas toujours une preuve suffisante. Son authenticité ne soulève guère de doute, mais cela ne signifie pas que les faits qu'il rapporte sont exacts. D'autant plus que le pays a changé trois fois de

dynastie entre les propos de maître Giuciang et la rédaction du manuscrit italien.

– De quand date le manuscrit exactement ?

– Probablement du xv<sup>e</sup> siècle, ce qui le place quelque sept cents ans après maître Giuciang... Enfin, c'est déjà pas mal, même si ce Giuciang (Zhu Qiang?) n'avait jamais existé, nous pourrions encore battre Copernic sur le fil... Mais tant que le manuscrit nous échappe, il est impossible de le dater avec certitude. Vous comprenez maintenant pourquoi il faut absolument le retrouver. C'est d'une importance capitale !

Nous restons à rêver quelques instants. J'en ai presque oublié Océane. Bien que l'histoire soit séduisante, je n'ai pas pour habitude de croire aux découvertes miraculeuses... Mais comment douter des paroles d'un homme dont la nièce est aussi sympathique ?

Réflexion faite, le vol du manuscrit ne cadre pas avec celui des chinoiseries antiques. Pourquoi s'encombrer d'un tel objet, d'une valeur marchande douteuse, et si facile à identifier ? Je fais part de ma réflexion au directeur Ouyang.

– Vous avez raison ! s'exclame-t-il. D'ailleurs, contrairement aux figurines, le manuscrit se trouvait dans mon bureau. Le voleur devait nécessairement connaître son existence. Il savait que sa divulgation braquerait les projecteurs sur le musée, et donc sur le trafic d'antiquités.

– Alors, ces trafiquants possèdent un complice dans la place.

– Mais oui, c'est évident ! se rend compte le directeur.

Cette nouvelle perspective nous laisse songeurs, et nous voici de nouveau à ruminer en silence.

– Alors, que faisons-nous? demandé-je enfin au bonhomme.

– Unissons nos forces. Vous êtes étranger, donc pratiquement intouchable, du moins tant que vous vous contentez de rester simplement curieux. De mon côté, je suis mieux renseigné. Donnez-moi le temps de réfléchir, et laissez faire les circonstances. Je suis sûr qu'une piste se présentera vite.



## 11. Monsieur Pan-Les-Gros-Sous



看相

kànxiāng:

lire le minois

COMME BEAUCOUP D'AVENUES de Yangzhou, celle qui longe le jardin de la Jeunesse-coquette est bordée de platanes presque centenaires. « Tchang Kaïchek les a plantés et c'est nous qui profitons de leur ombre », aiment à insinuer les citadins, plus par ironie que par reconnaissance. Le large trottoir sert de quartier général aux diseurs de bonne aventure, accroupis çà et là sur leurs petits bancs de bois. Des pancartes en carton ondulé, sur lesquelles sont inscrits au feutre les deux mêmes caractères, *examiner la physionomie*, leur tiennent lieu d'enseignes. Publicité sobre mais suffisante puisque, les jours où il devient impérieux d'interroger le Ciel, les âmes chargées d'inquiétude ou légères d'espoir savent trouver sur ce trottoir les réponses qu'elles souhaitent.

Bái Lìdé, alias Renaud, zigzague entre le mur blanchi du jardin de la Jeunesse-coquette et le bord de la chaussée, afin d'éviter à la fois les devins et les platanes. Il se retrouve bientôt devant le portail principal du jardin, un aimable petit coin de terre, avec ses massifs d'arbres aux feuilles persistantes, sillonné par des sentiers sommairement dallés, et tranché en deux par un des innombrables bras de canal de la ville, d'un vert profond. Un véritable éden

entièrement coupé du monde extérieur par sa haute muraille crépie à la chaux.

*Cinq ans plus tôt, Bái Lìdé avait conduit Meīdāi à ce jardin ombragé pour lui donner son premier baiser. Et lorsqu'ils ressortirent sur l'avenue, inondée de lumière, nos deux amoureux avaient rencontré l'entrepreneur Pan, que les gens de l'École normale surnommaient Dakuan Pan, c'est-à-dire « Pan-Les-Gros-Sous ». L'entrepreneur Pan les avait salués d'un demi-sourire, comme s'il devinait leur récente petite aventure. Qu'importe ! Bái Lìdé était au comble de sa passion. On se croisa et on s'oublia.*

Cinq bonnes années se sont écoulées depuis. Même avenue, même parc. Meīdāi n'est pas loin, Bái Lìdé le sent. Il hésite à quitter Yangzhou sans l'avoir retrouvée. En attendant son heure, il se laisse guider par ses propres pas, sachant que les réponses aux questions insolubles viennent plus facilement en marchant qu'en restant vissé à son fauteuil.

– Et si j'allais fouiner du côté de chez l'entrepreneur Pan-Les-Gros-Sous ? se dit-il.

Proposition convaincante, car Bái Lìdé s'est déjà mis en route, avant même d'avoir fini ses délibérations. Bientôt il quitte une avenue bruyante pour s'engager dans une ruelle bordée de petits immeubles carrés très quelconques. C'est dans une de ces bâtisses aux façades délavées par les pluies des Prunes et aux rebords de fenêtres noircis par la fumée du progrès économique, que se cache l'appartement des Pan. On y pénètre par une cage d'escalier poussiéreuse, encombrée et sombre. On trébuche dans quelque coin obscur du palier — l'ampoule étant grillée depuis des lustres —, et on s'arrête devant une grille d'acier, au deuxième étage. À cet endroit, la grand-mère

habituelle, dont le répertoire se limite à quelques phrases, vient déverrouiller les multiples serrures d'une lourde porte à la peinture écaillée. On se demande d'ailleurs si la vieille se hasarde jamais dans la noirceur de l'escalier ou si elle demeure au contraire confinée à vie dans ses pénates. Ça y est ! Le loquet est tiré. On entend maintenant, à travers la porte, un frottement de savates : l'aïeule recule. Une charnière grince, un rayon de jour vous éclabousse. On pose le pied sur des tuiles de marbre étincelantes. La vieille vous fait traverser l'anti-chambre, décorée d'une flamboyante fontaine de style italo-américain, et vous conduit dans un vaste salon aux fauteuils de cuir noir. Noirs, aussi, les appareils électroniques du dernier cri. M. Pan ne possède pas plus de trois ou quatre disques et, d'ailleurs, il a toujours considéré la musique comme une banale décoration, une curiosité sociale. La radio joue en permanence un pot-pourri des meilleures chansons de karaoké.

Le père de M. Pan, simple ouvrier puis contremaître à la Société nationale des pétroles, avait réussi à payer quelques études à ses trois enfants. Le plus jeune devint ingénieur, la cadette choisit la gestion, mais le futur entrepreneur Pan avait dû se contenter du brevet secondaire. Un mal pour un bien, un de ces jolis tours qu'aime jouer le destin. Le pays était alors au grand tournant de la réforme économique et, pendant que ses cadets usaient leurs fonds de pantalons sur les bancs de l'université, le grand frère Pan était parvenu à se faire concéder par la municipalité l'exploitation d'un champ de pétrole marin, que tous les cadres de la société d'État jugeaient improductif. Ah ! ces pauvres cadres que tout le monde envie, pourquoi se trompent-ils si souvent !

Les cadres locaux jugeaient donc la concession pétrolière sans potentiel. Le camarade Pan-père était persuadé du contraire, sans pour autant se décider à oser la moindre initiative. Heureusement, son fils aîné était déterminé à prendre le taureau par les cornes. Dans la vie, le sort vient de temps en temps frapper à la porte des mortels, pour leur offrir réussite, amour, bonheur. Certaines personnes, enfoncées dans leur petit monde, ont par avance condamné toutes ces portes. Leur routine quotidienne suit un itinéraire fixe que ne croquera jamais la Fortune. Bref, ils s'assurent que le chemin qui les conduit au tombeau reste droit comme une autoroute. D'autres entrouvrent la porte, mais ne voient rien, ils ne sentent que du vent qui souffle. Un instant perplexes, ils entendent l'appel du destin sans réagir et retournent frioleusement dans leur trou. D'autres encore voient tout... et ne font rien. Enfin, il y a ceux qui empoignent les ailes de la destinée. Et parmi eux, on ne compte qu'un nombre très restreint de petits Pan, qui réussissent à prendre leur envol sans jamais s'écraser au sol.

Pan-le-jeune (bientôt Pan-Les-Gros-Sous) avait donc fait fortune dans le pétrole et, désormais, il s'était reconverti dans la branche de l'économie la plus lucrative pour un individu, et la plus improductive selon la théorie officielle du Parti : le bâtiment. Après avoir obtenu pour son usage personnel la rente du pétrole, il mettait la main sur la rente immobilière. Le principe en est le suivant. Un terrain situé non loin du centre-ville abrite quelques taudis entourés de potagers. Le tout ne vaut à peu près rien, dans l'état où il se trouve. L'entrepreneur loue, au rabais et pour cent ans, ce terrain sans valeur. Il rase les maisons pour y planter un gratte-ciel. L'ensemble atteint maintenant plusieurs dizaines de millions, selon le prix du mètre

carré de bureau en vigueur sur le marché. Étant donné que les coûts de construction restent dérisoires, le terrain génère une énorme plus-value. L'État socialiste, légitime propriétaire, sera heureux de céder un tel terrain pour une bouchée de pain, surtout si l'entrepreneur s'engage à reloger les expropriés et à embaucher des ouvriers en chômage. L'entrepreneur empoche des profits considérables en revendant ses bureaux, mais il prend soin de consacrer quelques grenailles de cette somme à des fins sociales : la moitié de cet argent financera la construction de clapiers pour recaser les dépossédés au fin fond de la banlieue, et l'autre moitié ira à la fondation d'une maison de villégiature destinée aux cadres et ouvriers. Le vice-maire de Moucheng, qui a entériné, au nom du peuple, la cession du terrain, pourra y couler de joyeux week-ends : jardin traditionnel, piscines, équitation et hôtesse à volonté.

Monsieur le vice-maire du coin. Un homme important ! Du moins, il en est persuadé. Quelle prestance ! Il passe très bien à la télévision, dans les reportages d'inauguration de gratte-ciels et de centres commerciaux, reportages que d'ailleurs personne ne regarde sans y être contraint. Bái Lìdé avait rencontré le vice-maire quelques années plus tôt, lors d'une mission internationale organisée par l'entrepreneur Pan dans la région de Nankin. Bái Lìdé accompagnait alors la présidente d'une délégation étrangère, à titre de conseiller économique. On s'était d'abord réuni dans un grand restaurant, à parler de tout et de rien, avant de se quitter pour la nuit. Le lendemain, discussions dans la maison de villégiature des cadres et ouvriers. Pour ne pas choquer la partie invitée, on avait donné congé aux fausses hôtesse. L'entrepreneur Pan avait gentiment prêté son chauffeur aux visiteurs étrangers, et s'était contenté d'un modeste taxi pour

filer à ses rendez-vous éclairs coutumiers. Dans les temps morts, Bái Lìdé s'en allait jusqu'à la Mercedes du patron pour bavarder avec le chauffeur, surnommé « l'écraseur professionnel », seul interlocuteur qu'il trouva intéressant, et les deux hommes avaient sympathisé. Par la suite, ils s'étaient rencontrés régulièrement et Bái Lìdé avait même sorti du pétrin le frère du chauffeur. Il s'agissait d'une histoire de location de camion sans permis, ou peut-être d'un problème de prime d'assurance acquittée en retard. Personne ne s'en souvient au juste, mais l'amitié était restée.

Le soir, retour en ville et grande séance de signatures en présence des chaînes de télévision régionales. C'est là que se pointe le vice-maire de Moucheng, avec un retard léger et calculé. Comme il se moque éperdument des personnalités qu'il s'apprête à rencontrer, il n'a pas pris la peine de se préparer à la cérémonie. C'est pourquoi il se méprend sur la qualité de ses interlocuteurs, confond la présidente avec une simple secrétaire, tend plutôt la main à l'adjoint Bái Lìdé, main qu'il secoue longuement devant les caméras. Dès que la poigne se relâche, Bái Lìdé tente de mettre les choses au clair. Le vice-maire ébauche un sourire amer. Il serre enfin la main de la présidente qui, ne comprenant pas un mot de chinois, se dit courageusement qu'il doit s'agir d'une de ces bizarres coutumes de l'empire. Puis le vice-maire jette, en oblique, un regard haineux vers Bái Lìdé qui vient, involontairement, de lui faire perdre la face.

Il n'y a pire esclave  
que le maître.  
(Lamuzi)



Quel triste métier que celui de potentat local! Obligé de débiter de continuel discours à la langue de bois, des boniments de charlatan,

indignes d'un homme cultivé. Indifférent envers ses subordonnés, obséquieux devant les supérieurs dont tout chef est inévitablement affublé. Et toujours, le risque de mettre sa réputation en danger. Si le vice-maire n'avait été qu'un subalterne comme Bái Lìdé, ses copains se seraient seulement moqués de sa bévue : « Tu te souviens, grand imbécile, quand tu as serré la main d'un sous-fifre que tu prenais pour le chef de la délégation ? » Mais le vice-maire est un homme extrêmement important. C'est pourquoi sa vie est tellement plus terne que celle de Bái Lìdé. Le vice-maire se paie des hôtesse en extra ; Bái Lìdé embrasse le cou de Meìdāi dans le jardin de la Jeunesse-coquette. Le vice-maire exproprie deux cents familles du centre-ville ; Bái Lìdé prête dix piastres à la tribu Miao qui campe près de chez lui. Que tous deux fassent une gaffe : on ricanera du vice-maire et on se contentera de taquiner affectueusement Bái Lìdé.

### 中国妇女

Bái Lìdé tourne la dernière ruelle et aperçoit l'immeuble où réside l'entrepreneur Pan-Les-Gros-Sous. Un type, accoté à une Mercedes, époussette ses gants blancs, pour tuer le temps. Bái Lìdé louvoie entre les flaques de boue pour se rendre jusqu'à lui. Il vient en effet de reconnaître le chauffeur de l'entrepreneur Pan. Après quelques échanges de politesse pendant lesquels il ne cesse de tenir la main de son interlocuteur en la secouant mollement, comme le veut la coutume, le chauffeur n'hésite pas à tendre la perche à son vieil ami Bái Lìdé.

– Qu'est-ce que je peux faire pour toi mon vieux ? Tu ne viens quand même pas te promener par ici, tout seul, par hasard.

– Je cherche à retrouver la trace d'une vieille amie à moi, Meïdaï.

– Meïdaï ? fait le chauffeur, faussement songeur.

– Oui, tu sais, son père travaillait comme ouvrier à la raffinerie nationale de Haimen. Un de ceux qui furent mis à pied quand la société a été privatisée.

Un chauffeur, c'est souvent un gaillard aux talents multiples. Il passe d'abord par l'école de conduite, un an d'études très exigeantes. Et puis, en plus de ses fonctions ordinaires, il sert aussi de messenger, voire de garde du corps. Un chauffeur de Mercedes, c'est tout cela et plus encore. Il est au courant de tout, n'en révèle que très peu et à de rares privilégiés. Il fait presque partie de la famille et mange souvent à la table du patron, ou à celle des invités lorsque le patron le prête avec sa voiture.

Le chauffeur de Pan a immédiatement saisi la requête de Bái Lìdé et il compte bien éclairer un peu la lanterne de son bon ami.

– Je connais bien la famille de Meïdaï. Son père fréquentait la même école qu'un de mes oncles paternels. Tu sais sans doute que Meïdaï s'est mariée, ça doit faire deux ans de ça.

Bái Lìdé s'en doutait bien, depuis leur dernière rencontre du temps d'autrefois, lorsque Meïdaï et lui s'étaient rendu leur liberté. Il s'était même senti plus léger en la voyant partir ce jour-là. « De vous deux, elle est peut-être la personne qui a le plus aimé et qui a le plus facilement oublié. Pourquoi s'embarrasser de regrets quand on a l'avenir

devant soi? »

– Aussitôt après la noce, poursuit le chauffeur, le mari de Meïdaï est descendu à Canton pour occuper un poste dans une entreprise portuaire. Puis il a réussi à se faire embaucher par l'entrepreneur Pan. C'est un garçon très ambitieux, mais comme ceux de son âge, il est arrivé trop tard. Les nouveaux riches faisaient déjà beaucoup d'ombre aux jeunes diplômés. Et ce mari sans relations ne possédait pas la classe du patron... On dit qu'il a trempé dans une combine louche. Il se fait plutôt rare ces jours-ci.

– Et Meïdaï dans tout ça?

Bái Lìdé voit bien que le chauffeur hésite.

– *Shifu*, dis-moi tout, ne t'inquiète pas. Si ça peut me permettre de l'aider, je suis prêt à entendre n'importe quoi.

– Eh bien voici. Il paraît que son mari l'aurait volontairement jetée dans les bras du patron. Enfin, moi je ne suis sûr de rien. Elle avait abandonné son poste de prof de langues, dans son patelin, pour servir d'interprète chez nous. Elle parlait bien l'anglais et le japonais, c'était une fille élégante. Quand nous recevions des délégations étrangères, elle suivait le patron partout, du matin au soir.

Le chauffeur se tait quelques instants sans quitter Bái Lìdé des yeux.

– Je ne l'ai pas vue depuis quelques jours, reprend-il. Je sais qu'elle était descendue à Shanghai avec la sœur du patron. Elle ne doit pourtant pas être bien loin...

Une sonnerie de téléphone, du fond de la Mercedes, met fin à la conversation. Tout en lui serrant la main, le chauffeur gratifie Bái Lìdé d'un grand sourire qui signifie: « Vas-y mon vieux, si tu te donnes la peine d'aller jusqu'au bout du

chemin, tu trouveras peut-être la solution ; quant à moi, je me suis suffisamment mouillé. »

### 中国妇女

Le directeur du musée quitte sa grande table de travail, encombrée de manuscrits, en tenant sa tasse de thé à la main, en réalité un vieux pot de confiture en verre, avec son couvercle de métal. Bái Lìdé vient de rentrer au bercail et observe le bonhomme sans mot dire, tout en s'appuyant contre le cadre de la porte.

– Directeur Ouyang, vous ne voulez pas que je vous achète une vraie tasse ?

– Pour quoi faire ? Crois-tu que le thé aurait meilleur goût ?

Entre-temps, la mère Wang, matrone à tout faire du bureau, vient d'apporter à Bái Lìdé une tasse de thé traditionnelle, munie de son couvercle rond, en céramique. Le directeur saisit le couvercle par sa petite tige et le pose à plat sur la table.

– Tu vois mon garçon, je viens de salir ton couvercle et de mouiller ma table.

Puis il reprend le couvercle et le pose cette fois à l'envers.

– Et tu vois, dans ce sens-là, c'est pire. Le couvercle roule en spirale autour de sa tige et se rapproche lentement du bord de la table. Autant dire qu'il est déjà condamné à s'écraser. Ce n'est qu'une question de jours. Et dire qu'on fabrique ces machins depuis 2000 ans ! Mon cher, malgré tout le respect que je porte à l'archéologie, je proclame « Vive l'inventeur du pot de confiture en verre ! » Mais viens t'asseoir un peu. Tu as trouvé quelque chose aujourd'hui ?

- Rien. Et ici ? Beaucoup de visiteurs ?
- Quelques-uns, sans plus, comme d'habitude. Ah ! oui, un groupe organisé. Ils sont restés à peine dix minutes : cinq minutes pour faire le tour et cinq minutes pour se photographier mutuellement. Que veux-tu, les antiquités n'intéressent plus personne, de nos jours. D'ailleurs, elles n'ont jamais intéressé beaucoup de monde... sauf pendant la Révolution culturelle, ha ! ha ! On s'y intéressait à coups de burin et de marteau... Mais maintenant, à part les Russes ?
- Les Russes ?
- Oui, les Russes, il en a trois ou quatre qui sont passés cet automne, à deux reprises.

Le directeur du musée s'arrête soudain, comme s'il venait d'être frappé par une révélation subite.

- Si des étrangers sont dans le coup, il doit y avoir moyen de faire quelque chose !

Bái Lìdè sirote son thé en ruminant ses pensées. Le muséologue s'est remis au travail. Le gong du monastère de la Colline paisible résonne dans la nuit tombante. Bái Lìdè se lève brusquement.

- Je sors !
- Déjà ? Mais tu viens de rentrer.

Les soirées sont encore fraîches. Au moment où Bái Lìdè décroche son blouson de la patère de bois, un billet plié en deux s'en échappe en papillonnant et atterrit sur les dalles sombres du couloir. Bái Lìdè se précipite, saisit le papier, le déplie, jette un coup d'œil rapide à droite et à gauche, regarde à nouveau le message. Deux caractères tracés à la plume : « Huang Shan » (les montagnes Jaunes). Bái Lìdè revient dans le bureau et tend le billet au directeur Ouyang. Celui-ci l'examine à son

tour, en hochant la tête, comme s'il s'agissait d'un manuscrit précieux.

– Qui a bien pu glisser ça dans ma poche ? s'étonne Bái Lìdé.

– La seule qui entre dans cette pièce, c'est la mère Wang, rétorque le directeur Ouyang. Et ces caractères, ça ne lui ressemble pas... Oh que non !

Il se met à ricaner doucement.

– Ce serait plutôt l'écriture d'une jeune femme d'aujourd'hui, poursuit-il.

Bái Lìdé reprend le billet tout en répétant ces mots : Huang Shan, Huang Shan.

– On a pu l'introduire par la porte entrebâillée, suggère le directeur, le portemanteau est juste à côté. Il suffit de s'avancer dans le couloir et le tour est joué. Le cadeau est même peut-être encore tout chaud.

Bái Lìdé s'élançait à nouveau dans le couloir, se plaque contre le mur, tend l'oreille, guette les bruits de pas. Silence complet. On ne perçoit que le vague bruissement musical d'une radio désaccordée, du côté de la loge du portier. Bái Lìdé y vole, sur la pointe des pieds, le plus discrètement possible, au cas où l'auteur du billet serait encore caché dans les parages. Le vieux gardien, surpris, sursaute derrière son guichet. Il s'apprête à émettre quelques jurons en dialecte, mais il reconnaît le protégé du patron.

– *Shifu*, interroge Bái Lìdé, est-ce que quelqu'un vient de passer à l'instant ?

Le gardien scrute les yeux de Bái Lìdé, d'un air perplexé. Est-ce une heure pour se poser de telles questions ? se demande-t-il.

– Oui, j’ai vu passer quelqu’un.

On sent que le vieux bonze n’aime pas trop se mouiller avant de savoir de quoi il retourne.

– Il y a longtemps? poursuit Bái Lìdé.

– Plus ou moins... mais combien... ça... je ne saurais dire.

– Cinq minutes?

– À peu près.

– Qui était-ce?

Le gardien reste muet tout en se grattant la tête.

– Un homme? Une femme?

Cette fois, le vieux bougre ôte carrément sa casquette jaune canari à trous d’aération, souvenir d’un voyage organisé qu’il n’a sans doute jamais effectué. Bái Lìdé remarque son crâne chauve pour la première fois.

– C’est une femme, Monsieur.

– Comment était-elle?

– Eh bien, je ne sais pas, que voulez-vous dire?

– Jeune?

– Oui, jeune.

Bah! à quoi bon, pense Bái Lìdé, ce vieux gâteux dirait n’importe quoi pour me faire plaisir. Ces portiers, ça préfère répondre, même quand ça ne sait rien, simplement pour vous obliger. Demandez à deux portiers où se trouve le plus proche bureau de poste et vous obtiendrez *trois* réponses différentes. D’ailleurs, que savent-ils du monde extérieur, ces portiers dont la loge fait à la fois office de bureau, de domicile et de tombeau?

Le sot préfère  
mentir plutôt  
que froisser.  
(Lamuzi)



Tout en remontant le couloir, Bái Lìdé observe attentivement le billet qu’il tient entre ses doigts. Ces caractères

d'encre noire connaissent la réponse. Ils ont senti la main qui les traçait, ils ont vu la frimousse de leur auteur.

Frimousse... Bái Lídé se remémore une espièglerie de Meǐdǎi, au temps de leurs premières rencontres. Pour la garder plus longtemps auprès de lui, il avait demandé à la belle de corriger un de ses devoirs de chinois. Un trait trop court, un point dans le mauvais sens, un coin qui dépasse. Meǐdǎi rallongeait, retraçait, raturait tout en se moquant. « Et encore, raillait-elle, je ne compte pas les fautes d'esthétique ! » Par la suite, chaque fois que Bái Lídé retombait, par hasard, sur ce document qu'il avait religieusement conservé, il revoyait la main sûre de la jeune femme courir sur le papier en repassant sur ses traces.

– C'est bien l'écriture de Meǐdǎi, s'exclama-t-il en retournant dans le bureau, je me rappelle comment elle avait corrigé la queue de mon *Huang*.

Alors, poursuivit-il en pensée, c'est qu'elle m'aime encore (il l'imaginait à nouveau à la fenêtre de sa chambre, face au consulat de Russie). Ou bien elle se joue de moi (il ressentait le même pincement de cœur qu'en apprenant son éventuelle liaison avec un type aussi peu romantique que l'entrepreneur Pan).

– Qu'est-ce que tout cela signifie, selon vous, directeur Ouyang ?

– Ça, jeune homme, c'est très simple. Rends-toi à Huang Shan et tu verras bien.

– Huang Shan ? Les montagnes Jaunes ?

– Il n'y en a pas deux sous le ciel, tu ne peux guère te tromper.

Maintenant, Bái Lìdé n'a plus qu'une idée en tête. Rejoindre les montagnes Jaunes au plus vite. Le directeur Ouyang, gagné à son tour par la fièvre, consacre la soirée à téléphoner à droite et à gauche, tout en prenant soin de transiter par plusieurs intermédiaires, histoire de dérouter les flics qui l'auraient mis sur table d'écoute. Finalement, il est trop tard pour retourner à Nankin ce soir, et demain Bái Lìdé risque d'y rater le train de Huang Shan. Il vaut mieux passer la nuit ici, en ville, et prendre le premier bac du Yangze, à l'aube. « Comment, Bái Lìdé ? Tu me demandes si le traversier fonctionne ? Bien sûr que oui. Il a été fermé juste après ton passage, mais il rouvrira demain, dès que le soleil aura percé la brume. »

Curieusement, de ce côté-ci du Grand-Fleuve, il est facile d'obtenir de l'information précise sur les moyens de transport. C'est encore un des nombreux mystères nationaux.



## 12. Les belles gens de Ningguo

**L**A PLACE DU MUSÉE DE YANGZHOU est encore plongée dans l'obscurité. Au loin, derrière le canal, quelques maraîchers commencent à pousser leurs premiers cris de la journée. Voilà un bon moment que j'attends, sous le réverbère du portail. Le concierge s'est endormi en écoutant son poste de radio chéri, qu'il a lui-même bricolé avec du contre-plaqué neuf et des haut-parleurs crevés. L'engin est déjà ficelé au porte-bagages de son vélo, pour sa promenade hebdomadaire.

Un tacot fumant sort de la brume et se dirige vers moi. C'est sûrement mon chauffeur, maître Wang. Je lui lance un petit signe de reconnaissance, pour le calmer, mais le bonhomme ne peut s'empêcher de faire retentir son avertisseur dans la semi-pénombre de la ville endormie. Pouêt! Pouêt! Quand on possède son propre klaxon, il n'y a pas d'heure réservée pour faire du boucan. En Chine, le tapage n'est pas un manque de civisme mais un droit fondamental, tout le monde vous le confirmera.

Le ciel se dégage. Sans doute. J'espère. Je crois que nous pourrions traverser le Yangze. Avec un peu de chance, nous arriverons avant la foule, à temps pour attraper le premier bac. La voiture file sur l'avenue presque déserte. Bon sang, voilà que tout d'un coup le chauffeur s'écarte de la route et s'enfonce dans un labyrinthe de ruelles non goudronnées. Il n'y

avait pourtant pas une minute à perdre! Quand on croit arriver à bon port, dans l'empire, il se produit toujours un contretemps. La bagnole fatiguée grince à chaque tournant et finit par se ranger entre deux platanes. Maître Wang saute sur la chaussée sans trottoir, longe un mur de brique blanchi à la chaux, frappe à une porte de bois peint, et disparaît à l'intérieur d'une cour obscure, sans me donner la moindre explication. D'ailleurs, je n'ai pas encore eu l'honneur d'entendre le son de sa voix.

Tant que je n'aurai pas le derrière posé sur la banquette de l'autobus à destination des montagnes Jaunes, je ne serai pas tranquille. « Prudence et courage, Monsieur Bái Lidé! » m'a souhaité le directeur du musée devant la loge du concierge, juste avant mon départ, en me serrant longuement la main. Pour la première fois, le vieux savant renonçait à faire de l'esprit pour laisser percer son émotion, son chagrin et une certaine gêne... J'eus même l'impression qu'il me cachait quelque chose, comme si, pendant la nuit, on lui avait donné des instructions à mon sujet.

Ah! le revoici, cet animal de chauffeur! Pendant son absence, le jour s'est levé, et son visage semble s'être métamorphosé. Un sympathique bonhomme à moustache l'accompagne, qui tient un pneu dans chaque main. On ouvre le coffre, on tasse le bric-à-brac dans un fracas de ferraille, on claque le hayon sans discrétion. Le chauffeur s'introduit enfin sur son siège, fait grincer la banquette avec ses fesses, remet ses gants presque blancs et déplace son pot de thé: « *Zou ba!* (allons-y!). »

Une quinzaine de minutes à travers une plaine sillonnée de petits canaux et de fossés. Une route qui emprunte plu-

sieurs coudes à angles droits, fixés depuis une éternité, sous les peupliers. Des rizières inondées, des rizières sèches, des rizières labourées. Le pays est prospère : les récoltes se succèdent et se chevauchent plusieurs fois l'an. Au prochain détour, on devrait apercevoir le fleuve.

En fait de fleuve, nous nous heurtons soudainement à une longue file de camions bleus. Il y en a au moins une centaine, à la queue leu leu, jusqu'à la berge. Certains attendent ici depuis trois jours.

Maître Wang roule sur la voie défendue, afin de doubler quelques camions, et va se garer non loin de là, dans un stationnement interdit situé au pied d'un poste de guet. La petite tour est flanquée d'une échelle métallique, et mon chauffeur grimpe aux nouvelles. Je fais quelques pas le long de la route. En bas de la côte, les grilles du quai restent closes et le ciel gris touche presque la surface du Yangze.

Bing bang bing bang ! Voilà le chauffeur qui redescend la passerelle mouillée en compagnie d'un nouveau moustachu souriant, portrait craché du type aux pneus et, probablement, camarade d'école primaire de l'un et frère de l'autre, comme il se doit.

– Tout va bien, Monsieur, le traversier va reprendre son service d'un instant à l'autre. Mais nous ne sommes pas autorisés à dépasser les camions avec l'auto. Il faudra continuer à pied. Mon camarade va nous accompagner, il connaît le sous-chef portier des grilles et il vous fera monter sur le premier bac. Quand vous serez de l'autre côté, vous vous débrouillerez comme vous pourrez. Prenez un taxi avec d'autres voyageurs, par exemple. La gare est à cinq minutes.

Nous remontons la file de camions d'un pas pressé. Toutes les industries nationales sont représentées sur cette chaussée des miracles. Camions de meubles en osier, camions de sacs de ciment, camions de poulets en cageots et, surtout, camions de cochons vivants en vrac. Des masses de chairs roses et noires entassées les unes sur les autres, une tête écrasée par un cul, une patte coincée entre deux planches de la benne et tendue vers l'extérieur. De temps en temps, ça remue, lentement, comme une longue houle de jambons animés, et le mouvement se propage d'un cochon à l'autre. Les cochons coincés tentent alors de se décoincer, les bêtes de haut rang, qui n'aiment pas se sacrifier pour si peu, remettent de l'ordre en grognant : doit-on perdre ses aises pour abrégé les souffrances de quelque obscur congénère ! Et le tas se tasse, les pattes se recoinent et les culs écrasent à nouveau les têtes. Parfois, quand même, un cochon coincé a réussi à troquer sa position inconfortable avec un autre. Trois nuits de brouillard, vous vous rendez compte ? Trois nuits que le camion poireaute au bord du Grand-Fleuve. Vivement l'abattoir !

Un peu plus loin, une violente chicane a éclaté entre deux chauffeurs. Les insultes pleuvent, déchirant la torpeur de l'aube, presque des aboiements. On va tantôt en venir aux mains, c'est clair. Un type en uniforme se pointe et parvient difficilement à rétablir le calme. Un second officier, mieux galonné, arrive bientôt et s'empresse d'engueuler les deux camionneurs de tous ses poumons. La tempête d'injures dure plusieurs bonnes minutes. Finalement, on débrouille l'intrigue, on identifie le chauffeur resquilleur, qui a essayé de doubler l'autre à la faveur de l'obscurité, volaille oblige, ses quatre mille poulets commençant à ressentir quelques vapeurs. Le second

chauffeur ne s'en tire pas mieux : insultes à agent de la paix, gestes menaçants, tapage, etc. Les esprits sont échauffés, diable, trois nuits c'est long lorsqu'on transporte une marchandise vivante et qu'on travaille pour son propre compte, dans un pays où la sécurité sociale a été abolie par le progrès économique.

Nous voilà sur la berge du fleuve. Presque les pieds dans les flots grisâtres. Le collègue de mon chauffeur réussit enfin à convaincre le vice-portier des grilles de me laisser monter à bord. Cling clang! Les énormes chaînes claquent sous la tension, les eaux du Yangze bouillonnent, le moteur du traversier pétarade de plus belle. Nous commençons à dériver tout en glissant sur le côté. Vacarme et mouvement semblent un instant désynchronisés. Mais c'est parti! Dans une vingtaine de minutes, nous aurons rejoint l'autre moitié de la Chine.

### 中国妇女

Nous roulons depuis des heures à travers la campagne ensoleillée et déserte. De loin en loin, des cabanes de chaume, éparpillées dans les rizières ; des tas de paille noircie, vestiges de la moisson précédente ; des gerbes dorées attendant d'être fauchées, trop alourdies pour remuer encore sous la brise molle ; quelques champs de paddy émeraude scintillant dans la lumière de midi. Les rares êtres humains se sont réfugiés sous la voûte de peupliers qui couvre la route. Les uns proposent aux passants les dernières nêfles ou les premières pêches de la saison, les autres tirent une charrette ou se reposent contre les troncs badigeonnés à la chaux.

Le tunnel de verdure semble se diriger vers un étroit passage entre deux montagnes. Bientôt, nous quittons la vaste plaine pour une vallée mystérieuse. En quelques minutes, la végétation se transforme et la terre change de couleur. Nous sommes transplantés dans un autre monde. J'avise, à travers la fenêtre, un petit garçon et sa sœur, au même visage délicat. Elle pédale en danseuse, sur une bicyclette trop grande, et il court derrière elle. Un peu plus loin, on aperçoit un couple de jeunes gens en uniforme, marchant avec grâce. Puis quelques personnes isolées présentant le même air de famille. Nous approchons d'une ville, et les bords de la route s'animent de plus en plus.

Notre autocar traverse une rivière paresseuse et ensablée. La foule se fait plus dense. Soudain, je me rends compte que la plupart des gens de la vallée se ressemblent. Comme ils sont différents de ceux des districts voisins! Leurs traits sont fins et leur allure racée. Quelle est cette étrange contrée? Cette ville ressemble à toutes les autres villes, avec ses rues poussiéreuses, ses immeubles sans goût, ses *dragonneries* modernes, et pourtant son visage est unique, en raison de la beauté de ses habitants.

Mes compagnons de voyage semblent tout à fait imperméables à ce phénomène extraordinaire. Les plus jeunes ont branché leurs oreilles sur une musique métropolitaine et demeurent coupés du monde; les travailleurs rattrapent les heures de sommeil perdues dans la semaine; les vieux observent tout sans s'étonner. Qui sait si, à mon prochain passage dans cette ville nommée Ningguo, j'éprouverai la même émotion qu'aujourd'hui.

Nous avons déjà dépassé la ville mystérieuse, et ses derniers faubourgs s'étirent le long de la grand-route. Bloqué par un tireur de brouette, notre autocar s'est arrêté, momentanément, en bordure d'une petite auberge. Deux platanes au fond d'une cour encadrent la porte ouverte d'un coquet bâtiment. Tout semble assoupi à l'intérieur. Une jeune fille surgit alors de la noirceur et s'appuie au chambranle de la porte. Vêtue simplement, mais avec élégance, encore plus belle que ses compatriotes de la vallée. On dirait qu'elle n'est sortie que pour rencontrer mon regard. Elle me fixe intensément, sans que son visage ne change d'expression. Mais je lis dans ses yeux ardents le désir de vivre, mêlé à l'ennui et à la résignation. Nos regards se sont croisés pour quelques secondes à peine, et je me sens soudain seul au monde. Le charretier s'est rangé, et notre autocar a repris sa route.

Nous abordons les premiers contreforts des montagnes, et les forêts de cèdres descendent maintenant jusqu'à nous. Mais je ne m'intéresse déjà plus à ce paysage grandiose. La jeune fille de l'auberge occupe toutes mes pensées. Je regrette d'abord que le sort nous ait mis en présence l'un de l'autre pour nous séparer à jamais. Pour me consoler, et tuer le temps, je me contente de l'imaginer dans mes bras. Elle se serait donnée à moi, sans dire un mot. Je l'aurais entraînée par la main jusqu'au petit jardin clôturé qui doit se trouver derrière l'auberge. Nous nous serions assis sur la véranda, face au bassin couvert de lotus, puis j'aurais repéré une porte de bois au fond de la cour. Elle aurait compris mes pensées et m'aurait conduit à la petite chambre. Comme la vie est simple quand on se l'invente !

Et vous dis qu'en cette province également, il règne une coutume concernant leurs femmes. Ils considèrent comme un grand bien quand un étranger couche avec elles. Le jobard s'absente alors de sa maison et n'importe laquelle des femmes, épouse, filles, sœurs et toute la bande s'en donnent à cœur joie, dans l'idée que pour ces bienfaits dont elles comblent l'étranger, leurs dieux, leurs idoles leur octroieront plus de troupeaux et de fruits de la terre. (Marco Polo)

Oui, mais j'oublie les propriétaires de l'auberge, ses parents, ou ses patrons... Problème aussitôt balayé. Impressionnés par ma bonne mine et mes beaux vêtements, ils auraient volontiers cédé à nos désirs. D'ailleurs, qui sait si ce n'est pas la coutume, dans cet étrange pays, de prêter une jolie fille à un noble voyageur, comme dans les romans anciens et les récits de Marco Polo. Au fait, peut-être faisait-il allusion à cette ville, ce cher Marco. Les poètes ont pu tricher sur la vraisemblance, mais Marco Polo a dû constater la chose de ses propres yeux, c'est un fait historique! Alors, faisons entrer la jeune fille dans la chambre et fermons la porte derrière nous.

Notre autocar, maintes fois ralenti par des travaux routiers, pénètre maintenant dans un gros bourg. Le revêtement de la chaussée a complètement disparu et nous roulons carrément sur un tas de cailloux. La voie excavée sur laquelle nous avançons s'enfoncé à tel point que les véhicules qui nous croisent semblent nous survoler. Bientôt, nous devons nous arrêter devant un véritable mur de terre. Impossible d'aller plus loin ni de remonter sur l'autre voie. Notre autocar est paralysé. Le chauffeur descend aux nouvelles.

Quelques minutes plus tard, le brave homme est de retour, optimiste. « Les travaux viennent de reprendre, confie-t-il à son acolyte, et le chemin sera dégagé d'ici un quart d'heure. » Le chauffeur ne juge pas utile d'avertir les passagers. Cependant ceux qui sont assis à l'avant profitent quand même de la nouvelle. Comme je suis cantonné dans le fond de la cabine, je dois me contenter d'interpréter ses gestes. Je vois le chauffeur ôter ses gants blancs (devenus gris avec le temps), et allumer une cigarette. J'en déduis que tout ira bien, avec un peu de patience.

Un groupe de personnes s'avance à travers la caillasse. Cette fois, c'est un contremaître ou même un plus haut gradé : assistant-ingénieur, frère du maire du village ou secrétaire communal du Parti. Le chauffeur sort à leur rencontre. Discussions, gesticulations, exposition de problèmes, recherche de solutions. J'ai l'impression que nous n'arriverons pas à Tunxi avant la noirceur... Mais je me trompe, la situation est encore pire. Dehors, les experts sont déjà en train de décider de la meilleure façon de faire demi-tour et de choisir l'hôtel où nous allons passer la nuit.

Si nous étions arrivés cinq minutes plus tôt, nous aurions pu franchir l'obstacle. À présent, la route est fermée, jusqu'à demain. Le village est trop modeste pour nous loger. Nous devons retourner vers Ningguo pour trouver une auberge. Personne ne songe à pester contre le sort, cela fait partie des hasards du voyage. Quelques passagers ayant de vagues cousins dans les environs nous quittent, et nous reparons à reculons sur le tas de cailloux. Manœuvre délicate et pénible, d'autant plus qu'un tronçon de route a été détruit derrière nous, alors que nous étions immobilisés. Mais nous

finissons, grâce à l'habileté du maître chauffeur, par nous extraire de l'éboulis.

Je n'aime pas retourner en arrière, il me semble alors que le voyage n'aboutira jamais. Je préférerais subir cent kilomètres de détour plutôt que de reculer d'un seul. Moi qui étais si ému de découvrir Ningguo, la ville des belles gens, voilà que je la renie déjà, avant même le coucher du soleil. Ne sais-je pas apprécier le temps qui s'arrête ? Serai-je moins heureux ce soir que si j'avais rejoint ma destination ? Pourquoi ai-je toujours tellement hâte d'arriver au but une fois que je me suis mis en chemin ?

Tiens, voici à nouveau l'auberge de la jolie jeune fille. Absorbé par mon dépit, je n'y pensais plus. La bâtisse semble moins accueillante dans le soir qui tombe. Coup de frein. Le chauffeur vient de reconnaître notre gîte. Il fait demi-tour et se range devant la cour. Les propriétaires se précipitent à notre rencontre. On n'est pas long à parlementer, le temps que les passagers soient descendus et tout est arrangé. Le frère de l'hôtelier conduira certains voyageurs chez leurs parents en ville et le reste de la compagnie se verra attribuer des chambres sur place.

Me voilà dans le hall de l'hôtel. Pas si mal après tout, l'immeuble n'est pas trop délabré et le plancher est propre. On me promet une petite chambre dans l'annexe, au fond du jardin. Mais je ne vois pas la fille de tout à l'heure. Maintenant que je suis rassuré sur mon logement, son absence me déçoit. Le patron, qui m'a traité avec beaucoup d'égards, me demande de patienter. Soudain, un bras blanc et menu saisit les poignées de mon sac de voyage. Monsieur, murmure-t-on dans mon dos avec un accent méridional, je

vais vous conduire à votre chambre. C'est elle, la belle de Ningguo, sa voix douce s'accorde parfaitement avec l'harmonie de son visage. Je l'escorte docilement dans le dédale des couloirs, et j'ai tout le loisir d'admirer sa taille fine et son pas léger.

M'a-t-elle reconnu, au moins ? Nous sommes maintenant tous les deux dans ma chambre. Un bien-être m'envahit. Je suis déjà comblé.

– Le dîner sera servi à six heures, à côté de la réception, m'informe-t-elle.

– Attendez, Mademoiselle, comment vous appelez-vous ?

Elle me regarde, avec une expression que je n'arrive pas à décoder : indifférence cachée par sa douceur naturelle, ou intérêt teinté de pudeur ?

– Je m'appelle Xiao Ning... Ning, « la paix », comme dans *Ningguo*.

Xiao Ning... ça va si bien avec ses mèches noires qui lui tombent sur les yeux, avec sa chemise blanche à manches courtes, avec sa jupe d'uniforme bleu marine. Est-ce son vrai nom ou un diminutif ? Et si c'est un diminutif, je considère qu'elle me fait une confidence.

– Xiao Ning, je ne connais personne ici, vous ne voudriez pas bavarder avec moi après le service, on pourrait s'installer dans la cour et vous me parleriez du pays. Elle me fixe longuement, de ses yeux profonds. Que veut dire son regard, qui refuse de céder devant le mien ? Est-ce une bravade, est-ce une promesse ?

– Bien sûr Monsieur, mais ici le service ne se termine jamais. Alors, je viendrai vous chercher après le souper. Elle ne m'a même pas demandé mon nom. C'est peut-être mieux ainsi.

## 中国妇女

La Chine, c'est un pays où il est difficile de manger en solitaire. Pour profiter d'un bon repas, il faut généralement combiner plusieurs plats, tous trop copieux pour une personne. Mais dans la vie, chaque problème est une source de solution. Deux compagnons d'autocar, âgés d'une quarantaine d'années, m'invitent à partager leur table, et nous finissons par sympathiser. Si, par malheur, les Chinois avaient inventé la fourchette, ils auraient aussi abouti à la découverte de l'assiette steak-frites individuelle, et je n'aurais probablement jamais rencontré ces obligeants personnages.

Chaque problème matériel génère une solution sociale.  
Corollaire : chaque solution matérielle est une source d'appauvrissement social.  
(Lamuzi)

Le premier de ces Messieurs est un docteur en littérature, dûment cravaté, et l'autre un homme d'affaires, en blouson de cuir. Tous deux connaissent bien les montagnes Jaunes.

– Il y a des kilomètres de sentiers là-haut, et vous n'aurez peut-être pas le temps de redescendre dans la même journée, m'apprend l'homme d'affaires. Vous trouverez deux endroits pour coucher sur place : l'hôtel du *Pin qui accueille le visiteur* (un établissement de luxe qui a hébergé tous les grands de ce pays) et le refuge de la *Mer des Nuages* (une auberge rustique située au bord d'un plateau). Je vous recommande l'hôtel du *Pin qui accueille le visiteur*.

– Pas moi, intervient le docteur ès littérature. On l'appelle aussi *l'hôtel qui matraque le visiteur*. Vous y laisserez votre chemise. Passez plutôt la nuit au refuge de la *Mer des Nuages*.

– Ha! ha! bonne idée, ricane l'homme d'affaires, mais dites plutôt *l'auberge des Robinets qui coulent*. Il est vrai que la plupart des chambres n'ont pas de salle de bain, alors vous ne vous rendrez compte de rien.

Notre dîner est terminé depuis longtemps et Xiao Ning n'a pas donné signe de vie. Dans mon existence d'autrefois, lorsque je n'étais pas encore un soi-disant séducteur, j'aurais été déçu. Mais aujourd'hui, je n'ai pas seulement compris qu'un problème cache une solution, je sais également qu'une déception cache une découverte et que Cipango cache l'Amérique. Je me suis donc installé sereinement sur une banquette, en face de la réception, entouré de mes deux commensaux, qui tuent le temps en pompant allègrement sur leurs cigarettes. Soudain, la tête d'un gamin apparaît à travers la mer de fumée.

– Messieurs, si vous êtes libres, amenez-vous au salon de coiffure, c'est juste à côté.

Quand on est égaré dans la banlieue d'une ville de province, le désennui tient à peu de chose. Nous nous regardons. Allons-y. *Zou ba!*

Quelques pas sur le trottoir de l'avenue, orphelin de quelques dalles mais balisé d'une piste pour aveugles, et nous voilà dans la boutique bien éclairée du coiffeur, où trois jeunes filles bâillent en attendant les clients. Dès que nous entrons, leurs langues s'animent et leurs yeux pétillent. Enfin une distraction! L'une des coiffeuses n'est autre que Xiao Ning, et le salon constitue probablement une annexe de l'auberge qui nous loge.

Les trois jeunes filles se disputent pour me faire asseoir sur leur fauteuil à bascule. Je reconnais à peine Xiao Ning tant elle se montre enjouée dans ce nouvel environnement. C'est elle qui finit par me gagner et elle insiste pour me laver les cheveux gratuitement. Mes compagnons en seront quittes pour déboursier quelques piastres.

Le professeur et l'homme d'affaires, assis en parallèle, se sont engagés dans une grande discussion économique, pendant que Xiao Ning me masse doucement le cuir chevelu. Elle a troqué son uniforme d'hôtelière pour celui de coiffeuse : un polo bien moulé remplace son ample chemise blanche. Quel âge avez-vous Mademoiselle ? Vingt-huit ans ? Ah ! le même âge que Meidaï. Mais il suffit que les deux seins fermes et gracieux de la coiffeuse s'agitent devant mes yeux assoupis pour que j'oublie toutes les autres femmes.

– Que faites-vous quand vous n'avez pas de clients ?

Xiao Ning s'esclaffe :

– On se coupe les tifs ! Mutuellement.

Il est vrai que ces demoiselles ont toutes les cheveux courts. La nuque presque rasée de Xiao Ning ressemble à celle d'un petit chaton noir. Et les longues mèches qui lui pendent du front, et qui viennent parfois effleurer ma joue, la rendent encore meilleure à croquer.

Pourquoi n'est-elle pas venue me chercher après le souper, comme promis ? Xiao Ning avait un peu honte, elle ne se trouve pas assez instruite pour me parler. Elle a donc préféré aller aider ses copines au salon de coiffure. N'êtes-vous pas fatiguée de travailler du soir au matin, Mademoiselle ? Mais non, quelle question étrange ! Comme si une fille de la campagne avait peur du travail ! Et le dimanche, on se repose enfin ?

Quel dimanche? C'est un jour comme les autres. On ouvre un peu plus tard et on ferme un peu plus tôt, c'est tout. Au village, c'est le dimanche qu'on peinait le plus. Comme l'école fait relâche, il fallait transporter des ballots de paille de riz qui vous faisaient courber le dos.

Et puis l'école coûtait trop cher, alors Xiao Ning a dû s'arrêter à l'âge de quinze ans et elle a fini par atterrir ici, à Ningguo.

– Si vous repassez par cette ville un jour, apportez-moi un livre d'Alphonse Daudet, me suggère-t-elle, vous savez celui où on raconte l'histoire du professeur Hamel, qui dit que le français est la plus belle langue du monde. C'est vrai ça, Monsieur, vous qui parlez français, c'est vrai n'est-ce pas?

Je me laisse bercer par sa voix pure. Je m'imagine entre ses bras nus, contre sa poitrine tiède. Est-elle mariée? C'est bien possible. Un mari resté au village ou immigré dans une métropole de la côte? Un couple qui doit vivre séparé la plus grande partie de son existence, comme bien des couples? Tandis que je m'efforce de la cuisiner, pour en savoir plus long, elle me fait une confidence surprenante.

– Vous savez, Monsieur, je vous ai déjà vu en photo, affirme-t-elle tout en continuant à me masser les cheveux.

Encore une qui me prend pour un acteur de cinéma américain, ma parole! Et dire qu'il y a cinq ans à peine, je passais totalement inaperçu.

– Non Monsieur, c'est une cliente de l'hôtel qui m'a montré la photo.

– Une cliente? De cet hôtel?

– Oui Monsieur, une toute jeune fille aux cheveux courts, avec une mèche teinte en roux. La photo avait été prise à Pékin.

C'était votre portrait tout craché... Mais il est vrai que tous les étrangers se ressemblent.

Éclats de rires des trois coiffeuses.

J'observe mes voisins. Ceux-ci semblent complètement absorbés par leur débat sur les placements boursiers.

– Savez-vous que les actions peuvent monter même si tout le monde estime qu'elles devraient baisser? lance l'homme d'affaires.

– Ça me paraît peu logique, rétorque le professeur.

– Mais non, au contraire. Supposons que je sache le marché à la baisse, mais que je croie que vous allez acheter. Que dois-je faire?

– Vous devez acheter, vous aussi, et avant moi si possible.

– Très bien. Supposons maintenant que vous n'avez pas vraiment l'intention d'acheter, mais que vous pensez que je crois que vous allez acheter. Que faites-vous?

– J'achète au plus vite.

– Donc, celui qui achète en dernier est perdant. Tout le monde se précipite pour acheter. Les actions montent effectivement. En fin de compte, chacun a eu raison de se conduire de façon illogique. C'est ce qu'on appelle la théorie des bulles spéculatives.

– Mais la bulle va finir par éclater et beaucoup de gens se casseront la gueule.

– En effet, mais notre intérêt immédiat est de foncer tête baissée vers le précipice, conclut l'homme d'affaires. Se retournant vers moi, le professeur me prend à témoin :

– Retenez bien cette théorie absurde, Monsieur, elle pourrait vous servir bientôt.

Quel malheur, se disent les coiffeuses, si tous les hommes d'aujourd'hui se passionnent pour les théories économiques, qui prendra le temps de faire la cour aux dames ?

– Monsieur, j'ai plusieurs fois imaginé que vous pourriez être assis dans ce fauteuil, reprend Xiao Ning, ici même... Et vous voilà !

– Alors, vous n'êtes pas trop déçue.

– Non... mais vous êtes plus beau en photo.

Et Xiao Ning éclate de rire à nouveau, en se couvrant la bouche de la main droite.

### 中国妇女

Je suis parti me promener, tout guilleret, sur le boulevard, en attendant la fermeture du salon de coiffure. J'étais presque persuadé de passer la nuit dans les bras de Xiao Ning. Jamais je n'avais été aussi certain de ma réussite. Et pourtant, je me retrouve seul dans mon lit. Je ne pouvais la compromettre ouvertement, mais je comptais sur une initiative de sa part. Je croyais qu'elle trouverait le moyen de me rejoindre en cachette. Elle n'a pas osé. Elle n'a pas pu. Elle n'a pas voulu. Il existe une loi qui stipule que le hasard est le meilleur auxiliaire de la séduction. Or, dans mon cas, le hasard manque de temps. Je pars demain dès l'aube. Je dois m'en remettre au destin. J'ai sommeil. Je suis content. Mais quelle est donc cette étonnante histoire de photo ? Une jeune fille se serait arrêtée dans cet étrange pays où tout le monde se ressemble, et voyagerait avec mon portrait dans ses bagages ?



### 13. Les confidences de Meidai

LE PIN DE LA BIENVENUE, plusieurs fois centenaire, vit accroché à une falaise, sur un rebord du massif montagneux. C'est lui qui signale au voyageur, épuisé par des heures d'ascension sur les pierres d'un sentier raide et encaissé, qu'il a enfin rejoint le plateau des monts Huang Shan. On ne peut s'empêcher de songer, en apercevant soudain sa silhouette asymétrique et harmonieuse se découper sur le ciel lumineux, à tous les illustres poètes et capitaines qui sont passés par le même chemin au cours des siècles. Malgré sa taille, très modeste, le grand âge et la célébrité de ce vénérable pin ne peuvent qu'émouvoir le voyageur, déjà tout rempli du vertige de la falaise dénudée. C'est pourquoi on l'appelle en chinois le *Pin qui accueille le visiteur*.

C'est aussi le nom de l'hôtel de luxe situé sur un autre flanc de la montagne, où une petite délégation disparate composée d'hommes d'affaires et d'officiels, chinois et russes, vient de passer la nuit. Environ une demi-douzaine de personnes, sans compter les sous-fifres : le vice-maire de Moucheng et la vieille secrétaire du Parti, l'entrepreneur Pan-Les-Gros-Sous et son second ingénieur, un colonel à la retraite de l'armée et son jeune aide de camp, un industriel de Vladivostok et son avocat. L'habituel interprète russe du vice-maire, un homme d'une soixantaine d'années, ayant été

retenu au lit par une méchante grippe, les négociations se tiennent dans un anglais que les Russes écorchent et que la céleste Meïdaï, appelée en renfort, traduit tant bien que mal en chinois.

C'est donc le hasard qui a conduit Meïdaï sur ce nid d'aigle, où elle attend la venue de Bái Lìdé avec un mélange d'espoir et de crainte. Lorsque son patron l'avait avisée, par téléphone, de cette mission aux monts Huang Shan, Meïdaï se trouvait à deux pas du musée de Yangzhou. Pour des raisons que nous ne connaissons pas, mais qui devaient lui paraître évidentes, elle fut alors persuadée que ce voyage pouvait avoir un lien avec la disparition de son amie Océane. En effet, le matin même, une voiture du vice-maire était partie pour la province d'Anhui, en direction des monts Huang Shan, avec une jeune fille à bord. Et voilà qu'à la dernière minute, on demandait à Meïdaï d'accompagner une délégation, dès le lendemain et dans la même région. Que faire? Elle ne pouvait, sans risque, se montrer trop curieuse. Il ne restait plus qu'à lancer Bái Lìdé sur la piste, et c'est pourquoi elle lui avait fait parvenir le petit billet sur lequel elle avait inscrit, à la hâte, les deux caractères des monts Huang Shan.

En quittant Bái Lìdé à la buvette du Canal, trois ou quatre jours plus tôt, Meïdaï avait prétendu rejoindre sa ville natale de Haimen pour faire une petite visite à son père. Mais, tracassée par la disparition d'Océane, elle avait renoncé à son congé pour rester à Shanghai. Son patron, l'entrepreneur Pan, l'avait alors convoquée dans un restaurant de la Rivière Blanche, où il rencontrait la délégation russe fraîchement débarquée de Vladivostok. Comme on s'en souvient également, c'est là que Bái Lìdé surprit Meïdaï et que, craignant

de s'être laissé abuser, il décida de la prendre en filature, jusqu'à Yangzhou. Une fois dans cette ville, les rôles furent renversés et Meïdaï n'eut aucun mal à découvrir que Bái Lìdé logeait au Musée d'histoire.

« Mais que fait Bái Lìdé? Pourquoi n'est-il pas encore arrivé ici? se demande Meïdaï. Normalement, il aurait dû partir le même jour que nous. Comme nous avons passé la première nuit dans le village situé au pied de la montagne, il avait amplement le temps de nous rejoindre, sinon de nous précéder. Aurait-il mal compris mon message? Non, Bái Lìdé n'est pas assez bête pour ça. Aurait-il hésité à se lancer sur la piste? Pas lui. J'ignore s'il est capable d'héroïsme, mais je le crois assez intrépide pour faire des folies quand l'amour est en jeu. N'a-t-il pas traversé autrefois la moitié de la terre pour obtenir un baiser sincère, ou simplement reconnaissant, que je lui devais? »

Les négociations se sont prolongées tard dans la nuit, et ce matin, chacun déjeune en silence. Meïdaï en a profité pour se poster sous le préau de la terrasse des Immortels, en avant de l'hôtel.

« Si Bái Lìdé arrivait soudain, pense-t-elle, il ne faudrait pas que ces Messieurs de la délégation le reconnaissent. Heureusement, l'orage, qui a éclaté peu avant l'aube, s'est transformé en crachin continu, et tous les voyageurs qui débouchent du sentier sont camouflés par leurs capuchons. Il viendra, à moins d'accident, il m'apercevra, et se fera discret. Bái Lìdé d'aujourd'hui. Bái Lìdé d'autrefois. »

« Plusieurs hommes ont essayé de me courtiser, lorsque j'étais étudiante, y compris un jeune médecin. Je n'étais pas trop pressée de m'attacher à quelqu'un avant de terminer mes

études. J'ignorais que j'étais jolie, jusqu'à ce que Bái Lìdé m'invite au Petit-Lac-de-l'Ouest. Ce jour-là, il m'avait photographié sous toutes les coutures : au bord d'un étang, au sommet du pont aux Vingt-deux-marches, devant les Cinq-pagodes-aux-toits-dorés, de face, de dos, de profil, debout, assise, en train de marcher. Je le connaissais encore très peu, mais sa compagnie me plaisait et son enthousiasme m'amusait. J'aimais surtout me laisser guider par lui, par ses paroles, par ses gestes qui me conduisaient vers un bout de paysage ou qui me faisaient prendre une pose inattendue. Face à l'objectif, j'étais momentanément offerte à lui, il me possédait de loin. Il s'agit bien sûr d'une vague impression, car je me livrais à Bái Lìdé sans vraiment me poser de questions.

« J'ai conservé ces photos, qui ressemblent, pour la plupart, à de petites aquarelles. Je suis retournée souvent au Petit-Lac-de-l'Ouest, mais jamais je n'ai pu retrouver les perspectives, la lumière, les reflets, l'impression de douceur et de retenue qui se dégage de ces scènes. Je revois, par exemple, en toile de fond, le pavillon d'un gardien, une minuscule maisonnette en briques entourée d'une cour et d'un jardin en friche, avec des touffes d'herbes sèches coincées entre les dalles, et un chat couleur caramel, étendu au soleil, gras comme un lapin. Je me tenais debout devant cette cour, et ma chic tenue en lin tranchait avec la pauvreté des lieux.

« Bái Lìdé m'avait demandé, après avoir capturé mon image dans un ancien kiosque richement orné, si j'aurais aimé vivre avec lui dans une demeure cossue de l'époque des empereurs. Quelle idée saugrenue ! Dans la société ancienne, je n'aurais pu être que sa servante, comme toutes les femmes. Non, toute réflexion faite, je préférais la modeste chaumière

de briques, à peine plus haute que moi. Pendant les longs mois où j'attendais son retour, je m'imaginai partageant ma vie avec lui dans cette maisonnette dont je n'ai jamais pu retrouver l'emplacement.

« J'étais heureuse de connaître Bái Lìdé. Grâce à lui, la vie me semblait remplie de belles choses à découvrir. Mais je lui rendais visite assez peu souvent, j'avais l'impression qu'il me suffisait de laisser venir, que le temps n'est jamais compté. Et un jour, il m'a annoncé qu'il devait bientôt retourner dans son pays. Il m'a donné rendez-vous dans un petit restaurant pour me faire sa déclaration d'amour. Tout simplement, il m'a promis qu'il reviendrait pour moi et m'a demandé de l'attendre. Il a paru surpris quand j'ai dit « oui » sans réfléchir ni hésiter. Puis, ce soir-là, en me quittant, il a posé un court baiser sur mes lèvres et j'ai pensé à lui toute la nuit.

« Nous nous sommes revus tous les jours, jusqu'à son départ. Le lendemain, il me conduisit au jardin de la Jeunesse-coquette, pour m'embrasser sous les saules au bord du petit canal, et chacun de ses baisers avait meilleur goût que le précédent. En sortant, nous avons croisé l'entrepreneur Pan, que je rencontrais pour la première fois et qui devait un jour devenir le patron de mon futur mari, puis mon propre maître. Cruel destin qui, à peine nous a-t-il fait découvrir le pur amour, commence déjà à tisser sournoisement la mesquinerie de notre avenir.

« C'est moi qui ai regalé Bái Lìdé, la veille de son départ, dans le petit salon privé d'un restaurant du quartier. J'avais choisi pour lui les meilleurs plats et je lui mettais les meilleurs morceaux dans la bouche, avec mes baguettes. Il semblait

à la fois heureux que j'accepte de l'aimer, et triste de devoir me quitter. Mais moi, j'étais contente de m'occuper de lui et je ne pensais pas au lendemain.

« Il est revenu, six mois plus tard, en plein hiver. Nous avons eu le temps de mieux nous connaître, à travers nos lettres. J'avais définitivement évincé mon soupirant le plus assidu, le jeune médecin. Bái Lìdé était de retour dans son vieil appartement de l'École normale de Yangzhou, et je m'étais précipitée dans son escalier, le cœur battant. Il m'embrassait, ça me donnait le vertige. « Vous me donnez trop de baisers, Bái Lìdé », lui disais-je. Chaque jour, il se faisait plus entreprenant. Mais cette fois, je sentais que le temps nous était mesuré, d'autant plus qu'il nous fallait presque repartir à zéro après notre longue séparation.

« Puis je lui ai présenté ma meilleure amie, à qui je me confiais tous les soirs. Alors, l'envie s'est glissée entre Bái Lìdé et moi. Ma meilleure amie a commencé à le dénigrer, en ma présence, et je me suis conduite avec arrogance. Pendant la journée, nous nous rencontrions le plus souvent à trois. Un soir, Bái Lìdé me fit tant de caresses que je pris peur et je m'enfuis précipitamment.

« Mais, le dimanche suivant, ma meilleure amie étant occupée, Bái Lìdé m'amena en ville et me fit découvrir Yangzhou sous un angle que je ne soupçonnais pas. Comme il me voyait incapable de déchiffrer un menu sur le mur d'un restaurant, il comprit que j'étais myope et jura que, s'il ouvrait mon sac à main, il était certain d'en extirper une paire de grosses lunettes à monture d'écaille. Je serrai instinctivement mon sac contre ma poitrine, tandis qu'il se retournait vers l'employée pour commander. Cette dernière, déroutée, ne pou-

vait se résoudre à discuter avec l'étranger qu'il était, et elle persistait à s'adresser à moi. Nous étions bientôt l'objet de la curiosité générale. C'est alors que Bái Lìdé s'exclama en chinois :

– Camarade serveuse, vous voyez bien que ma compagne est pratiquement aveugle et qu'elle est incapable de lire vos pancartes de menu. Si vous voulez prendre notre commande, vous êtes bien obligée de vous arranger avec moi.

« Lorsque nous sommes ressortis du restaurant, sous le regard éberlué du personnel, je n'ai pu retenir plus longtemps mon fou rire. Je convins que Bái Lìdé était digne de moi. « En fin de compte, vous avez le sens de l'humour, je crois que je peux maintenant accepter de vous épouser », avais-je fini par concéder, dans la soirée. Malgré le temps glacial, nous avons passé l'après-midi à déambuler joyeusement dans la vieille ville. Quand nous traversions la rue, Bái Lìdé me retenait la main et me faisait croire qu'un camion ou un autobus arrivait vers nous. Je ne pouvais plus nier que j'étais myope, et surtout, chose plus embarrassante, que j'étais coquette. Curieusement, notre mésaventure au restaurant s'était propagée dans la cité, car nous entendîmes des boutiquiers, placés du côté ensoleillé de la rue hivernale, raconter l'histoire d'une Chinoise qui n'y voit goutte et d'un étranger qui doit lire et parler pour elle.

« De retour dans son appartement, peu avant la tombée de la nuit, j'avais tenu à m'allonger près de lui. J'étais prête à tout lui céder. Je voulais aussi m'endormir dans ses bras, ne serait-ce qu'un petit quart d'heure. Il resta réveillé à me contempler sans bouger, comme s'il savourait des instants précieux qu'il savait bientôt envolés.

« Deux jours plus tard, il quittait la ville pour toujours. Bien que lui ayant fait mes adieux la veille au soir, je n'ai pu résister à l'envie de me lever, dès l'aube, pour le voir partir. Quand son taxi s'éloigna, je me sentis malheureuse pour la première fois de ma vie. Je me dépêchai de rentrer chez moi pour lui écrire, pour lui jurer mon amour, pour me faire pardonner mes moments de doute, qu'il n'avait d'ailleurs pas même soupçonnés. »

Cher Bái Lìdé

Vous ne pouvez imaginer à quel point j'étais triste quand je vous ai vu monter dans votre auto ce matin. Comme j'aurais aimé passer quelques jours de plus en votre compagnie ! Je crois que je suis devenue follement amoureuse de vous. Hier soir, j'avais pris la résolution de ne pas revenir vous faire mes adieux, car je me sentais incapable de vous regarder partir. Quand je suis rentrée dans ma chambre, je ne pouvais pas dormir. Votre sourire, vos paroles, tout dansait autour de moi. Je ne pouvais arrêter de penser à vous et j'ai décidé que je vous verrais une dernière fois. Je ne pouvais manquer cette occasion. Curieusement, je me suis réveillée très tôt ce matin.

Il est deux heures de l'après-midi, maintenant. Vous devriez être déjà arrivé à Shanghai. J'ai trois examens demain, mais je ne parviens pas à me concentrer sur la moindre ligne. Il me semble que je viens de subir une grande perte dans ma vie. Bái Lìdé, je vous aime. Je ne veux pas vous perdre. Je ferai mon possible pour surmonter tous les obstacles. J'espère que, de votre côté, vous ne m'oublierez pas.

Je crains de vous avoir déçu les premiers jours de votre visite. J'espère que vous ne m'en voudrez pas. Nous aurions pu les passer avec tant de bonheur. Cela me laisse beaucoup de regrets.

J'ai hâte de recevoir votre lettre. S'il vous plaît, répondez-moi dès que vous aurez reçu la mienne.

Arrêtez d'écrire à la fille de Xuzhou. J'en suis très jalouse.

Donnez-moi mille baisers. Est-ce que j'y ai droit ?

Votre Meïdaï

中国妇女

Mais revenons aux monts Huang Shan.

Quand ces Messieurs de Vladivostok sont descendus dans le hall de l'hôtel, leurs collègues chinois avaient terminé leur petit déjeuner depuis longtemps. Ils demeuraient assis à s'en-fumer mutuellement dans de profonds fauteuils en cuir.

Dès l'aube, les Chinois se sont livrés à leurs exercices habituels : exercices de taiji ou marche de santé pour les plus vieux, gymnastique pour la secrétaire du Parti, pompage de cigarettes et délestage de crachats pour les chauffeurs-gorilles. Puis ils se sont tous réunis autour du déjeuner traditionnel, qui ressemble en tous points à un souper, avec ses raviolis dans le bouillon, ses poissons au soya et sa soupe aigre-douce.

Autour de la table, on a beaucoup parlé terrain, développement immobilier, autoroute et rocade. Si l'on en croit les projets évoqués, la ville du vice-maire sera méconnaissable dans quelques années. Puis on s'est demandé ce que

devenaient les Russes, dans leur chambre, et on s'est mis à discuter d'exportations d'antiquités. Le vice-maire était d'avis que les Russes les escroquaient, mais qu'au moins ils étaient de véritables « spécialistes ». Le colonel soulignait qu'il était, personnellement, mieux placé pour favoriser le transit des marchandises, puisque l'armée dispose d'aéroports, de routes privées et de ports protégés, sans compter les entreprises et les banques affiliées. La secrétaire du Parti n'était pas convaincue que l'armée offrirait un meilleur rendement et un moindre risque que les Russes. Seul l'entrepreneur Pan se désintéressait de ce vulgaire trafic. Il préférait échafauder de grandes mises en chantier dans lesquelles il pourrait donner toute la mesure de son génie managérial. Pour lui, les profits ne sont qu'un simple indicateur de succès et un simple moyen de continuer à bâtir, car le luxe lui importe peu et la crainte de la pauvreté lui est étrangère.

Chacun doit bientôt repartir de son côté, les Russes descendront la montagne par le nord, les Chinois par le sud, en deux groupes distincts. L'entrepreneur Pan, le seul, avec la secrétaire du Parti, à ne pas fumer, fait un signe discret à Meïdāi qui reste dehors, accotée à la rampe du perron, sous un auvent, à regarder la pluie tomber.

Maintenant que tout le monde a les yeux rivés vers l'extérieur, en espérant une accalmie, Meïdāi souhaite que Bái Lìdè n'arrive plus. Elle voudrait seulement laisser un indice à son attention ! Mais il est trop tard. Le vice-maire lui commande, une dernière fois, de servir d'interprète. Elle n'aime pas tellement ces Russes-là. L'homme d'affaires Narodnov est courtois, mais il ne daigne jamais accorder un sourire : les farces des chauffeurs chinois le laissent complètement indifférent.

Quant à l'avocat Sirov, elle s'en méfie carrément. N'est-ce pas lui qui a décidé le mari de Meīdāi à se réfugier en Sibérie ?

Le mari de Meīdāi. Oui, Meīdāi est mariée avec un gars de son patelin, qui parle le même dialecte qu'elle. Sitôt la lune de miel terminée, le jeune homme était parti pour Shenzhen, à la frontière de Hongkong. Il ne rentra au foyer familial que trois fois en vingt-quatre mois. Au début, c'était une joie pour Meīdāi de le revoir, car ils avaient encore le cœur plein de jeunesse et d'illusions, mais elle ne considère plus désormais son mari que comme un partenaire, un membre du clan, ayant comme elle un rôle attitré à jouer. Pourquoi l'a-t-elle épousé ? Le père de Meīdāi était farouchement opposé à l'idée de voir sa fille s'engager dans une mésalliance avec un étranger, tel que Bái Lìdé, et, surtout, dans sa mentalité paysanne, à la voir quitter sa ville natale pour celle de ses éventuels beaux-parents. Meīdāi, cernée de toute part, entre ses parents intraitables et sa meilleure amie jalouse de Bái Lìdé, avait fini par céder, d'autant plus que, bientôt âgée de vingt-cinq ans, la perspective de rester vieille fille la terrorisait.

– Comment une fille charmante comme vous peut-elle craindre de rester célibataire ? s'était un jour étonné Bái Lìdé, alors qu'ils se connaissaient encore très peu.

– Vous ne pouvez pas comprendre, chez moi, dans ma petite ville, aucun garçon n'acceptera d'épouser une fille de plus de vingt-cinq ans.

– Alors, choisissez un garçon d'une autre ville.

Bái Lìdé n'était qu'un étranger, on pouvait donc lui pardonner son ignorance des règles de la piété filiale.

– Mais c'est absolument impossible, fit observer Meīdāi, mon père ne pourrait jamais s'en remettre.

Comme je le comprends, ce père, se disait Bái Lìdè, qui commençait alors à tomber amoureux de Meìdāi. Comme il a dû en faire de belles balades le dimanche, avec sa jolie petite fille sur le porte-bagages du vélo, et les collègues qui le saluaient avec envie, sur son passage !

Déclarer que « le fils n'a pas à se sentir l'obligé de son père », voilà une des choses qui font s'étrangler de fureur les « disciples des sages ». (...) Mais en réalité, le bouillon d'amandes du riche et la purée de fèves du pauvre ont la même valeur en amour et ne possèdent cette valeur que si les parents n'en attendent aucune contrepartie. (Lu Xun, 1919)

Quand son gendre est rentré de Shenzhen, le père de Meìdāi a sorti ses dernières économies pour inviter le frère cadet de l'entrepreneur Pan à un banquet. Les Pan étaient justement devenus actionnaires de la raffinerie de pétrole de Haimen, où le père de Meìdāi avait fait carrière, jusqu'à la désastreuse « restructuration économique » qui l'avait privé d'un emploi et d'une retraite. C'est grâce aux contacts noués au cours de ce banquet que Meìdāi et son mari ont pu entrer successivement chez les Pan, l'une comme interprète, l'autre comme comptable. Ainsi, comme cela finit souvent par arriver, chacun était plus ou moins redevable d'une faveur à quelqu'un d'autre, et il devenait impossible à quiconque de faire cavalier seul.

En somme, accrochée aux basques de l'entrepreneur Pan, Meìdāi assurait l'avenir de sa famille, mari inclus, et elle menait une vie confortable. Mais qu'elle était loin de ses idéaux de

jeunesse, quand son amour pour Bái Lìdé avait fait d'elle une autre femme.

Toute la délégation se tient debout dans le hall de l'hôtel. Le vice-maire a pris le bonhomme Pan à part :

- Alors, des nouvelles d'en bas ?
- Oui, confirme Pan. Ça y est, le poisson est ferré.

La pluie s'est arrêtée. Meïdaï est maintenant persuadée que Bái Lìdé est en route, et qu'il arrivera par la piste du nord... trop tard. Si seulement elle pouvait lui laisser une indication. Mais on la serre de près. Elle n'a ni le temps ni l'occasion d'agir. Il lui faut se mettre en chemin avec la petite troupe. Elle jette un dernier regard en arrière, le cœur gros, dans la brume du sentier.



## 14. La mer des Nuages

**I**L EST MIDI lorsque je rejoins le village de Yangkou, au pied des montagnes Jaunes, aussi appelées *Huang Shan*. Ce matin, après avoir quitté Ningguo, nous avons traversé une région rare : falaises majestueuses, forêts inviolées, rivières transparentes encaissées au fond des vallées, hameaux tranquilles, chaumières aux charpentes de sapins et aux toitures d'ardoise, granges remplies de foin séché et de bûches fendues, labeur d'un artisan placide, sourire d'un enfant polisson. L'harmonie entre la grandeur de la nature et la modestie de l'homme.

Par quel moyen peut-on atteindre le sommet de la montagne ? C'est la question que je pose autour de moi. Comme d'habitude, je reçois une foule d'informations, pas toutes contradictoires, et, en prime, les invectives d'une vieille épicière acariâtre, avec son accent de la côte. Mais quand je me plains à elle, dans sa langue, la bonne femme, prise de court, s'excuse aussitôt. Elle m'affirme qu'elle n'a jamais eu l'intention d'insulter ma mère et que, de toute façon, il ne s'agit pas d'injures véritables puisqu'on ne souhaite normalement ce genre de choses qu'à ceux qui ne sont pas en mesure de les comprendre.

Je chemine sur la route en lacets, aux odeurs de sous-bois et de résine, croyant me rapprocher du but. Mais il me faut une bonne heure pour atteindre, à peine, le pied de la montagne.

Après le silence solennel de la forêt, c'est soudain le bruissement d'une foule imprévue, qui remplit une vaste esplanade. Un bon millier de touristes chinois fait patiemment la queue, une fois n'est pas coutume, à la station du télésiège. Je dois coûte que coûte passer la nuit prochaine en haut de la montagne, sans quoi il sera trop tard et je perdrai à nouveau la piste de Meïdai. J'en suis donc quitte pour escalader la montagne par le vieux sentier.

Depuis l'installation du télésiège, le multicientenaire *Pin qui accueille les visiteurs*, ou *Pin de la Bienvenue*, si l'on préfère, n'accueille plus personne. Il faut prendre un sentier détourné, suspendu à mille mètres au-dessus des vallées environnantes, pour aller contempler sa silhouette éternelle et familière. Moi qui le connais depuis ma plus tendre enfance sans jamais l'avoir vu de mes propres yeux, je suis étonné par sa petite taille. Son portrait, à l'encre de Chine, ornait en effet les vitres d'une armoire à pharmacie ramenée du Cap-Saint-Jacques par ma grand-mère maternelle, après la guerre.

回溪十六渡，碧嶂尽晴空。  
他日还相访，乘桥蹑彩虹。

Maints ruisseaux et passages à gué  
Des pics d'émeraude qui bloquent le regard  
Je viendrai un jour vous y retrouver  
Par le pont suspendu en forme d'arc-en-ciel.  
(Li Bai, VIII<sup>e</sup> siècle)

Huang Shan, ce n'est pas à proprement parler une montagne, mais plutôt un vaste massif surplombant la province, avec ses multiples sentiers creusés dans le granit gris, qui s'ac-

crochent à ses flancs et qui se transforment parfois en marches, taillées à même le roc, sans rebord ni protection, pour enjamber les cimes les plus escarpées, à l'assaut du ciel bleu et sec des sommets. Ça et là, à travers le massif, on découvre quelques buissons d'osmanthe, de grands pins tortueux, solitaires ou groupés, une maigre cascade d'eau chaude et fumante, un kiosque lointain aux allures de monastère, perché sur une terrasse. Et, à chaque tournant, une nouvelle perspective à vous couper le souffle.

J'ai décidé de m'installer un moment sur un éperon rocheux afin de réparer un peu mes forces tout en bravant l'ivresse des sommets. En contrebas se tiennent quatre gailards sympathiques, que j'ai plusieurs fois croisés ou doublés au détour du chemin. Ils ont tôt fait de s'apitoyer sur la pauvreté de ma collation, un simple losange de riz collant enveloppé dans une feuille de bambou, et ils insistent pour partager leurs victuailles avec moi.

Ces quatre vieux amis — ils se sont connus à l'université — me convainquent de les accompagner jusqu'au refuge de la *Mer des Nuages*.

« Si jamais vous ne trouvez pas à vous loger, nous vous ferons une petite place. Nous avons réservé une chambre à six lits et finalement nous ne sommes que quatre. L'un de nous, indisposé, est resté couché ce matin, au village de Yangkou. L'autre copain a eu tellement peur en débarquant sur le plateau qu'il ne tenait plus sur ses jambes. Il s'est d'abord agrippé à un rocher sans vouloir bouger, avant de se décider à redescendre, sa frayeur de la montagne l'emportant sur celle du télésiège.

« Nous devrions atteindre l'auberge vers les six heures. En principe, la terrasse du refuge flotte au-dessus d'une mer de nuages, d'où son nom, mais aujourd'hui le ciel est trop bleu et nous manquerons cette belle attraction. (Mes interlocuteurs, optimistes, soulignent cependant que le temps change vite en montagne.)

« Depuis l'auberge, vous pourrez rejoindre, en moins d'une heure, l'hôtel de luxe dont vous nous avez parlé. Vous auriez pu y parvenir de façon plus directe si vous aviez emprunté le vieux téléphérique sur le côté est du massif, mais vous auriez raté les magnifiques paysages que voici. »

### 中国妇女

L'étroit sentier vient de déboucher sur une longue terrasse. Nous dominons les bâtiments du refuge de la *Mer des Nuages*. Je m'arrête net, pour me dissimuler derrière un parapet. Je m'imagine que Meidaï n'est pas loin, qu'on pourrait me surprendre et me trouver indiscret.

J'ai à peine le temps d'inspecter prudemment les environs du complexe hôtelier, qu'une violente tempête se déchaîne. Me voici trempé, épuisé, à l'abri, écrasé dans un fauteuil en rotin du lobby principal. De là, on peut rejoindre une série d'annexes en enfilade, si rapprochées les unes des autres que la plupart des chambres restent plongées dans une obscurité quasi permanente.

J'ai l'impression que chaque vieux bibelot qui traîne sur une table ou un comptoir pourrait être une figurine volée. Pourtant, je suis persuadé que ceux que je cherche sont ail-

leurs. Une serveuse au teint frais, qui accepte de répondre à mes questions, vient me renforcer dans cette conviction :

– Pas de Russes dans notre auberge. Trop modeste pour les étrangers. Vous devriez essayer l'hôtel du Pin de la Bienvenue, c'est toujours là qu'ils descendent.

Je suis tout près du but.

Dehors les chemins sont devenus glissants. La nuit, déjà tombée, promet d'être plus noire que jamais. On me déconseille de m'aventurer sur le sentier de l'hôtel de luxe. « Au mieux vous vous égarerez sur un des multiples embranchements de la piste, au pire vous tomberez au fond d'un gouffre. » Je dois me résigner.

Heureusement, j'ai retrouvé mes joyeux compagnons de route, qui me forcent à accepter leur hospitalité. Nous voilà réunis dans une chambre rustique en forme de « L », un des coins du carré original de la pièce ayant été amputé pour laisser la place à une salle de bains sommaire. Trois lits superposés, un plafond bas, un téléviseur en état de marche posé sur un radiateur hors d'usage, et tout juste la place pour circuler. On a déballé les provisions des sacs à dos, car les restaurants coûtent cher sur la montagne. Je n'ai que de maigres bagages personnels, mais il n'est pas question pour mes hôtes de manger sans moi, encore moins de me mettre à contribution.

On dresse le bilan de la journée. Le poète passe en revue les merveilles du paysage et invoque le grand Li Bai. Le sportif regrette de ne pas avoir escaladé le pic du Lotus. Le gourmand énumère le menu des boustifailles ingurgitées depuis l'aube. Le rigolo se remémore les incidents cocasses

survenus en chemin : le poète trébuchant sur une marche en scrutant l'horizon, le sportif parcourant des kilomètres au pas de course pour récupérer sa casquette égarée, le petit gros laissant échapper son meilleur morceau de viande dans le précipice.

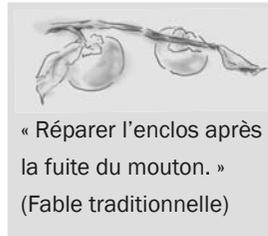
La conversation s'aiguille ensuite sur leurs aventures de jeunesse, lorsque les quatre amis partageaient la même chambre universitaire avec les deux collègues restés ce soir au village du piémont. On rigole gaiement, sans le secours de la moindre goutte d'alcool.

Le petit gros sort de la salle de bains en signalant :

– Avez-vous remarqué que cette salle de bains remplit point par point tous les critères d'homologation d'une salle de bains de dortoir universitaire : la chasse d'eau coule en permanence, le robinet ne se ferme pas complètement et le plafond fuit.

Nous avons alors droit à un traité détaillé sur les salles de bains d'auberge.

« On peut classer les salles de bains d'auberge en deux grandes catégories : les salles de bains de première classe (familièrement appelées à *siège mou*) et celles de seconde classe (à *siège dur*). Nous nous intéresserons plus particulièrement à ces dernières, puisqu'elles sont destinées aux larges masses populaires, dont nous faisons partie.



« Réparer l'enclos après la fuite du mouton. »  
(Fable traditionnelle)

- Robinet qui coule : il y en a toujours un, celui du lavabo ou celui de la douche, de préférence le robinet d'eau

chaude. Avec toutes les fuites d'eau nationales, on pourrait remplir le fleuve Jaune. Solution : aucune. *On peut guérir les maladies, mais non point le destin.*

- Chasse d'eau semi-automatique : tirer normalement une première fois, puis attendre la fin du bouillonnement. Au moment où le silence devrait revenir, un étrange gargouillement d'eau donne le signal que le réservoir, bien qu'il soit plein, persiste à vouloir se remplir. Tirer alors d'un petit coup sec : la chasse se tait et tout revient à la normale. Du doigté, camarades, c'est le doigté qui fait la différence. Pour les cas les plus sérieux, ouvrir le réservoir et rafistoler l'intérieur avec du fil de pêche (à transporter sans faute dans ses bagages) ou un cintre en métal. *Ne va pas à la chasse sans ton arc ni au mariage sans ta chance.*
- Bouchon de la mauvaise dimension : le bouchon de la baignoire est généralement trop petit, et celui du lavabo trop grand. Deux solutions : remplir la baignoire plus vite qu'elle ne se vide, tout en prenant son bain ; boucher le trou du lavabo avec une vieille chaussette pendant qu'on fait sa lessive. Certains bouchons métalliques sont entourés d'une rondelle de caoutchouc durcie par les années : dans ce cas, tremper le bouchon dans l'eau inutilisée de la théière, pour l'amollir avant usage. *Il faut savoir sacrifier une brique pour récolter du jade.*
- Problèmes insolubles : en cas d'urgence, ou lorsque le problème devient trop gênant, on peut toujours compter sur un technicien, qui viendra dans la demi-journée suivante effectuer une réparation tout à fait

temporaire. *L'homme pressé regarde les fleurs du haut de son cheval.*

Les mêmes principes s'appliquent au téléphone, à l'électricité, aux serrures de porte et aux poignées de fenêtre. Je m'endors malheureusement au beau milieu de la conférence.

### 中国妇女

Les plus courageux de la chambrée ont décidé d'être debout avant l'aube pour surprendre le lever du soleil sur la mer des Nuages. Ils reviennent trempés et je me réveille enfin, frais et dispos. « La mer des Nuages, collègue? On ne risque pas de l'apercevoir, car on est en plein dedans! »

Une demi-heure plus tard, je suis à même de vérifier la chose. Les violentes averses ont laissé place au crachin. Tout est gris, collant et triste autour de moi. On ne voit guère à dix mètres. Je suis seul à nouveau, au bout du monde.

Seul? Pas tout à fait puisque c'est Meïdaï qui m'a attiré ici avec son petit message, et que, depuis lors, elle est l'objet de mes rêveries. Je considère même que les chances de me retrouver dans ses bras un jour prochain sont excellentes. Quelle importance peuvent donc avoir mes chaussures mouillasses, mon estomac creux et mes mollets endoloris devant la perspective d'un corps gracieux, d'une peau suave et hâlée se détachant sur des draps blancs, lavés de frais.

Le luxueux hôtel du *Pin de la Bienvenue* est situé à plusieurs milles de l'arbre vénérable auquel il doit son nom. À vrai dire, l'appellation *Pin de la Bienvenue* est aussi populaire sur le massif que celle de *Montagnes Jaunes* dans la plaine et

de *Grande Muraille* dans le reste du pays. Il ne faudra donc pas s'étonner de tomber sur des cigarettes *Pin de la Bienvenue*, des bicyclettes *Montagnes Jaunes* et du vin rouge *Grande Muraille*.

Pas de badauds aux abords du grand hôtel, à cause de la pluie, et peu de monde dans le lobby. Je m'installe dans un coin, d'où je pourrai gagner facilement une cachette au cas où mes adversaires apparaîtraient. Je commence par déjeuner tranquillement, afin de ne pas éveiller les soupçons des employés. Personne autour de moi, si ce n'est une bande de septuagénaires japonais, sveltes et pétants de santé. Je puis donc interroger le garçon, qui vient débarrasser ma table, sans risquer d'être compris par d'éventuels curieux.

– Au fait, camarade serveur, j'ai deux compatriotes russes, que je devais rejoindre ici hier soir. Mais je me suis mis en retard. Est-ce qu'ils sont déjà levés ?

– Des Russes, dites-vous... C'est possible. Nous avons eu deux étrangers cette nuit, alors ce sont probablement vos amis.

J'en déduis que les Japonais ne sont pas classés parmi les étrangers. Comme ils ne sont pas Chinois non plus, ils doivent former une race à part entière. D'ailleurs, mes excursionnistes nippons s'éloignent vers leurs chambres, tout en échangeant des torrents de politesses sur un ton discret.

– Avec mes compatriotes, nous devons rencontrer des amis chinois, continué-je, vous voyez ce que je veux dire.

Le garçon de table ne s'étonne pas de mes mensonges.

– Oui, je sais, ils étaient assis par là-bas.

Il me montre un coin du salon où traînent encore des cendriers bien remplis et des journaux dépareillés.

– Ils ont quitté l'hôtel il y a une heure environ, en direction du téléphérique à grande cabine, enchaîne-t-il.

Content de vérifier ainsi la bonne foi de Meidaï, et déçu en même temps de l'avoir loupée. Sans l'incident de l'avant-veille, sur la route de Ningguo, j'aurais pu arriver ici avant elle et la guetter depuis ma chambre.

Huang Shan est un lieu à potentiel touristique de tout premier ordre. Il faut d'abord réorganiser le travail. Pas de salaire élevé sans un service de haut niveau. La propreté, l'hygiène, la qualité de la nourriture doivent être conformes aux attentes des touristes d'outre-mer. Les employés doivent se familiariser avec les langues étrangères et les guides doivent être organisés en corporation... Il faudra bien meubler les chambres, changer les draps et les taies d'oreiller tous les jours... Le développement doit profiter aux gens du pays... La montagne est notre capital, il faut la protéger, l'entretenir et l'exploiter.

(Deng Xiaoping, 15 juillet 1979)

Tout en partant me laver les mains, je tâche d'inspecter un peu l'hôtel. Mais je constate vite que je suis observé par deux charmantes demoiselles du service. Se méfient-elles de moi ou m'admirent-elles ? Dans le doute, je préfère battre en retraite. Pour donner le change, je me dirige vers une affiche signée Deng Xiaoping et vieille d'une vingtaine d'années, que je fais mine de déchiffrer. Au passage, je me heurte à une douzaine de paires de souliers alignées devant la porte fermée d'une chambre. Ces godasses appartiennent à coup sûr à des Japonais : sans doute mes vénérables excursionnistes de

tantôt, à moins que je ne me trouve face à un dortoir d'immigrants nippons clandestins !

De retour dans le lobby, je peux maintenant fouiner sur les lieux abandonnés par l'ennemi. Je prends possession d'un confortable fauteuil. Qui sait si Meïdai n'y était pas installée, ce matin même.

Des journaux locaux... La *Gazette de Tunxi*, préfecture située à cinquante kilomètres de la montagne, et terminus du train de Nankin. Bon, on pourra toujours aller fureter par là, ce sera sur mon chemin de toute façon. J'en profiterai pour rentrer à Yangzhou par le train, c'est moins direct mais c'est plus sûr, avec tous ces travaux routiers.

Des cigarettes... La « Montagne de la Pagode rouge », les « Trois-Cinq », le « Pirate »... Rien de bien spécial sinon qu'elles ont dû être grillées respectivement par des cadres, des sous-fifres, et... un original inclassable. Je glisse ma main entre les coussins. Je n'y trouve qu'un simple carton d'allumettes publicitaires. C'est maigre. Je ne pouvais pourtant pas espérer repêcher une statuette antique égarée par un trafiquant étourdi !

Pas de nom d'hôtel sur le paquet, ce serait trop beau. Je suis sûr cependant que ces allumettes proviennent d'un restaurant ou d'une auberge. Aucune inscription n'est déchiffrable sur le carton, un morceau ayant été déchiré, probablement pour faire office de cure-dent. Il ne reste qu'un logo familier, vert et rouge. Où ai-je bien pu voir un semblable paquet d'allumettes ?

Une voix me souffle à l'oreille : « Chambre de commerce agricole de Ningguo ». La voix de ma mémoire, tout

simplement. C'est à la réception de l'auberge de Ningguo que j'ai aperçu ce paquet d'allumettes pour la première fois. C'est là que se trouve la clé du mystère!

Les paroles de Xiao Ning me reviennent à l'esprit :

– Vous savez, Monsieur, une cliente de l'auberge m'a montré votre photo... Une toute jeune fille aux cheveux courts, avec une mèche teinte en roux... Cette photo a été prise à Pékin... Il est vrai que tous les étrangers se ressemblent...

Alors, Xiao Ning ne se serait pas trompée! C'était bien moi, le bonhomme de cette photo, et c'est Océane qui la lui aura montrée. Océane était séquestrée à l'auberge de Ningguo, et je serais passé à quelques mètres d'elle sans m'en douter?

En route! Et adieu les montagnes Jaunes, qui sont d'ailleurs grises, non sans raison.

## 15. Une voyante d'un autre âge

DÈS L'AUBE, les innombrables et interminables sentiers qui sillonnent les montagnes Jaunes, ou monts Huang Shan, se couvrent de promeneurs. On se demande d'où ceux-ci ont surgi, où ils ont passé la nuit, comment ils sont arrivés sur le plateau. On ne doute pas en les croisant ou en les dépassant constamment, dans ce soi-disant désert naturel, que la Chine soit le pays le plus peuplé de la planète. Mais aujourd'hui, toute la contrée flotte dans le brouillard et, le plus souvent, on se croit seul sous le ciel. Par moments, un filet de brume se déchire, emporté par une rafale au-dessus du précipice, et la silhouette d'une cime ou d'un pin célèbre apparaît miraculeusement, l'espace d'une seconde.

J'ai renoncé à emprunter le vieux téléphérique, assiégé par la foule, que j'ai rejoint au terme d'une heure de course. Je crains en effet de tomber nez à nez sur les gens que je poursuis. Je préfère dévaler la montagne à pied, puis gagner Ningguo le plus tôt possible.

J'ai laissé la cohue derrière moi. Je dégringole les marches de pierre inégales, trempées par la bruine. Je n'hésite pas à couper les virages en lacets lorsque mon élan m'écarte de la piste. Les seuls êtres humains que je rencontre encore sont les coolies, qui débouchent soudain de l'ombre du sous-bois, au pas de course, minuscules fourmis au milieu des pins

géants. Les uns après les autres, ils grimpent à l'assaut des montagnes Jaunes, la planche sur l'épaule. Ils sautillent en rythme, pour mieux soutenir les deux pesants fardeaux accrochés de chaque côté de leur traverse de bambou, solide et flexible. Maigres et suants, le front ceint d'un bandeau de coton, ils émettent des glapissements caractéristiques pour demander le passage. Ils ne s'arrêteront qu'en touchant au sommet de la montagne. Ils transportent la nourriture et le matériel des hôtels, des refuges et des temples. J'ai bien compté une centaine de bouteilles pleines dans chacun des deux filets en équilibre sur la planche de ce porteur décharné qui vient de me croiser. Le téléphérique est réservé aux visiteurs. L'utiliser pour transporter ces tonnes de marchandises serait du pur gaspillage. Pour les fournitures, ni moteur, ni mulet : l'homme de peine est nettement plus économique.

当流赤足蹋涧石  
水声激激风吹衣  
人生如此自可乐  
(韩愈)

Pieds nus, de pierre en pierre,  
Je traverse des torrents  
Animé par le chant des eaux,  
Le vent dans mes vêtements  
Une vie d'homme passée ainsi,  
Quelle joie ce serait!  
(Han Yu, vers 800  
traduction : Georgette Jaeger)

J'ai suivi un ruisseau, grossi par les orages de la veille, pour abréger ma route. Une trouée de ciel bleu lance un rayon de

lumière vers un petit réservoir, au pied d'une cascade. Puisque le soleil m'indique le chemin, allons nous rafraîchir dans cette eau pure. J'accroche mes vêtements humides sur les branches d'un grenadier sauvage, déjà couvert de ses boutons floraux, de couleur vermillon, et je plonge sans hésiter. Me voilà seul, au bout de la terre, entre la falaise et le firmament. Je me laisse couler au fond de cette cuvette. J'éprouve un tel bien-être que je voudrais ne plus jamais remonter à l'air libre. Dire que si je n'avais pas été chassé de mon petit chez-moi, je n'aurais jamais connu la Chine. Je serais dans une quelconque banlieue en train de tondre le gazon et de sortir les poubelles sur le trottoir. Et si Meïdaï n'était pas venue me chercher, en face du consulat de Russie, je serais peut-être assis en ce moment dans un bistrot de Shanghai, à lire le journal et à visiter le destin des autres. Pourtant, je ne pourrais passer toute ma vie en ce lieu idyllique, comme le suggère le poète, car ce bonheur n'a de sens que parce qu'il surgit sur ma route. Un chemin sans but, aussi beau soit-il, est souvent un chemin sans joie. La beauté est déçue par la nécessité.

### 中国妇女

L'autobus de tourisme qui a consenti à me prendre à bord, au pied des monts Huang Shan, me dépose devant la gare de Tunxi, la ville principale de ce coin de province, au fond de la plaine. La chaleur est particulièrement étouffante, aujourd'hui, et le ciel reste chargé de nuages épais. Je viens à peine de manquer le train de Nankin et je sors dépité du kiosque à billets. C'est alors que mon attention est attirée par un groupe de trois Miao, qui cherchent péniblement à liquider un lot de châles soi-disant traditionnels. La proposition

de mon ami Li Sa de Shanghai me revient à l'esprit :  
« Monsieur Bái Lidé, si vous allez aux montagnes Jaunes, passez par Tunxi, les compatriotes vous prépareront de la bonne cuisine de chez nous. »

– Bonjours Messieurs, est-ce que l'un d'entre vous est le cousin de Li Sa ?

Les trois Miao me regardent d'abord d'un air médusé, puis l'un d'eux me répond, convaincu :

– Je suis Li Sa.

Mais le plus jeune ajoute aussitôt, en découvrant le trou de sa dent de lait manquante :

– Moi aussi, je suis Li Sa.

Je me souviens alors que, pour faciliter leurs démarches administratives, certains Miao utilisent une même identité, peut-être la transcription en chinois de leur nom de tribu. Je finis par comprendre que le vrai Li Sa, celui qui m'a été recommandé, se trouve ailleurs, au centre-ville, de l'autre côté du pont, où il tient un restaurant.

Passage presque obligé pour les voyageurs de marque qui reviennent des monts Huang Shan. Le vrai Li Sa aura sans doute aperçu, dans la matinée, les gens que je poursuis. Dans ce cas, j'aimerais bien savoir à quelle heure ils sont passés.

Pendant que les Miao sont partis aux nouvelles, je monte me renseigner sur les horaires d'autobus. Une centenaire au visage noirci tourne autour de moi, sans toutefois oser m'aborder.

– Que vendez-vous, grand-mère, lancé-je.

– C'est du jasmin, Monsieur, le bouquet coûte une piastre et favorise la chance.

– Alors donnez-m'en deux.

La vieille me fixe, surprise :

– Vous êtes généreux, Monsieur, et ces fleurs vous porteront bonheur. Vous pourrez les offrir à la belle qui vous attend à Ningguo.

Comment diable sait-elle qu'en ce moment même, je pense justement à Océane ? Bah ! même si la vieille radote, ma décision est désormais arrêtée. Puisque j'ai manqué mon train, je mettrai plutôt le cap sur Ningguo, à la recherche d'Océane, et adienne que pourra.

Le petit Miao est de retour. Il me fixe un rendez-vous avec Li Sa l'aîné, qui m'attendra de l'autre côté du pont, sur la rive droite de la rivière Paix-Neuve. « Il sera là-bas dans deux heures, avec toutes les informations nécessaires, le temps de se libérer, et il vous indiquera comment rejoindre Ningguo par un autobus privé. En attendant, venez vous restaurer chez ma tante. »

### 中国妇女

Je sors rassasié de la gargote Miao, qui ressemble étrangement à un restaurant chinois. La patronne m'a grondé quand j'ai prétendu payer mon repas. Il est temps pour moi de commencer à descendre tranquillement l'avenue du Courtil, en direction de la rivière Paix-Neuve. Tranquillement, ai-je dit ? Au premier carrefour, je me heurte à un attroupement qui bloque entièrement la circulation. Par-dessus la foule, on voit fuser quelques pétards dont les éclats rendent le ciel chargé de pluie encore plus sombre. La prudence m'exhorte à emprunter une rue latérale, mais la curiosité me commande de continuer. Que décider ? J'ai cru entendre qu'une Toyota

noire était en flammes? Et si cela avait un rapport avec mes trafiquants des monts Huang Shan?

Un témoin, revenant du foyer de l'agitation, fournit un compte rendu détaillé aux quelques badauds fraîchement arrivés sur les lieux. J'en profite pour m'informer, en me serrant discrètement derrière un grand bonhomme aux mains croisées dans le dos. Le narrateur, un type dans la quarantaine, portant veston sans cravate et pantalon dépareillé, reprend les événements depuis le début.

– Un jeune lycéen rentrait en vélo des examens provinciaux, qui se tenaient ce matin, lorsqu'il a été accroché par une Toyota noire, devant le grand marché couvert. Après quelques secondes d'hésitation, et une bordée d'injures, le chauffeur de la Toyota a tenté de reprendre sa course. Mais la foule, très dense en ce jour de congé, s'était déjà amassée autour du garçon et de sa bicyclette, tordue par le choc. Celui-ci eut donc le temps de retrouver ses esprits, et il se mit à invectiver à son tour le chauffeur, tout en l'enjoignant de le mener à l'hôpital voisin. Soudain, quatre des occupants de la Toyota se sont propulsés sur la chaussée et ont commencé à tabasser le jeune garçon. Quelques chauffeurs de taxi se sont aussitôt portés au secours du lycéen. Une des vitres teintées de l'auto s'est alors abaissée et un homme s'est écrié: « Mettez-y le paquet, ça ne coûtera pas plus cher que 300 000 piastres par tête de pipe! »

– Est-ce que la police a été avertie? demande un des badauds.

– Oui. Des chauffeurs de taxi sont arrivés à la rescousse, les uns après les autres, en même temps que la patrouille de police du 1-1-0. Les types de la Toyota avaient déjà sorti leurs

couteaux et la bataille a dégénéré. Finalement, la Toyota et ses occupants ont été conduits au commissariat voisin.

– À qui appartient la Toyota ?

– Il paraît que c'est la voiture du directeur de l'hôpital privé de la Grande-Clarté.

Il semble à première vue qu'il ne s'agisse pas des hommes que je poursuis mais d'un cacique local protégé par des gorilles. Comme l'excitation des curieux redouble, je tâche de me faire oublier dans le coin d'une devanture.

Soudain, alors que je cède le passage à un client du restaurant qui me sert de couverture, je me sens emporté par la foule en direction de l'émeute. Lorsque je redeviens libre de mes mouvements, je me rends compte qu'il est impossible de remonter à contre-courant. Je me retrouve tout près du commissariat encerclé par des milliers de citoyens indignés. Les plus furieux assaillent la Toyota qu'ils font basculer patiemment, dans un sens et dans l'autre, jusqu'à la faire capoter. Ils sont deux à y bouter le feu en même temps, pendant que des jeunes gens distribuent de gros pétards. Les vitres du commissariat volent en éclats. Quelques policiers molestés se réfugient à l'intérieur du bâtiment tout en se protégeant la tête. On réclame les malfaiteurs. Tous les chauffeurs de taxi de la ville ont convergé vers la rue du Courtil. Les parents et amis des tabassés et coutelés grossissent le nombre des combattants. La situation échappe complètement aux autorités.

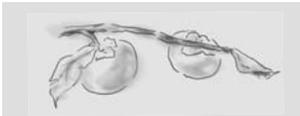
Quelques minutes plus tard, les pompiers tentent d'approcher du brasier. Ils sont accueillis avec une telle hostilité qu'ils se dépêchent de battre en retraite, la lance entre les pattes. La police et les fiers-à-bras restent solidement retranchés derrière les murs du commissariat ; aussi la foule se cherche-t-elle

d'autres cibles, tandis que les pétards fusent de toutes parts et que la rue se met à empester la poudre. Le fracas des explosions se répercute en écho contre les façades des rares gratte-ciel du centre-ville. Les voitures de police stationnées sur le trottoir sont fracassées à coups de gourdin puis incendiées à leur tour. On sent que le siège n'est pas près de finir.

Un nouveau mouvement de foule me permet de me faufiler dans une ruelle voisine. Je peux alors embrasser l'ensemble du champ de bataille. L'avenue du Courtil est noire de monde sur près d'un kilomètre. Le commissariat, avec ses brasiers, demeure l'épicentre de la révolte. Un peu plus haut, les portes du supermarché *Bouleau émeraude* viennent de s'écrouler et le magasin s'apprête à être mis à sac par une multitude survoltée et presque joyeuse. Puis, aux extrémités de la fourmilière, les gens curieux et prudents, par centaines.

Les commentaires vont bon train, des plus modérés aux plus enragés. Le sentiment le plus partagé par ceux qui n'ont rien vu est que les « maîtres » sont de retour, avec leurs privilèges, et qu'ils s'entourent de gardes du corps recrutés dans la pègre pour brutaliser les simples citoyens. Ceux qui sont plongés dans le feu de l'action ont dépassé le cap du lynchage et crient *Mort aux flics! Mort aux cadres!* D'autres enfin, postés en retrait, tiennent des propos étonnamment objectifs sur les événements.

Nul doute que, maintenant, les autorités provinciales ont été alertées. Pourvu qu'on ne me coupe pas la route de Ningguo! Des cars de « gardiens de la paix spéciaux », autrement dit les brigades antiémeutes, foncent probablement vers Tunxi depuis la capitale de l'Anhui. Elles ne pourront intervenir que tard dans la nuit, quand la foule aura commencé



Les croquants sont toujours qualifiés d'*aventuriers* et les manifestations d'*assemblées illégales*. Les troubles sont toujours suscités par des *meneurs aux objectifs inavoués*. Les autorités font toujours preuve de *retenue* et de *courage*.

à regagner ses pénates. Demain, les journaux feront état d'un incident de la circulation ayant dégénéré en émeute, à l'instigation d'une poignée de violeurs de loi semant de fausses nouvelles pour tromper les masses et se livrant au vandalisme et au pillage. On aura arrêté une dizaine de ces éléments antisociaux, pris, en bonne partie, au hasard et destinés aux camps de rééducation

par le travail. Destin somme toute paradoxal, pour de faux hors-la-loi, que de se retrouver dans des prisons qui n'ont pas d'existence légale. Les fiers-à-bras seront maintenus en garde à vue pour quarante-huit heures dans une quelconque caserne, le temps de s'en débarrasser discrètement en les recasant sous d'autres cieux. Le directeur de l'hôpital se sera replié vers son ostentatoire villa de Hangzhou ou de Shanghai. Amen! Le moment est venu de rejoindre mes amis Miao sur la rive sud.

### 中国妇女

Le restaurant Xin'an (Paix neuve) est un petit boui-boui qui borde la rivière du même nom. Il est surtout réputé, paraît-il, pour ses langues de canard. Lorsque je pénètre dans la salle à manger obscure, et presque déserte, un Miao vêtu à la chinoise (c'est-à-dire à l'occidentale : chemise blanche, pantalon de flanelle grise, mocassins et blouson de cuir) vient poliment à ma rencontre. Il s'agit de Li Sa l'aîné, cousin plusieurs fois

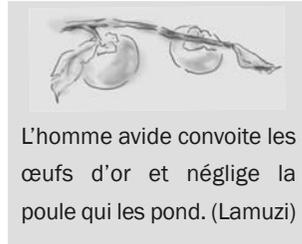
germain de mon ami Li Sa de Shanghai. Il m'offre une tasse de thé et un verre de Maotai.

« Nous avons aperçu vos bonshommes, me confirme-t-il. Au milieu de la matinée, des gens d'affaires sont descendus des montagnes Jaunes dans deux automobiles noires à vitres teintées. Ils se sont arrêtés quelques instants au Grand hôtel, en face du pont. Il y avait deux femmes parmi eux : une jeune secrétaire élégante et une vieille cadre habillée comme la reine d'Angleterre. Pendant que leurs patrons se rafraîchissaient à l'intérieur, nous avons pu discuter avec les chauffeurs, qui restaient dehors à fumer et à astiquer leurs carrosseries, des gars de Yangzhou. Puis un gérant de l'hôtel est sorti par la porte de derrière, et nous a éloignés. Toute la caravane est repartie peu après, les uns ont pris la route de Nankin — la jeune femme était avec eux — et les autres, la route de Ningguo.

« Pourquoi nous a-t-on écartés ? poursuit Li Sa. C'est que les chauffeurs s'étaient approprié quelques objets anciens, qu'ils voulaient trafiquer avec le gérant. Il y avait des petites statues et un bronze. Selon moi, il s'agit de véritables antiquités, et qui sait où elles se trouvent à présent ! Si j'avais su que ces statues vous intéressaient, j'aurais essayé de vous en acheter une. Désolé de vous décevoir, mais tout ce que j'ai pu récupérer, c'est un vieux livre que le gérant refusait d'acheter. Un chauffeur me l'a finalement cédé, à condition que je file lui chercher deux paquets de cigarettes... (Se tournant vers le comptoir) « Petite serveuse, apporte-moi le gros livre abimé de ce matin ! »

Je ne sais pas pourquoi, mais c'est le visage de la centenaire au jasmin qui m'apparaît en esprit. Elle semble me

souffler : « Je t'avais dit que mes fleurs favoriseraient ta chance, va, regarde ce livre, et tu seras surpris ». Entre-temps, une gamine se ramène et me colle un bouquin poussiéreux entre les mains. J'ouvre une page, le cœur battant, comme un jeune homme qui se voit accorder, inopinément, un rendez-vous galant par la femme de ses rêves, et je reconnais... le manuscrit italien du musée de Yangzhou, que la cupidité en chaîne de plusieurs personnes a fait aboutir ici. La terre tourne autour du soleil : *e poi si gira*.



L'homme avide convoite les œufs d'or et néglige la poule qui les pond. (Lamuzi)

– Vous voulez ce livre, Monsieur ? interroge Li Sa. Je vous le donne. Il ne m'a rien coûté, il est à vous. Mais méfiez-vous un million de fois, car on vous a sans doute repéré.

Je réfléchis quelques instants à la conduite à suivre. Je tiens peut-être en mains une première arme. Ce que redoutent le plus les technocrates de tous les pays, c'est la transparence. Comme dit le vieux proverbe paysan, « le cloporte tient toujours ses réunions sous une pierre ». Si je retournais la pierre, si j'étais au grand jour le contenu du manuscrit, mes adversaires abandonneraient peut-être la partie.

Il me reste encore à sortir du fond de la province. En transportant le manuscrit sur moi, je risque d'attirer l'attention sur son importance. Il me vient alors une idée.

– Où se trouve la poste ?

– Monsieur, je sais ce que vous pensez, mais vous n'aurez pas le temps de passer par la poste. Si vous voulez quitter la ville, hâtez-vous. Je vous conduirai à l'autobus de Ningguo. Il y a encore de la bagarre de l'autre côté du pont, et la police

provinciale risque de descendre de la capitale et d'installer des barrages routiers.

– Bon, alors postez ce livre pour moi, s'il vous plaît, c'est très important. Je compte sur vous. Mon adresse : Bái Lìdé (Renaud), hôtel Pujiang, traverse de Huangpu, Shanghai.

## 16. Xiao Ning

**L**ES ÉVÉNEMENTS de la journée semblent avoir inspiré les passagers de l'autobus clandestin qui fait route vers Ningguo.

Un de nos compagnons de voyage, émigré à Shanghai depuis quelques années, raconte l'émeute du mois précédent, contre les intérêts japonais de l'avenue Fuzhou. On a cassé les vitrines des cafés nippons, appartenant pour la plupart à des Chinois pure laine, on a molesté les gérants, encore plus Chinois que leurs patrons, et on a fini par s'en prendre à deux jeunes étudiants japonais qui passaient par là. On commence par entourer les garçons effrayés, en vociférant. Puis, un matamore, patriote d'un jour, se met à frapper le plus faible. La jeune victime veut se disculper auprès de la foule; on lui cloue le bec à coups de gifles. Son camarade cherche à profiter de la mêlée pour se défilier en douce; on l'étend sur le trottoir d'un croche-patte magistral. C'est alors le signal du lynchage. Le spectacle d'un homme étendu sur le sol réveille les plus bas instincts chez les bandes de lâches. Une douzaine de puceaux et de ratés y vont de leurs coups de pied en rafales. Le premier cercle des badauds dévore la scène avec passion. Puis, on veut forcer quelques spectateurs timides à se mettre de la



L'homme mange l'homme.  
(Lu Xun, *Le journal d'un fou*, 1918)

partie. On les convie, s'ils ont des couilles civiques, à tabasser, eux aussi, les corps déjà meurtris. À chacun son horrible tour. Oser refuser de participer à l'hallali, c'est risquer de passer pour un partisan de l'ennemi, un traître à la nation Han, un complice du massacre de Nankin. Les étudiants japonais ne bougent plus guère sur leur coin de trottoir. On se lasse, on craint d'être allé trop loin. Est-ce que cent coups de pied ne sont pas amplement suffisants pour tuer son prochain ? Les gens raisonnables percent les rangs des curieux et finissent par s'interposer. On appelle une ambulance. On se demande, un peu tard, qui sont, en vérité, ces garçons que l'on a presque battus à mort. Probablement ni étudiants ni Japonais après tout. L'erreur est le propre de l'homme.

Un autre passager du car, voisin du premier, se permet une généralisation :

– Les gens de la ville sont les plus barbares, et naturellement les Shanghaïens encore plus que les autres.

On se met à critiquer les Shanghaïens dans tout l'autobus, avec l'accent de la province d'Anhui.

– Quand le pays vivait à l'heure communiste, les Shanghaïens se tenaient à l'avant-garde de la Révolution. Ils se faisaient un devoir de débusquer les contre-révolutionnaires, de préférence un médecin, un professeur ou toute personne trop instruite ou trop généreuse. Quand les jeunes déportés de la Révolution culturelle sont revenus du désert, on les a surnommés les *Turcs* et on leur a refusé le mariage avec les vraies citadines, celles que l'exil avait épargnées. Quand Deng Xiaoping a lancé la réforme du socialisme de marché, que l'on peut mieux expliquer par le slogan : *Enrichissez-vous les premiers, les autres suivront*, les Shanghaïens l'ont pris au pied de la lettre et nous... nous attendons encore notre tour !

Un compère à grosses lunettes intervient dans la discussion :

– Vous n’y êtes pas du tout. Les Shanghaiens sont les plus débrouillards, voilà tout. Quant à nous, les culs-terreux, nous sommes incapables de voir par delà le toit du poulailler. Toujours en train de nous chamailler. Obsédés par l’épargne. Prêts à perdre une piastre pour épargner un centime. Ce qu’il nous faut, c’est de la vision à long terme, comme les Shanghaiens.

– Dis donc, Wang-les-binocles, s’écrie un type au veston dé cousu, quand vas-tu te présenter aux élections du comité de quartier ? Je suis sûr que tes discours auraient beaucoup de succès. Tu réussis à ne rien dire tout en étant très loquace. Si tu étais un peu plus riche, tu pourrais même être admis au Parti... avec, en prime, ta devise révisée : *Au service de soi-même*.

Quelques-uns ricanent, d’autres sourient aux anges. C’est samedi soir et l’ambiance est maintenant à la fête. Chacun s’en va rejoindre un parent, un foyer. On se promet une belle veillée ou un bon petit gueuleton de famille, avec les petits plats amassés d’avance au centre de la table. L’heure n’est plus aux discussions sérieuses. Un jeune homme se met à entonner une chanson populaire, tout en gardant les yeux fixés sur le paysage. L’effervescence qui accompagne les départs en voyage fait place à un début de torpeur.

J’ai eu la chance de me retrouver assis à côté d’une fille plutôt sympathique. Elle est originaire de Shanghai, justement, et ne semble pas s’offusquer des réflexions des autres passagers :

– Ils me font penser à mon grand-père, observe-t-elle.  
Toujours en train de râler mais pas méchants pour deux sous.

Déjà le saule porte son ombre,  
Le vert domine sur le rouge  
Et, dans le verger, s'annoncent les premiers fruits.  
Les jours s'allongent, c'est la fin du printemps.

Nous croisons un joli petit hameau à flanc de colline, entre deux forêts de bambous émeraude trouées par quelques rizières en terrasses. Ma voisine suit du regard une jeune paysanne qui longe la route en poussant sa bicyclette chargée de fruits.

– Je me demande quel aurait été mon destin si j'étais née dans ce village, me confie cette compagne de voyage. Peut-être serais-je une personne complètement différente.

Et moi, je réfléchis à l'extraordinaire concours de circonstances qui m'a placé sur cette banquette, à côté d'une citadine charmante, sur cette route de campagne au fin fond de la terre, en train de l'écouter dissenter sur la destinée. Si le hasard ne m'avait pas mis en présence de la vieille au jasmin, je roulerais en ce moment vers Nankin. Si Meidai n'était pas revenue dans ma vie cette semaine, je serais resté bien tranquille à Shanghai. Si elle n'avait pas été mon amante il y a cinq ans, nous n'aurions pas pu nous retrouver dans cette métropole. Si le bouton de la bretelle de Meidai ne s'était pas défait lors de notre premier rendez-vous officiel, je n'aurais pas eu à le recoudre et elle ne serait sans doute pas tombée amoureuse de moi. Si j'étais arrivé en Chine par un autre avion, on ne m'aurait pas fait cadeau d'une petite trousse de couture. Si je n'avais pas appris le chinois, je n'aurais jamais

traversé le Pacifique. Si je ne m'étais pas trouvé sans toit et sans ressources dans un Chinatown californien, je n'aurais jamais songé à apprendre cette langue. Si, autrefois, ma femme ne m'avait pas répudié, je n'aurais jamais mis les pieds en Californie. Si on m'avait prédit, alors, que je traverserais, un jour, un petit village de la région des montagnes Jaunes, je crois que j'aurais été moins désespéré. La vie peut s'avérer pleine d'imprévus, pourvu qu'on nous fasse sortir des rails avant qu'il ne soit trop tard. Tout peut finir par avoir un sens. Merci à la guigne!

### 中国妇女

Le soir n'est pas encore tombé quand nous rejoignons les premiers faubourgs de Ningguo. Nous venons de croiser la petite auberge où j'ai fait la connaissance de Xiao Ning. La façade crépie à la chaux, les aréquiers tortueux de la cour semblent resurgir d'un passé déjà lointain. C'est pourtant là que j'ai logé, il y a quarante-huit heures à peine. Notre autobus clandestin ralentit bientôt pour bifurquer, en cahotant, dans une rue transversale, et vient se ranger à l'extrémité d'un marché en plein air.

Je commence par me dégourdir les jambes, heureux de renouveler l'air de mes poumons. J'échange la poussière de la route pour l'atmosphère étonnamment pure de la ville. Que faire maintenant? En principe, je devrais gagner l'auberge toute proche, mais est-ce bien prudent? Si Océane y est retenue, on doit la surveiller. Que penseraient ses gorilles en me voyant débarquer, avec ma gueule d'étranger? Que pourrais-je opposer à leurs tas de muscles, sans compter leurs pétoires?

Comment quitterais-je cette ville isolée au milieu des montagnes, s'ils se lançaient à mes trousses ?

J'ai l'impression que quelqu'un m'observe, depuis quelques minutes, et je ne sais plus quelle direction prendre. Finalement, je décide de contourner le marché, histoire de reconnaître un peu les lieux.



Un ennemi c'est un mur, un ami c'est une route.  
(Dicton populaire)

Bientôt, une jeune femme, le panier de provisions à la main, me fait des signes de la tête, entre deux platanes français. Je me confirme d'abord que cette ville est pleine de beautés sublimes — je l'avais presque oublié — et, même si je n'y suis pour rien, cette constatation me remplit de satisfaction et me remonte le moral. Puis, je reconnais Xiao Ning, la fille de l'auberge, qui m'invite à la rejoindre sous un kiosque ouvert aux quatre vents.

– Monsieur, s'écrie-t-elle en me saisissant par les bras, il faut faire attention ! On te cherche. Des gens, dans une automobile noire. Ils sont revenus à l'auberge. Ils ont donné ton signalement. Puis ils sont repartis avec la jeune fille qu'ils avaient déposée ici voilà trois jours. Méfie-toi. Tu dois te sauver, retourner chez toi. Là-bas tu seras en sécurité.

Je trouve Xiao Ning plus belle que jamais, avec ses joues rougies par l'émotion et son regard loyal. Ainsi, je ne m'étais pas trompé. J'aurais pu retrouver Océane à mon premier passage, si la chance m'avait mieux servi. À présent, le mieux est de regagner Yangzhou sans me faire repérer. Je mettrai le directeur du musée au courant de mes découvertes et je demanderai sa protection. Le bonhomme a tout de

même son réseau, il devrait pouvoir négocier une porte de sortie. Je sens que le moment est bientôt venu pour moi de quitter cette partie truquée dont je ne suis qu'un pion.

– Xiao Ning, peux-tu me conduire à l'autobus de Zhenjiang, discrètement.

– Il est trop tard aujourd'hui pour sortir de la ville, Monsieur. Tu ne trouveras qu'un autocar pour Hangzhou. Ce n'est pas sur ton chemin. Tu ferais un gros détour. Et je suis sûre que la gare routière sera surveillée. Il est préférable d'attendre à demain, on ne s'intéressera plus à toi.

– Alors indique-moi un hôtel où on ne me posera pas de question.

Xiao Ning réfléchit un peu et m'offre un arrangement inattendu.

– Ici tout le monde se connaît, du moins dans les hôtels. Et nous n'allons quand même pas te laisser passer la soirée tout seul. Non, tu vas venir chez nous, j'habite avec deux amies. Comme tu peux le constater, je suis en congé, depuis ce midi, et je joue le *triple rôle de la belle-sœur Ma*: acheter, nettoyer et faire cuire les légumes. Mes amies me rejoindront pour le souper; tu pourras te reposer en attendant leur retour.

### 中国妇女

L'appartement de Xiao Ning est situé dans un lotissement d'immeubles de quatre étages, de style soviétique, version mer Noire. Il donne, par l'arrière, sur un petit étang d'une couleur métallique, presque surnaturelle. Je me demande à quoi cette pièce d'eau figée peut bien servir, sûrement pas à élever des carpes ou des brèmes. Côté face, c'est la rue de la Jeunesse, une allée cimentée, depuis laquelle se détachent les

sentiers dallés conduisant aux portes numérotées de chaque immeuble. Nous atteignons un perron délavé, un hall ouvert débordant de vélos rouillés, puis l'escalier habituel, avec ses tas de briques dans les coins sombres et ses paquets de tuiles sur le rebord des fenêtres. Le dernier palier est le mieux entretenu, et sa lampe est même munie d'une ampoule (non grillée). Xiao Ning déverrouille sa lourde porte et me précède à l'intérieur de son appartement minuscule, chaleureux et bien tenu.

Pendant que Xiao Ning prépare le thé, je commence à éplucher les légumes, en dépit de ses protestations timides. La cuisine est si étroite que tout déplacement nous contraint à des contorsions équivoques. Enfin, chacun choisit sa niche. Je demeure assis sur un petit banc, dans un coin de la pièce, et mon regard voyage du bol de fèves que j'écosse au corps gracieux de Xiao Ning, en pleine action devant le comptoir. Certains hommes se plaisent à mater les danseuses qui se déhanchent (pour les plus vulgaires) ou les mannequins qui défilent sur une estrade surélevée (pour les plus snobs). Quels spectacles fades comparés à celui d'une jeune célibataire au visage d'ange et aux yeux malicieux, qui va et vient à son ouvrage, à la fois gênée et ravie de se savoir observée et admirée.

On jugera que j'ai bien vite oublié Meïdāi, et on m'en fera le reproche. Mais en ce moment, Meïdāi se trouve peut-être dans les bras de son mari ou, pire, de son patron! Argument valable ou prétexte facile?

Alors, une femme chasse l'autre? Ce n'est pas si simple. On devrait plutôt dire: *Une joie chasse un souci*. C'est la pyramide de Maslow, version orientale. En couvant Xiao Ning des yeux, je me console de mes fatigues, je répare mes forces pour affronter les épreuves et les chagrins qui m'attendent déjà

au détour de ma destinée, à mon insu. S'extasier devant une jolie fille, c'est capter la force du yin pour recharger le yang ; c'est donc faire preuve de sagesse taoïste !

Nous, les soi-disant séducteurs, sommes des incompris. Le plus souvent, nous nous retrouvons seuls. Pourquoi refuser alors de recevoir ce que les jolies femmes rencontrées sur la route veulent bien nous offrir, que ce soit un simple sourire, un petit baiser ou une étreinte passionnée. Nous prenons, nous donnons, nous quittons sans amertume. En attendant d'être prêts pour le grand amour.

L'homme sage prépare son avenir, l'homme fou goûte à la vie. (Lamuzi)

La petite pièce contiguë à la cuisine, tout aussi minuscule que les autres, sert à la fois de buanderie et de salle de bain. À l'autre bout de l'appartement, face à l'étang glauque, la chambre à coucher, qu'un lit double flanqué d'une commode remplit presque entièrement. Ces trois modestes pièces sont reliées par le hall d'entrée, qui tient lieu successivement de salle à manger, de salon et de chambre à coucher supplémentaire. Pour le moment, la table, qui se transformera en sommier, est collée contre le mur, afin de laisser un passage, et les petits bancs qui serviront de chaises sont éparpillés aux quatre coins de l'appartement, comme des corps inertes attendant d'être rappelés à la vie.

Une douce lassitude s'est emparée de moi depuis que Xiao Ning m'a expédié sur le grand lit. Vive la fatigue ! J'entends nettement ma protectrice aller et venir, sur la pointe des pieds. Car pour épargner l'espace, on a démonté les portes qui fermaient autrefois les pièces de l'appartement. Xiao Ning chantonne doucement un air moderne sur des paroles

anciennes. Je ne suis ni tout à fait conscient ni tout à fait endormi. Instant de bonheur qui chasse momentanément toutes les peines passées.

Au milieu de mon rêve, il me semble percevoir le bouillonnement d'un jet d'eau qui sourd dans un tuyau. J'anticipe déjà, en pensée, la musique caractéristique qui suivra : la pression décrochera une valve, d'un claquement sec, et une pluie tiède se répandra dans un soudain silence, avant de frapper brusquement le sol en mille gouttelettes éclatées.

J'ouvre un œil. Tout est calme. J'aperçois simplement Xiao Ning dans la buanderie, en train d'installer l'ingénieux système qui sert de douche au ménage. Une poire de caoutchouc percé, prolongée d'un tuyau flexible, est suspendue à la corde à linge. Il suffit de brancher le tuyau au robinet du lavabo et de faire coulisser la poire sur son fil. L'eau se déversera directement sur le carrelage et convergera, en sinuant, vers la bouche d'écoulement.

Si une fenêtre aux carreaux dépolis abrite l'installation de l'indiscrétion des voisins, il n'en va pas de même à l'intérieur de cet appartement sans portes. Xiao Ning s'apprête à se dévêtir, et jette un dernier regard vers moi, pour vérifier si j'ai bien les yeux fermés. Le temps presse, il faut terminer la douche avant le retour des compagnes. Il suffit à la brave Xiao Ning de savoir que je dors ! Mieux, il lui suffit « que je pense qu'elle croit que je dors ». C'est le principe économique des bulles spéculatives appliqué aux trous de serrure ! Comme quoi les théories inventées pour justifier la bêtise des marchés peuvent aussi contribuer à éclairer le comportement « rationnel » des séducteurs.

Par surcroît de pudeur, Xiao Ning se détourne et décide de m'ignorer. Elle commence par faire glisser son gilet par-dessus sa tête. Pendant un instant, son visage reste enfoui sous l'étoffe, et je peux apercevoir, en toute discrétion, la pointe rosée de ses seins bien montés. La blancheur de sa peau, baignée par la lueur diffuse de cette fin d'après-midi, adoucit encore ses formes : une seconde de félicité où son corps de rêve n'appartient qu'à moi seul. La tête ressort, le gilet atterrit dans un coin. Nouvelle hésitation. Enfin le pantalon se détache et glisse sur ses jambes. Xiao Ning, pour plus de sûreté, m'expose ses fesses rondes, côté qu'elle juge le moins compromettant. Mais il lui faut bien se retourner et se pencher afin de régler le robinet et offrir ainsi ses charmes en mouvement à mes regards obliques.

Petit à petit, la vapeur d'eau envahit la buanderie. Xiao Ning m'a complètement oublié. Elle se tourne et se retourne, se savonnant systématiquement le visage, le cou, les bras, le ventre, le creux des fesses. Elle décroche enfin la poire de la douche pour chasser les dernières traces de mousse le long de ses cuisses et rincer les carreaux luisants.

Je ferme complètement les yeux, de peur qu'elle ne les voie briller depuis son nuage de vapeur. Et je crois m'assoupir à nouveau.

Xiao Ning s'est assise sur le bord du matelas, revêtue d'un kimono en coton, bien attaché à la taille. Tandis qu'elle finit de s'éponger la tête, elle me secoue l'épaule de sa main libre.

– Monsieur, tu dois te réveiller. Mes amies vont arriver et ça va être l'heure de manger tous ensemble.

Mon premier regard est pour ses traits harmonieux, si typiques des gens de Ningguo, et empreints d'un air rêveur qui n'appartient qu'à elle. J'allonge ma main pour caresser le bord de sa joue, tout en glissant mes doigts jusqu'à sa nuque. J'essaie de l'attirer vers moi. Elle résiste doucement, alors je change de tactique, par instinct.

– Xiao Ning, finis de te sécher les cheveux et couche-toi ici. Je vais te masser. Ça te fera du bien.

Cette fois, elle se laisse convaincre et elle vient s'allonger sur le ventre, à la place encore tiède que j'occupais. Elle abandonne son dos, habillé, à mes mains, qui lui prodiguent mille douceurs et lui en promettent toujours plus. Enfin, je la retourne, je masse son cou et le bout arrondi de ses épaules, qui s'ajuste si bien à mes paumes. Mon visage, penché en avant, est si rapproché du sien que je peux lui voler un court baiser, tout en continuant de masser sa nuque. Je me recule aussitôt, pour ne pas l'effaroucher. Elle ferme les yeux et je pose à nouveau mes lèvres sur les siennes, avec douceur, sa bouche s'entrouvre légèrement pendant que je lui caresse les cheveux. La pointe délicate de sa langue ne peut s'empêcher de toucher la mienne, un court instant. Ah, délicieuse Xiao Ning! Ma main a pu se glisser sur sa poitrine ferme. Je sens pourtant que la belle n'est pas encore décidée à aller plus loin.

Des pas résonnent dans la cage d'escalier. Les copines sont de retour. Xiao Ning se ressaisit, d'un air narquois qui semble suggérer: « Tant pis pour toi, je t'échappe. » Et moi, je ne regrette qu'une simple chose, c'est de ne pas avoir eu le loisir de contempler ses seins de près, de ne pas mieux connaître la teinte de ses mamelons. Si j'avais le pouvoir de revivre ce merveilleux après-midi, je crois qu'il me suffirait d'y ajou-

ter quelques petites secondes pour me sentir l'homme le plus heureux du monde.

### 中国妇女

Deux filles enjouées pénètrent dans l'appartement, un casque de scooter sous le bras, et s'exclament de joie en m'apercevant. La plus déterminée, probablement le pilote du bolide, mène la marche. Elle est vêtue d'un élégant tailleur à jupe courte.

– Vous auriez dû arriver depuis une demi-heure, leur reproche Xiao Ning.

– Ah, vous devez savoir, Monsieur, déclare la plus âgée en s'adressant à moi, que les Chinoises sont toujours en retard. Puis, se tournant vers Xiao Ning : nous nous sommes arrêtées pour acheter des sandales. L'été est commencé, n'est-ce pas Lingling ?

En effet, Lingling, la plus jeune, est la première fille dont je vois les jambes nues cette saison. Sa robe, si fragile qu'elle semble prête à s'envoler, contraste avec son visage innocent. En une seule journée, les tenues austères et les affreux bas de nylon ont été remplacés par des robes légères et des shorts moulants.

– Monsieur, déclare Xiao Ning, laisse-moi te présenter mes deux colocataires, Peng Wei et Lingling.

Nous tirons la table et partons à la chasse aux quatre tabourets dispersés dans l'appartement. En attendant de manger, les deux amies de Xiao Ning me posent mille questions, en commençant par mon âge. Comme je suis leur aîné d'une quinzaine d'années, elles me réclament des conseils sur la façon

de démarrer dans la vie professionnelle et familiale. Lorsque Xiao Ning exhibe sa caméra, c'est la fête. Les filles se collent tour à tour contre moi, en toute simplicité, pour immortaliser ces moments privilégiés.

Le dîner est servi selon un rituel immuable. Chaque fois qu'un nouveau plat est apporté à la table, une des filles m'invite à me servir le premier, puis elle choisit quelques morceaux de choix avec ses baguettes et les dépose dans l'assiette d'une de ses copines. On continue à m'interroger sur ma vie privée.

Chaumière où l'on rit, vaut mieux que palais où l'on pleure.  
(Dicton populaire)

– Monsieur, avez-vous une fiancée? fait la petite Lingling, très inexpérimentée mais pas le moins du monde gênée.

– Non, mais j'en ai déjà eu plusieurs.

Éclats de rire joyeux.

– Est-ce que vous avez déjà embrassé votre ex-fiancée?

– Naturellement.

– Et quel goût cela a-t-il?

– Je ne sais pas, c'est difficile à décrire.

– Ça ressemble à la saveur du citron?

– Non.

– Alors au parfum d'un gâteau.

– Ne lui réponds pas, Monsieur, intervient Xiao Ning. C'est qu'elle n'a jamais embrassé de garçon et qu'elle est trop curieuse. D'ailleurs elle m'a déjà posé la question.

– Et que lui as-tu répondu?

– Je lui ai dit qu'un baiser, c'est... comme un flocon de neige qui se pose, et qui fond, sur les lèvres.

Nous passons la soirée à jouer au majong. Les filles me battent souvent. Ça les amuse, et ça les déçoit peut-être. Il

se fait tard. Peng Wei empoigne son casque et s'apprête à prendre congé. Elle dormira chez une cousine, pour me laisser son lit de camp dans la pièce centrale. Xiao Ning et Lingling coucheront dans la chambre. Bientôt, le calme s'installe dans l'appartement. Je ferme les yeux et je revois les paysages parcourus dans la journée : les pics de granit dans la brume, la cascade ensoleillée à flanc de montagne, la grande ville étouffante et enfiévrée, les hameaux hors du temps défilant à travers les vitres de l'autocar clandestin, le corps nu et tendre de Xiao Ning sous la douche. Et je m'endors au sein de cette famille d'un jour.



## 17. Le yin et le yang

F AUBOURGS À MOITIÉ DÉSERTS, flâneurs encore en pyjama, chantiers abandonnés. L'autocar du dimanche matin détonne dans le paysage indolent. À quoi bon filer sur la route à l'heure où la nation paresse ? Il y a donc des braves pour oser quitter le foyer au moment le plus doux ?

Les voyageurs du dimanche matin constituent une petite aristocratie, qui échappe à l'étau de la routine. Ils se reconnaissent sans échanger un mot. L'autocar du dimanche matin transporte un cheptel privilégié et taciturne.

L'autocar du dimanche matin est conduit par un chauffeur de tous les jours. Un capitaine muni de sa panoplie habituelle : les gants blancs noircis par la graisse et la poussière, le thermos fêlé, les pancartes écornées. Son éternel acolyte, proche cousin ou camarade d'enfance, occupe son poste attiré, tantôt le cul posé sur le carter surchauffé qui coiffe le moteur, tantôt debout, la tête courbée par le plafond trop bas.

Pour le passager, place au confort du dimanche matin ! Finies les queues, la cohue, l'attente qui précèdent le départ. On se détend sur son siège, pendant que le navire cingle irrémédiablement vers le port. Température idéale : il fait un peu frisquet mais pas encore trop chaud. On sait qu'entre les deux, une période agréable nous est promise.

D'ici peu, une route flambant neuve reliera Ningguo au reste du monde. La ville des gens au beau visage commencera peut-être à se fondre dans la masse planétaire. Depuis un certain temps, la chaussée fraîchement asphaltée de la future autostrade accompagne le car à distance, comme si elle voulait l'inviter à la rejoindre. Malgré les panneaux d'interdiction qui se succèdent, le chauffeur succombe à la tentation, contourne quelques barrières, et se lance sur la piste inviolée. Sur cette surface lisse et vierge, l'autocar cesse de balloter et les voyageurs du dimanche commencent à s'assoupir.

Ce matin, en me réveillant, j'étais persuadé que Xiao Ning, la belle de Ningguo, ne me laisserait pas filer sans m'ouvrir les bras. Depuis qu'elles ont daigné s'intéresser à moi, j'ai rencontré beaucoup de jeunes femmes et je crois pouvoir les classer en trois grandes catégories (qu'on me pardonne cette façon simpliste, mais pratique, de voir les choses!). Il y a : les inaccessibles (qui nous privent d'emblée de tout espoir), les cadeaux-du-ciel (qui se jettent dans nos bras contre toute attente) et les chroniques-d'un-amour-annoncé (qui cheminent lentement et inexorablement vers notre couche). Si les premières me vexent et les secondes me flattent, ce sont les dernières que je préfère.

J'étais donc sûr de ma réussite. Xiao Ning commencerait par se débarrasser de la petite Lingling en l'expédiant à l'autre bout de la ville, sous un prétexte dominical quelconque. La porte d'entrée claquerait, les pas de la jeune demoiselle s'éloigneraient dans l'escalier, l'appartement retrouverait un instant sa quiétude. Puis Xiao Ning ferait grincer son lit, feignant de se réveiller. Je me lèverais avec nonchalance, pour me diriger paisiblement vers la cuisine... détour stratégique.

J'avalerai quelques gorgées d'eau froide dans une tasse, n'ayant pas trouvé les verres. Je retournerai vers mon lit de camp, pour ranger mon petit barda, et, naturellement, prises par leur élan, mes jambes me guideraient jusqu'à la porte de Xiao Ning. Je glisserai seulement ma tête dans l'ouverture, mon corps restant poliment à l'extérieur, et je saluerai la belle de Ningguo. Nous échangerons quelques mots d'esprit, quelques paroles légèrement équivoques, quelques banalités qui sont loin d'être banales lorsqu'elles enflamment le désir. Je profiterai de la conversation à peine engagée pour me retrouver assis au bord de son lit. Puis je lui caresserai la nuque ; elle ne pourra refuser cette innocente gâterie de la part de son protégé. Je lui masserai la tête, pas trop longtemps ; je l'embrasserai, sans me presser. Elle acceptera bien quelques baisers et caresses, sachant qu'elle n'aura qu'un simple mot à dire pour mettre fin au jeu. Si je suis habile, elle me laissera continuer. Sa volonté flottera au-dessus de la frontière qui sépare le pays du *oui* de celui du *non*. Elle voudra m'arrêter, mais pas trop vite. Sans cesse, elle repoussera la limite qu'elle s'était fixée, ne pouvant jamais se résoudre à interrompre une aventure qui promet des plaisirs toujours croissants. Viendra le moment où elle basculera, après avoir dégarni toutes ses lignes de défense. D'un commun accord, nos corps se rejoignent : je me glisse contre elle pendant que ses bras impatients m'attirent sur sa poitrine. Elle ferme les yeux pour mieux m'offrir ses lèvres brûlantes.

Scénario très raisonnable, mais, que voulez-vous, comme bien des fois, il a suffi d'un grain de sable pour le faire dérailler. La petite Lingling a, hélas, dévoré un roman d'amour jusqu'après minuit, et elle fait la grasse matinée. C'est pourquoi Xiao Ning est debout la première. Je puis tout au plus

me permettre de l'enlacer furtivement dans la cuisine. Lingling, réveillée par le choc des casseroles, s'empresse de nous rejoindre, ravie de retrouver le grand frère que je suis, et loin de soupçonner les tendres espérances et les violents désirs qui me possèdent.

Cette fois, c'est à mon tour de prendre une douche dans le petit cagibi sans porte. Xiao Ning m'emboîte le pas, d'un air goguenard, et me colle une serviette entre les mains.

– Je ne regarderai pas, m'assure-t-elle, les yeux pétillants de malice.

Je me contente de grommeler quelques paroles en français. Dire que nous voilà nus, au même endroit, dans cette vapeur suave, mais à une demi-journée d'intervalle. Et il faudra lever l'ancre avant que le destin ne s'accomplisse. Si seulement on pouvait jouer avec le temps !

Le temps. Le temps qui favorise les rencontres, le temps qui sépare les amoureux. Le temps qui nous comble de bonheur, le temps qui nous tourmente. Le temps qui efface tout, nos joies et nos peines.

En devenant Bái Lídé, ma conception du temps a changé. Autrefois, je me laissais conduire par lui. Il me grisait de plaisirs que je croyais éternels, puis je dessoûlais dans la solitude et les regrets sans fin. Aujourd'hui, il est mon serviteur. Quand je suis dans les bras d'une jolie fille, je sais que les jours sont comptés, et je les dévore à pleines dents. Puis tout s'envole et je retrouve ma liberté, enrichi par une nouvelle réserve de souvenirs à chérir.



Si le temps est souvent l'auxiliaire de l'amour, il en devient parfois l'ennemi. (Lamuzi)

Après la douche, Xiao Ning m'a accompagné jusqu'au pied de l'escalier, où Peng Wei la coquette m'attendait déjà avec son scooter. Ma main s'est alors souvenue du jasmin de la vieille-larde, abandonné au fond de la poche de mon veston. Mes doigts ont saisi le petit bouquet odorant pour l'offrir à la précieuse Xiao Ning. Le scooter m'a enlevé, en pétaradant, et m'a conduit à un autocar officieux. Pas de voiture noire en vue, pas de sbires à l'affût. En dehors des voyageurs clairsemés et des employés indifférents, que des retraités, pour qui le dimanche n'existe pas.

J'ai donc pu quitter Ningguo sans encombre, et nous naviguons maintenant sur l'autoroute en construction, sans rencontrer âme qui vive. De temps à autre, le chauffeur se met à freiner brutalement, afin d'éviter un amoncellement de gravats qui barre la chaussée. Mais cette fois, l'obstacle est trop considérable pour que nous puissions le contourner par les bas-côtés. Après quelques manœuvres désespérées, notre capitaine est contraint de faire demi-tour. L'autocar s'éloigne tristement de son but. Le détour promet d'être long. L'impatience s'installe à bord.

### 中国妇女

Après quelques longues heures de route, nous traversons enfin le Grand Canal, qui marque la frontière sud de la cité de Yangzhou. La gare routière est toute proche. La vie grouille à nouveau. Les klaxons indisciplinés se mêlent aux graves sirènes des péniches, qui sourdent des profondeurs. Par mesure de précaution, je descends de l'autocar en plein milieu du pont, profitant d'un petit embouteillage. Un taxi en maraude ne

tarde pas à m'accepter à son bord. Depuis mon périple aux montagnes Jaunes, je n'ai cessé d'accumuler du retard sur les ravisseurs d'Océane. Mon intention est maintenant de rencontrer l'entrepreneur Pan et de m'arranger avec lui. J'en connais assez long sur les trafics de sa bande pour le convaincre de libérer Océane, en échange de mon silence. Je voudrais surtout m'extirper de cette affaire tout en gardant la tête haute.

Méfions-nous quand même. L'entrepreneur Pan est entouré de personnages bien plus vicieux que lui. Et si j'étais retenu contre mon gré? Il vaut mieux commencer par contacter le directeur du musée et l'informer de mes découvertes. Par téléphone? Non, sa ligne doit être surveillée. Alors, chauffeur, foncez tout droit, jusqu'au musée, à l'autre extrémité de l'avenue.

Soyons discret et cessons de lorgner à droite et à gauche. Justement, au milieu de la circulation, une voiture noire aux vitres teintées s'immobilise un instant tout contre la nôtre. Sur la banquette arrière, deux escogriffes en uniforme, à seulement quelques centimètres de moi. Ils ne m'ont pas remarqué, car je les crois uniquement préoccupés par la quelconque tâche qui les attend. Pendant que nous restons bloqués, la voiture noire, trop pressée, se faufile sur la voie de gauche et s'évanouit bientôt entre les autos qui descendent à contre-courant.

Enfin le musée! Le taxi s'immobilise sous les platanes. J'ai déjà payé ma course et je m'extrais en hâte du véhicule. Le portail du musée est grand ouvert. La voie est libre mais je ne suis pas tranquille. Il y a un je ne sais quoi d'angoisse qui flotte dans l'air.

Deux types en uniforme me prennent soudain en tenaille. J'aperçois cette maudite voiture noire. Ainsi, c'est moi qu'on venait cueillir. Dire que sans le demi-tour sur l'autoroute en construction, ce matin, je serais arrivé bien avant ces deux brutes.

Je suis forcé de les suivre. Je ne voudrais pas compromettre le directeur du musée, s'il en est encore temps. Qui sont ces oiseaux vêtus de kaki et galonnés d'or? De véritables policiers? Pas sûr. On rencontre tant d'uniformes aux allures militaires dans ce pays. Portier d'usine, contrôleur de train, gardien de stationnement... ça fait partie de la fonction et ça campe bien son homme.

En route pour Dieu sait où! Le mur d'enceinte du musée s'éloigne dans le rétroviseur. La voiture noire dépasse la pagode de la Colline paisible et s'enfonce déjà dans les faubourgs. Ai-je été bien avisé de me laisser capturer sans résistance? Et si je devais disparaître sans laisser la moindre trace?

Après de multiples détours, par des chemins poussiéreux, nous croisons un large bassin à canards sur lequel flotte une multitude de bouées en os de seiche. À peine avons-nous ralenti qu'un portail de fer forgé s'ouvre devant nous. Un serviteur en chemise blanche nous attend sur le perron d'une petite villa de type ancien, noyée au milieu de néfliers chargés de leurs fruits jaune d'or. Il entrebâille ma portière, bloquée de l'intérieur, et me fait signe de sortir. Mes géôliers échangent quelques paroles en dialecte, mais ils s'adressent à moi dans le langage des sourds-muets (version chinoise).

Nos pas résonnent sur les carreaux du couloir. On peut dater les maisons à leur odeur et à leurs échos. Celle-ci, avec

ses effluves de ciment et de bois huilé, a dû être construite dans les années 1950, au début de la Révolution. La porte d'entrée se referme brusquement, en faisant vibrer le vasis-tas. Un gecko, surpris, rampe en zigzag sur le plafond, avant de se retourner vers nous d'un air outré. On m'indique une chambre vide. Je précède mes geôliers dans ma cellule. La fenêtre, grande ouverte mais munie de solides barreaux, donne sur un potager bien tenu. L'écho lointain des moteurs de péniche résonne doucement sur les murs jaunis.

### 中国妇女

Je broie du noir pendant un certain temps. Il s'agit d'une vieille habitude dont je n'ai jamais pu me débarrasser tout à fait, et qui porte en elle son propre remède. Une petite séance de pessimisme peut s'avérer idéale pour recharger ses batteries. J'ai longuement passé en revue les divers moyens de fuite et je m'imagine désormais de l'autre côté de la clôture. C'est déjà un progrès. Que devrais-je faire à présent ? Courons à travers les champs, loin de la route : ces imbéciles de gardiens sont sûrement incapables de se déplacer sans leur auto... Cette évocation de mes rustauds gardes-chiourme me ramène le sourire... J'ai trouvé ! Je sais par où m'enfuir. J'ai mon plan ! Rien que d'y penser, mon cœur tressaille. Les théories savantes et les idées moroses désertent mon cerveau, le yin et le yang signent l'armistice, et un calme profond prend possession de mon âme.

Je dissimule un torchon sous ma chemise puis je tambourine à ma porte. Je réclame les toilettes. Le portier des lieux, le chemisé de blanc, s'amène en traînant des espadrilles, et

me conduit au fond du couloir. J'entrevois au passage, dans une cuisinette, les sbires en uniforme, qui se tapent une partie de cartes en pompant sur leurs cigarettes *Triple-Cinq*. Ces deux affreux m'ignorent totalement. Nous dépassons maintenant, sur notre gauche, l'escalier du second étage, plongé dans l'obscurité.

La petite salle de toilette ressemble tout à fait à une cage à singes. Comme je m'y attendais, sa fenêtre, un simple vantail haut perché, donne sur le potager. Je saisis le balai accoté derrière la porte et je fracasse la vitre, en cognant à travers les barreaux d'acier. Mon gardien, affolé, se précipite à l'intérieur, comme je l'avais prévu et, pendant qu'il cherche à comprendre ce qui se passe, je lui glisse entre les doigts et je cours me faufiler dans l'escalier. Les deux gorilles, alertés, n'ont pas eu le temps de m'apercevoir. L'un d'eux se rue au secours du concierge, tandis que l'autre fonce vers le jardin. Ah! oui, ils ont du métier, mais ça les rend très prévisibles!

À ce moment précis, le téléphone se met à sonner. Flottement, bruits de savates, puis j'entends les vociférations du concierge, entrecoupées de silence. Il faut dire qu'en Chine, on ne parle pas au téléphone, on crie. Dès qu'il a raccroché, le bonhomme aboie quelques ordres incompréhensibles aux gorilles.

Quant à moi, me voici dans la chambre des maîtres. Ce lit aura peut-être servi aux rendez-vous galants du vice-maire, ou de l'entrepreneur Pan. Quel gâchis! Maître Pan, roi des travaux publics, doit tristement manquer d'imagination au plumard.

Ici, à l'étage, pas de barreaux. Et, contre toute attente, la fenêtre rouillée ne me résiste pas. Je l'ai à peine effleurée qu'elle s'entrouvre d'elle-même, poussée par la brise nocturne.

Je saute sur un néflier, qui me tend ses branches. Mais le rameau perfide me craque entre les mains, et je me retrouve sur le cul, au milieu d'une plate-bande fraîchement remuée. Vite, chassons les trente-six chandelles qui m'entourent, et franchissons le mur d'enceinte ! J'extrais le torchon caché sous ma chemise, je le déchire en deux morceaux, dont je m'enveloppe la paume des mains, pour me protéger des tessons de bouteille qui hérissent la murette. C'est drôle comme, dans l'action, toute crainte disparaît. J'ai même l'impression de m'amuser.

## 18. Le Grand Canal

UN CANAL INFRANCHISSABLE, plus noir encore que la nuit, va bientôt me barrer la route et mettre fin à ma course endiablée. Emporté par mon élan, je continue néanmoins à piétiner le sol, d'un pas lourd, pendant quelques mètres. À peine suis-je arrêté que le moteur d'une péniche invisible se met en marche. Je ressens la vague impression d'avoir déjà rêvé cette scène. J'entrevois une petite embarcation, en contre-bas, et je repars de plus belle. Pas de doute, l'équipage s'apprête à prendre le large. Il semble même qu'un batelier m'envoie des signes. Je dévale le talus jusqu'à la rive, et je bondis sur le pont de la péniche: celle-ci démarre aussitôt, dans un vacarme d'enfer qui se répercute sur les murs environnants.

Pendant ce temps, mes poursuivants m'emboîtent le pas, sans se presser, comme s'ils voulaient simplement me couper la route, et je n'ai aucune peine à les distancer. La péniche est maintenant trop écartée de la berge pour qu'ils puissent nous rejoindre. Sans chercher à comprendre leur manège, je bondis nerveusement par-dessus le plat-bord, j'atterris sur le pont et je tombe nez à nez avec mon sauveur, qui n'est autre que... la belle Meïdäi. Le temps d'apercevoir le second garde retenir calmement le bras du premier tout en s'allumant une cigarette, et nous disparaissions dans le dédale des voies d'eau de cette province aux terres basses.

Très vite, une digue naturelle nous cache aux deux sbires. Meïdaï met le cap sur un canal de traverse et bloque la barre droit devant. Puis elle rampe à nouveau sur le pont pour venir s'allonger à côté de moi.

Nous restons longtemps silencieux à nous observer. La lueur de ses prunelles m'apparaît comme le plus beau spectacle du monde. Je commence à sentir le souffle tiède de son haleine effleurer mes lèvres. Nos joues ont glissé patiemment sur le plancher patiné, pour rapprocher nos bouches.

Un baiser doux et long comme la vie. Un baiser rédempteur qui efface tous les tourments de la route. Un baiser qui transforme la peur, la solitude, le découragement en simples péripéties destinées à pimenter l'existence. Meïdaï y met un restant de tendresse, un soupçon de nostalgie, un peu d'estime, de reconnaissance et d'admiration, et tous ces nobles sentiments excitent son désir. Par ce baiser si précieux, toutes les joies et les peines passées trouvent une justification. Il n'y a désormais rien à regretter, rien qui puisse être retranché de ma destinée.

À cette heure de la nuit, notre bout de chenal est entièrement désert. Seule la pointe de notre mât émerge des deux buttes qui nous enserrent. Nous sommes assis en poupe, et Meïdaï m'a confié la barre pour mieux se lover contre moi, sa tête contre mon épaule, un bras autour du mien et l'autre sur ma cuisse.

- J'étais certaine qu'ils te conduiraient à la villa, lâche-t-elle enfin.
- Tu connaissais l'endroit ?
- Bien sûr, c'est là que l'entrepreneur Pan amène ses maîtresses.

Les passions finissent toujours par trahir la raison.  
(Lamuzi)

Meïdai me serre de plus belle et presse ses lèvres sur mon cou : aveu, regret, consolation ?

– Vois-tu, reprend-elle, l'entrepreneur Pan, malgré son génie des affaires et sa science de la nature humaine, n'a jamais envisagé que je puisse te préférer à lui, toi qui n'es qu'un type sans fortune, étranger de surcroît. Pan est quelque peu vaniteux, par tempérament, et passablement chauvin, par tradition familiale.

La lune perce à nouveau les nuages et vient se mirer dans la surface parfaitement calme du canal. Elle nous accompagne quelque temps, dans sa trajectoire oblique, qui finira par diverger de la nôtre. Dans la boîte de l'ombre, l'esprit doit rester placide comme la lune posée sur l'eau tranquille.

– Alors, tu savais qu'il me ferait mener ici, reprends-je. Nos visages sont si rapprochés que je sens ma respiration se répandre sur sa joue.

« J'étais dans le secret, convient Meïdai. Vois-tu, l'entrepreneur Pan n'ignorait pas notre liaison d'autrefois, à toi et moi. Mais pour lui, il s'agissait d'une simple passade, qui pouvait lui fournir un atout. Quand il t'a vu fouiner dans ses affaires, il crut faire de moi un faux agent double, qui t'abuserait pour mieux le servir.

« C'est par hasard que l'entrepreneur Pan t'a démasqué, poursuit-elle. Comme tu t'en doutes, c'est moi qui t'ai laissé le petit message, afin que tu nous suives aux montagnes Jaunes. Nous devons y être à l'écart des fonctionnaires trop curieux, mais, en même temps, nous nous retrouvions dans un lieu public auquel tu pouvais facilement accéder.

« Le soir que nous discutons à l'hôtel du Pin de la Bienvenue, là-haut sur le plateau, nous n'arrivions plus à joindre Yangzhou par téléphone, probablement à cause de la tempête. Le patron Pan m'a alors demandé d'entrer en communication avec Ningguo. Cette fois, nous n'avons eu aucune difficulté à contacter ses gardes du corps, restés en faction là-bas, un futé et une brute.

« La brute a décroché.

– Ah, c'est toi Li-la-Brute, s'exclame le patron, passe-moi Wang-le-Futé.

Un court silence — le gros Li tente de réfléchir, puis il marmonne :

– Wang-le-Futé est dans le salon de l'hôtel, en train de demander du feu à des types qui discutent avec un étranger... Oui, un drôle d'étranger qui devait se rendre aux montagnes Jaunes et qui s'est retrouvé bloqué sur la route.

Le patron Pan fronce les sourcils :

– Un étranger ? Et il se promène sans guide ni compagnon ? Dis-moi, il a l'air de quoi ?

Li-la-Brute ne sait comment décrire l'étranger, mais il confirme que celui-ci voyage tout à fait seul. Le patron Pan esquisse un sourire et lorgne vers moi en me tendant l'appareil.

– Demande-lui de te passer Wang-le-Futé et tache de voir si cet étranger ne serait pas Bái Lidé. On m'a dit qu'il est venu fureter chez moi l'autre jour et qu'il a discuté avec le chauffeur. On ne sait jamais. »

Meidaï interrompt son récit pour me fixer au fond des yeux.

« À partir de là, ton destin était tout tracé. Un coup de téléphone, depuis Tunxi, à l'hôtel du Pin de la Bienvenue,

nous a confirmé ton passage là-haut. Il ne restait plus qu'à te cueillir sur le chemin du retour. À cause de l'émeute, nous avons dû quitter Tunxi plus tôt que prévu, mais nous avons laissé des hommes à l'auberge de Ningguo et à la gare de Nankin. Comme tu leur as échappé, on t'a tendu un piège au musée de Yangzhou. Le vice-maire voulait te faire disparaître dans un camp de travail, après t'avoir compromis dans un trafic de contrebande, mais l'entrepreneur Pan a trouvé ça trop risqué. Il suffisait dans l'immédiat de t'intimider et de te mettre hors circuit pour quelque temps.

« Sachant que, de toute façon, tu serais pris, j'ai emprunté cette péniche et je suis venue t'attendre derrière la villa de l'entrepreneur Pan. J'étais en train de réfléchir à un moyen de te faire évader quand tu es accouru à moi, poursuivi par Wang-le-Futé et Li-la-Brute. Mais ce qui m'étonne, c'est leur peu d'empressement à te rattraper. »

La suite, je la connais : le bateau qui nous transportait s'est évanoui dans la nuit noire et nous nous sommes embrassés.

C'est presque trop beau pour être vrai. Si elle n'était pas si attirante, je me méfierais d'elle.

– Et maintenant, Meïdai, où allons-nous ?

– Pour toi, le mieux serait de retourner à Shanghai. C'est presque un autre monde pour la bande. Ils n'oseront rien tenter là-bas si tu ne les menaces plus.

– Shanghai, diable ! À la vitesse où nous avançons, nous n'y parviendrons pas avant demain. Et d'abord, connais-tu le chemin pour rejoindre le fleuve ?

– Le chemin, non, mais j'ai déjà piloté du côté de chez moi, avec mon père, et tous les canaux sont organisés de la

même façon dans cette province. Il y a ceux qui relient les hameaux, ceux qui conduisent au Grand Canal ou au Yangze... et ceux qui ne débouchent nulle part. On tachera d'éviter ces derniers et de rejoindre le fleuve à l'aube. Il faudra d'abord nous reposer quelques heures, car la navigation n'y est pas de tout repos. On jettera l'ancre dans un petit lac, à l'abri des regards.

– Et toi, Meïdǎi, que vas-tu faire ensuite ?

– Je te déposerai à Shanghai, sur le Bund, et je prendrai le traversier de Haimen pour retourner de l'autre côté du fleuve. Je serai chez mon père dans la soirée, comme prévu, et personne ne se souciera de mon absence.

– Et si on te soupçonne ?

### 盖棺论定

Gài guān lùn dìng :

On ne pourra porter un jugement que lorsque le cercueil sera refermé.

Pour toute réponse, Meïdǎi m'embrasse avec passion. Je retrouve le goût, le parfum d'autrefois. La vie est faite de lambeaux de bonheur qui se recollent après coup. Ce n'est qu'à la fin de la grande aventure qu'on saura en faire le bilan et déterminer si on a été heureux.

Notre péniche est maintenant arrimée à une petite barque à fond plat, elle-même amarrée à un ponton. Le rivage est envahi par la hampe des joncs et des bambous en fleurs, dont les silhouettes noires ondulent en silence. À l'abri du vent, la nuit est presque tiède. Meïdǎi saute, à ma suite, au fond de la cale ouverte. Nous étendons une couverture matelassée sous nos genoux. Je saisis le col de la belle, je l'attire doucement vers moi, je déboutonne sa veste. Comme autrefois, elle se laisse faire, sachant parfaitement quand frei-

ner mon élan. Mais ce soir, elle ne cherche pas à me retenir. Je lui désenfile son gilet. Ses baisers, à peine interrompus, me confient : « Je te veux, n'arrête jamais, prends-moi comme un amoureux, c'est ma première nuit d'amour véritable. »

La lune voilée répand une faible lueur dans le ciel nocturne.  
 L'oiseau attardé vole à travers la brume.  
 Le ginkgo et la pagode confondent leurs ombres,  
 D'où s'échappe le murmure du premier grillon de l'été.  
 Les fleurs se noient dans la grisaille.  
 Les hommes, transformés en silhouettes,  
 Disparaissent l'un après l'autre.  
 La brise du soir fait frémir le rideau de perles.  
 La lanterne qui s'évanouit  
 Nous presse d'entrer au pays des songes.

(Bai Lide, d'après un thème de Qiong Yao)

中国妇女

Peu avant l'aube, des rumeurs de vie nouvelle se répandent sur la plaine. Tintement des bols de faïence qui s'entrechoquent dans un abreuvoir, grincement d'une remorque que le maître attache au tracteur, aboiement rauque du molosse qui aperçoit son premier intrus de la journée. La campagne se réveille et le pays se met au travail.

Meidaï a ouvert les yeux en même temps que moi. Elle me dévisage quelques instants, sourit, et m'embrasse. Elle se blottit dans mes bras pour retrouver un peu de chaleur. Moments que l'on voudrait éternels, mais il faut déjà penser à rejoindre le fleuve, avant qu'il ne soit grand jour.

– Plus jeune, me confie Meïdai en se débarbouillant dans un seau d'eau fraîche, j'aurais plongé tout droit dans le canal en guise de toilette matinale. L'eau était encore très propre.

Le clair courant s'émousse  
 Contre la monumentale paroi de jade.  
 Au milieu des eaux transparentes  
 Se dressent les Sept collines.

C'est vrai, les poètes ont chanté les ondes émeraude coulant sous les ponts arqués. Je ne trouvais là que simple coquetterie littéraire, moi qui n'imaginai les eaux chinoises que jaunâtres et vaseuses. Ainsi, l'onde pure des poètes a vraiment existé ! Maudits soient le progrès, la réforme économique, et le libre-échange réunis ! Sans eux, Meïdai se serait dévêtue en toute simplicité, elle aurait longuement hésité, entièrement nue, en piétinant la passerelle, puis elle aurait piqué une tête dans le bassin, crevant la surface engourdie dans un fracas soudain. J'aurais nagé à côté d'elle, j'aurais plongé, pour admirer sous l'eau sa taille souple comme le roseau vert, je l'aurais hissée à bord en la dévorant des yeux, j'aurais frictionné ses cheveux de jais tout en baisant le creux de ses épaules.

En route. Le moteur fume et pétarade, mais très vite l'accélération de la péniche atténue le tintamarre et disperse la puanteur du mazout. Tout en maniant la barre, Meïdai active un petit réchaud et fait bouillir l'eau du thé.

Jusqu'ici, nous n'avons pas croisé la moindre embarcation. Quelques paysans à bicyclette défilent derrière le haut talus de la berge, qui cache la partie inférieure de leur corps.

On ne distingue que la silhouette de leur buste, qui glisse sans saccades devant l'horizon, comme si un tapis roulant les emportait.

Que d'eau, que d'eau! Comment nous extraire de ce labyrinthe? Un embranchement nous laisse perplexes. Mène-t-il au salut ou à une impasse? Měidaï arrache une touffe de paille de riz à une vieille natte qui recouvre le plat-bord, et la lance dans le canal latéral.

– Regarde, me fait-elle remarquer, la touffe se disperse, il commence à y avoir du courant. Le Grand-Fleuve n'est plus très loin.

– Que faisons-nous?

– Attendons, la paille de riz nous indiquera la voie à suivre.

*Dao ke dao feichang dao*

*Ming ke ming feichang ming.*

La voie qui peut être exprimée

N'est pas la vraie Voie

Le nom qui peut être prononcé

N'est pas le vrai Nom.

(Lao-tseu)

À ma grande surprise, les brins de paille, un moment immobiles, commencent à flotter vers nous. Si nous avons emprunté le canal latéral, ainsi que le dictait mon instinct, nous aurions remonté le courant sans nous en douter. Comme cela arrive souvent lorsqu'on atteint un carrefour, la voie à suivre est simplement celle qui conduit en ligne droite.

Notre canal s'élargit. Nous doublons quelques barques, encore amarrées à des piquets, mais secouées par les premiers pas matinaux de mariners invisibles, à l'intérieur de leur cabine. Un pont de pierre à trois arches apparaît devant nous. Deux enfants qui le traversaient s'immobilisent contre la rambarde, pour guetter notre passage et nous faire des signes d'amitié. Nous avons rejoint une contrée où l'eau domine la terre. L'écho des moteurs marins nous arrive par bouffées de plus en plus nettes. Au détour d'une pointe basse et sablonneuse, nous apercevons enfin le Yangze, couvert d'une flottille d'embarcations. De modestes péniches, semblables à la nôtre, sont restées attachées en rangs d'oignons pour passer la nuit. Les bateliers du matin aiment à laver de vieilles guenilles dans l'eau douteuse du fleuve. Leur vie semble s'écouler selon le rituel du temps des Ming, moteur assourdissant mis à part. Ils constituent un peuple bien distinct, depuis les plus anciennes dynasties. Quelques opulentes barges, lourdement chargées, descendent déjà le Yangze en creusant un sillage inquiétant, dont les remous menacent à tout moment de verser par-dessus bord pour envahir les ponts. Si une vague, plus grosse que ses consœurs, venait à se former, on se demande comment elle éviterait de s'engouffrer dans la cale ouverte et de submerger le bateau en quelques instants. Je ne serais pas étonné si le fond du Grand-Fleuve était jonché de milliers d'épaves.

Cela me rappelle un tête-à-tête qui avait autrefois rempli Meïdai de gaieté. C'était au dernier soir de mon séjour d'hiver et nous revenions d'une grande balade en ville. J'étais assis sur le divan, à lire tout haut les faits divers de la feuille de chou locale, tandis que Meïdai, allongée, avait posé sa tête sur mes cuisses. La douceur de mon appartement et de mes

caresses, après les fatigues de la marche et les coups de fouet de la bise glaciale, l'avaient mise dans un tel état d'exaltation que ma lecture, d'une voix solennelle, de ces nouvelles éminemment banales, suscitait chez elle une hilarité croissante.

« Un déplorable accident s'est produit lundi soir sur le canal de la Pureté émeraude. La péniche du batelier Wang a heurté deux embarcations qui naviguaient en sens inverse, coulant immédiatement l'une d'entre elles et ruinant sa cargaison. La péniche du batelier Wang, un résidant de la préfecture de Yangzhou, a sombré quelques minutes après, bloquant la circulation navale jusque tard dans la matinée suivante. Le batelier Wang a été accusé par les autorités fluviales de multiples infractions à la loi : excès de la charge réglementaire par plus de 5 000 livres métriques ; conduite sans permis d'une embarcation à immatriculation périmée ; embauche d'un mousse d'âge scolaire et non enregistré ; navigation, à une vitesse interdite, sur la voie réservée à la circulation en sens inverse ; feux de position éteints, et d'ailleurs défectueux. »

Meidaï, croyant à tort que j'improvisais, riait de plus belle à l'énoncé de chaque nouvelle infraction. C'est à ce moment-là qu'elle me fit connaître son acceptation de ma demande en mariage de la veille. « Je le confirme une fois encore, puisque vous avez le sens de l'humour, je veux bien vous épouser et passer le reste de ma vie avec vous. »

Nous abordons maintenant la manœuvre la plus dangereuse, puisque nous devons traverser le fleuve de bord en bord, afin de rejoindre la voie descendante, le long de l'autre rive. Si la plupart des petites péniches demeurent encore paisiblement à l'ancre, il nous faut affronter les barges

de charbon et éviter les immenses cargos aux noms évocateurs, qui semblent surgis du fond des âges. Le *RAMARU* de Yokohama, le *НАРОДНА* de Vladivostok, qui traînent leur rouille sur les mers orientales depuis plus d'un demi-siècle, nous dominent de toute leur puissance et nous couvrent de leur ombre, qui teinte de sépia les flots du Yangze.

## 19. Trois marches d'escalier

TROIS CENTS KILOMÈTRES avant d'atteindre le Huangpu, à l'embouchure du Grand-Fleuve. Décidément, nous ne parviendrons pas à destination avant la nuit. Meīdāi ne pourra rejoindre à temps la maison de ses parents, à Haimen, et l'entrepreneur Pan ne manquera pas de la suspecter de trahison. *Zenme ban?* Que faire?

– Il y aurait toujours un moyen, propose Meīdāi. Pour couper au plus court, nous pourrions emprunter le canal de Suzhou, qui finit sa course à travers Shanghai. Nous jetterons l'ancre près de la buvette où nous nous sommes retrouvés la semaine dernière.

– Pourvu que le canal ne soit pas aussi encombré que le fleuve.

– Ça pourrait être pire, mais nous jouerons des coudes. Comme nous circulons à vide, on nous laissera passer, d'autant plus que la marée va bientôt descendre.

Meīdāi manœuvre pour nous aligner sur la rivière Liu, un affluent du Yangze qui nous conduira au canal de Suzhou, et celle-ci apparaît soudain, derrière une jetée, vaste et presque déserte. Une plaque rouillée marque l'entrée principale de cette voie d'eau millénaire. Dès que nous sommes engagés, Meīdāi extrait un téléphone portable de son sac.

– J'appelle le patron de la buvette, m'indique-t-elle avec un sourire embarrassé, c'est un membre du clan familial... de mon mari.

Son regard se met à briller. Le bonhomme est au bout du fil.

– Allô, Lao Li ? C'est vous ? Non ? Mais passez-moi Lao Li, bon sang.

Meïdaï profite de l'attente pour me donner un petit baiser en douce. Un des derniers peut-être ?

– Ah ! c'est vous Lao Li ! Écoutez, si les gens de l'entreprise Pan me demandent, dites-leur que je suis descendue en ville et qu'ils me rappellent après le souper.

– Ils ont déjà téléphoné, confirme le vieux Li dans l'écouteur, et je les ai justement avertis que tu rentrerais tard dans la soirée.

– Alors, tout va bien.

Elle met ainsi fin à la conversation sans autre forme de politesse.

Meïdaï reste soucieuse.

– Réflexion faite, reprend-elle en me prenant la main, tout va mal. Pan et sa clique ne sont quand même pas des idiots... Enfin, ce n'est pas tellement Pan que je crains mais le vice-maire.

Elle a raison : un bureaucrate est toujours plus dangereux qu'un entrepreneur, incompétence oblige.

– Pan sait tout, finit-elle par lâcher. Il sait que je suis venue te chercher. Il sait que nous sommes en route sur le canal. Je me demandais bien pourquoi ses deux gardes du corps te laissaient fuir sans réagir, comme s'ils avaient voulu te rabattre vers ma péniche.

Un instant au bord des larmes, elle a tôt fait de se ressaisir.

– Écoute Meïdaï, il nous reste un atout. J'ai réussi à retrouver le manuscrit volé au musée de Yangzhou, et je l'ai fait expédier par les Miao de Tunxi à mon adresse.

Meïdaï me regarde d'un air intrigué, presque sceptique. Elle se demande peut-être où je veux en venir. Je poursuis.

– En principe, ce manuscrit devrait déjà être parvenu à mon hôtel, en face du consulat de Russie. C'est, paraît-il, un document à portée historique. Si nous arrivons à rendre public le contenu du manuscrit, nous deviendrons intouchables. On citera mon nom dans les journaux. Tu pourras gagner Vladivostok comme prévu... et amener ton mari avec toi.

Elle me jette un regard froid et relâche ma main, comme si la réalité venait de la rattraper. Mon cœur se pince. Tant que l'avenir restait bouché, nous vivions intensément le moment présent. Je sens que notre escapade sentimentale est désormais terminée. Les tristes devoirs de la vie doivent reprendre le dessus. Plus jamais je ne ferai l'amour avec mon ex-fiancée.

– Mon mari est déjà arrivé en Russie à l'heure qu'il est. Grâce à ses contacts là-bas, il a réussi à se mettre à l'abri. Tant qu'il demeurait en Chine, l'entrepreneur Pan pouvait faire pression sur moi. Quand j'ai su que mon mari était en sûreté, je me suis lancé à ton secours. Oh! je n'ai eu aucun mérite, il me semblait que c'était la seule chose à faire. L'inaction m'effrayait encore plus que le danger.

Elle me laisse prendre sa main, que j'embrasse.

– Alors, tu vas aller le rejoindre à Vladivostok?

– C’est mon mari... C’est vrai qu’il a fait beaucoup de bêtises. Il a voulu doubler le patron. Quand on veut se frotter à des gens bien plus expérimentés que soi!... Mon mari n’a ni l’habileté d’un Pan, ni le courage d’un Bái Lìdé. Mais... c’est mon devoir... Je dois penser à ma famille, à mes parents... Je le rejoindrai un jour, si on me laisse partir. Car maintenant je ne peux plus me sauver. Mon père pourrait avoir de gros ennuis.

Elle soupire, la larme à l’œil pour la première fois.

– Cette fois, Meīdāi, c’est moi qui viendrai à ton secours. Je dévoilerai le manuscrit et je m’arrangerai pour conclure un armistice avec l’entrepreneur Pan. Il n’est pas homme à se venger inutilement et il n’hésitera pas à laisser tomber le vice-maire si c’est nécessaire.

Son regard s’illumine étrangement, comme si une évidence l’avait soudainement frappée.

Canal de Suzhou, de plus en plus étroit. L’horizon s’obscurcit. Nous avons quitté la province du Jiangsu, terre d’abondance, pour pénétrer sur le territoire de Shanghai. Malgré l’heure tardive, la circulation reste dense, d’autant plus que les nombreux chalands au mouillage réduisent la portion navigable du canal. Il nous faut souvent suivre des files de péniches puant le mazout avant de pouvoir les dépasser.

La nuit est déjà très avancée lorsque nous débarquons au quai du Ginkgo, épuisés par nos manœuvres et abrutis par les trépidations du moteur. Après nous avoir fait pénétrer chez lui, le patron de la buvette s’empresse de redescendre le rideau de fer. On me prête une banquette et une couverture, au rez-de-chaussée. Une soubrette m’apporte un pyjama et me

demande de lui confier mes vêtements pour les faire laver. Meidaï ira dormir loin de moi.

中国妇女

Je ne veux pas rappiquer trop tôt à mon hôtel. Je préfère attendre l'heure de pointe pour mieux me fondre dans la foule. Pendant que je longe le canal, en direction du pont métallique, Meidaï est restée à la buvette, chez son oncle par alliance. Pour elle, il est désormais inutile de se cacher. C'est à moi de jouer.

Je contourne prudemment l'hôtel Pujiang et je gagne l'entrée de service, au fond de la cour arrière. Comme bien des anciennes portes réservées aux fournisseurs, celle-ci est munie d'un obstacle, en l'occurrence trois marches inégales qui ont gêné plusieurs générations de livreurs sans que personne n'y trouve à redire. Comme je grimpe sur le perron en songeant aux trois millions de pas qui m'ont précédé depuis cent cinquante ans, le bonhomme Miao qui m'avait recommandé à ses amis de Tunxi m'interpelle.

- Monsieur Bái Lìdé, on vous cherche encore. Des hommes sont passés ce matin et ils ont demandé après vous.
- Quelle sorte d'hommes.
- Deux hommes en noir, dans une voiture noire. Des hommes hargneux. Ils sont repartis mécontents.
- Ont-ils laissé quelqu'un en surveillance ?

L'ombre de l'arbre planté  
rafraichira ceux qui ne  
sont pas encore nés.  
Mais le bois embrasé du  
tronc coupé réchauffe  
déjà mes propres os.  
(Lamuzi)

– Non, la voie est libre, vous pouvez y aller.

Je me faufile à travers les couloirs de service jusqu'à la réception, en croisant les regards étonnés des marmitons et des blanchisseuses affairés à leur ouvrage. J'évite les tables roulantes chargées des restes du déjeuner, et les monceaux de draps sales posés à même le sol. Deux hommes en noir ? Je les imagine aisément sous les traits de mes ravisseurs Wang-le-Futé et Li-la-Brute.

C'est une gracieuse jeune fille en tailleur bleu marine qui assure la permanence au comptoir principal de l'hôtel : ma réceptionniste préférée, à qui je ne manque jamais de prodiguer encouragements et compliments. C'est une personne heureuse de vivre, qui aime à collectionner les sourires, et qui tient la galanterie pour la plus grande des délicatesses.

– Du courrier pour moi, Mademoiselle Xiao Truc ?

– Tiens, c'est vraiment curieux, deux hommes sont venus tout à l'heure me demander la même chose... Enfin, ils voulaient savoir si vous aviez reçu un paquet.

– Et vous le leur avez donné ? demandé-je, mort d'inquiétude.

– Mais Monsieur Bá Lìdé, nous n'avons reçu aucun courrier pour vous, je vous l'assure.

Aucun courrier ? Alors où est passé mon manuscrit ? Ce n'est pas possible ! Comment parviendrai-je à sauver Meïdǎi maintenant ? Je suis déshonoré ! J'ai perdu la face !... Les Miao de Tunxi n'ont pas pu me faire ce coup-là. Ils auraient dilapidé, pour une bouchée de pain, un pareil trésor dont ils ne soupçonnent pas la valeur ? Ou, pire, ils l'auraient jeté pour économiser le prix d'un timbre ? Non, je n'ose pas le croire. J'ai même honte d'y avoir pensé. La poste aura pris du retard,

voilà tout. Je compte les jours : un, deux, trois... C'est amplement suffisant pour la livraison, mais on ne sait jamais... Je reprends espoir. Le colis est peut-être en route, en ce moment même.

- Mademoiselle, à quelle heure le facteur doit-il passer ?
- Mais il vient juste de passer, Monsieur Bái Lìdé.

Déception. Il me faudra patienter jusqu'à demain. Qui sait ce qu'il adviendra de Meïdāi d'ici là ? D'autant plus que ces deux abrutis de Wang-le-Futé et Li-la-Brute reviendront probablement attendre le facteur eux aussi.

Désespoir. Je fais quelques pas dans le grand hall de l'hôtel, jusqu'à la devanture de l'agence de voyages, installée à son extrémité. La vitrine, impeccablement astiquée de mon côté, est couverte d'empreintes digitales sur son autre face. Le bureau de l'agence demeure sombre, et désert de clients, comme à l'habitude. Il y règne un désordre assumé, qui contraste avec la propreté éclatante du lobby. Pendant que je déambule, la tête vide, la patronne de l'agence s'extirpe de son fauteuil poussiéreux et me fait des signes à travers la vitre, sur laquelle elle rajoute quelques traces de doigts supplémentaires.

– Bonjour Monsieur Bái Lìdé, fait-elle en entrouvrant la porte en verre, comment ça va ces jours-ci ? Je vous cherchais justement. Le facteur nous a laissé par erreur un gros paquet qui vous était destiné. Voilà deux jours qu'il traîne sur ma table. Je voulais vous lâcher un coup de fil, mais j'ai complètement oublié. Je suis vraiment confuse.

Je me précipite dans le bureau de l'agence. Deux jours ? Cette fois, c'est trop rapide ! Serait-ce un quelconque colis qui n'a rien à voir avec le précieux document que j'attends ?

Un solide papier brun orné de quelques taches d'huile, un ruban de ficelle rose indéchirable. Je palpe, je renifle, je lacère. C'est bien mon manuscrit, aux feuilles craquantes et à la couverture légèrement moisie.

La directrice de l'agence ne peut s'empêcher de partager ma joie, dont elle ne comprend nullement la raison.

– Madame, j'ai un gros service à vous demander. Il faut à tout prix que vous me laissiez utiliser votre photocopieuse et votre ordinateur.

Cette requête ravive d'abord sa paresse naturelle, mais mon insistance la gêne encore plus. Je sens que la nonchalante directrice se heurte à un grave dilemme. Est-il plus pénible de collaborer ou de refuser ? Je m'approche déjà de la photocopieuse et j'emporte ainsi sa décision.

Où diable est passée la page principale du manuscrit ? Elle semble introuvable, comme si elle n'avait jamais existé. Ah, la voici !

« Avendo dimostrato che il vagante pianeta del Fuoco si mos-  
tri in un tempo quasi dodici volte maggiore che in altro tempo,  
il maestro Giuciang argumenta che non la Terra, ma il Sole, sia  
nel centro delle conversioni dei pianeti. »

J'en reproduis une dizaine de copies. Sur les unes, j'inscris le nom et les coordonnées de journalistes, professeurs et intellectuels de renom. Je sors quelques secondes, pour distribuer ces exemplaires aux Miao stationnés devant l'hôtel, tout en leur recommandant la plus grande diligence. Les Miao n'hésitent pas un instant à me prêter main-forte, et ils se dis-

persent, fébriles, aux quatre coins de la ville. Je retourne dans l'agence, je cache une copie sous la photocopieuse — aucun danger de voir la femme de ménage fouiller là-dessous — et je glisse celles qui restent dans ma chemise. Je compose enfin un message électronique destiné au *Xinwen Chenbao*, le « *Matin de Shanghai* », en indiquant où récupérer les photocopies.

À ce moment, des rires et des cris de joie éclatent dans le hall de l'hôtel. Un groupe de jeunes Pékinoises est en train de se faire photographier, avec une toute nouvelle caméra électronique. J'entrouvre la porte vitrée de l'agence. Comme je m'y attendais, les jeunes filles me prient de me joindre à elles et de poser en leur compagnie. En échange, j'emprunte leur caméra et je serai donc en mesure d'expédier quelques clichés du manuscrit aux journalistes.

L'ordinateur digère lentement le message. C'est parti! Le premier élément de preuve de la théorie héliocentrique chinoise vogue maintenant sur le fil. Rien ne peut plus l'arrêter. Meidaï est sauvée. Je suis sauvé.

Mais ne traînons pas. Je crois avoir aperçu une auto noire au bas du perron. Je prends congé à reculons, tout en remerciant la patronne de l'agence, et je file vers les grilles du vénérable ascenseur, le manuscrit sous le bras. Après avoir grimpé quelques étages, je me retrouve seul à bord et je prends l'initiative de cacher le vieux bouquin dans le plafond de la cabine.

Je dévale maintenant l'escalier de service, jusqu'au rez-de-chaussée. Je vole à travers les couloirs du personnel, je bondis dans la cour arrière en sautant les trois marches. Je

me remets alors à marcher calmement, en lissant mes cheveux ébouriffés. Dès que je suis suffisamment éloigné de l'hôtel par un savant détour, je m'empresse de piquer à nouveau vers la buvette. Pour éviter de longer le canal de Suzhou, j'emprunte la rue du Tibet. Pendant que je chemine sur les trottoirs de Shanghai, enjambant allègrement les bornes d'incendie, les cageots et les tas de briques qui se dressent sous mes pas, le destin est en route. Bientôt, on saura qu'à l'époque des Tang, la terre tournait déjà autour du soleil. Bientôt, le monde entier saura. Il saura que des savants Chinois ont élaboré, dès le VIII<sup>e</sup> siècle, leur propre théorie héliocentrique. À l'époque des Tang, la terre tournait déjà autour du soleil.

## 20. Le tao

**M**EÏDAÏ M'ATTENDAIT, remplie d'anxiété, dans l'arrière-boutique de la buvette. Elle comprend immédiatement, à mon air réjoui, que l'opération *manuscrit* a réussi. Cela signifie aussi que l'heure de nous quitter a sonné.

– Que vas-tu faire maintenant ? me demande-t-elle.

– Je pars pour Yangzhou, je veux annoncer la bonne nouvelle à mon ami le directeur du musée d'Histoire. De toute façon, je n'ai pas intérêt à traîner ici.

– Mais là-bas, tu ne pourras faire le moindre pas sans qu'on te repère immédiatement. J'en sais quelque chose.

– Le temps d'y arriver et tout le monde aura eu vent de la découverte. Il n'y aura plus rien à craindre.

– Sois prudent, je crois le vice-maire prêt à tout, d'autant plus qu'il suppose le manuscrit égaré à jamais.

– J'y ai pensé. C'est pourquoi je traverserai le Grand-Fleuve à Nantong. Personne ne songera à me voir surgir par cette route.

– Alors promets-moi de faire attention, on ne doit pas crier victoire trop vite.

– Bon ! tu as raison. S'il m'arrive quelque chose, tu retrouveras le manuscrit dans le plafond de l'ascenseur, au vieil hôtel Pujiang.

La buvette du Canal s'anime, car midi approche. Le patron se balade dans nos parages, les employés vont et viennent, et les clients nous guettent du coin de l'œil. Il me faut prendre congé de Meïdaï sans l'êtreindre, ni l'embrasser, ni même lui donner la main. Elle plonge une dernière fois son regard intense dans mes yeux, en guise de baiser d'adieu. Au moment où je me mets en route, elle glisse une lettre dans la poche de mon veston.

– Tu l'ouvriras quand tu auras rejoint le musée de Yangzhou.

Je revois instantanément ces lieux qu'elle évoque, le bureau encombré du directeur Ouyang, le couloir aux carreaux noirs et blancs balayé par les courants d'air. Il y a moins d'une semaine, Meïdaï se cachait dans la pénombre de ce couloir pour me guetter et me pousser à me rendre aux montagnes Jaunes. Ah ! si seulement je pouvais retourner quelques jours en arrière, la surprendre dans sa cachette et l'embrasser passionnément. Mais l'encre du grand Livre a tôt fait de sécher, tel est le destin des hommes.

Le gué de Nantong. Les bacs se succèdent, les uns après les autres. Pas de brouillard aujourd'hui, le ciel est d'un bleu sale. Nous voici au milieu du fleuve. Le Yangze me semble bien banal en plein soleil, presque artificiel, un simple point de passage à enjamber. La rive nord s'annonce, nous accostons, les chaînes du bastingage sont retirées, les suspensions des véhicules sautillent une dernière fois, les moteurs se remettent en marche, l'autocar gravit la rampe du quai. On nous dépose dans une ruelle. La vitrine d'une antique librairie dévoile les récentes dépêches de la presse électronique, *Détails à l'intérieur.*

Ici, le temps s'est arrêté. Le plancher de bois, légèrement surélevé et passablement vermoulu, doit remonter aux Qing, et la plupart des livres datent du grand-père Mao. Seul le coin proche de la caisse enregistreuse, doublée de son incontournable boulier traditionnel, a pris des allures modernes : journaux, affiches de cinémas... imprimés informatiques, dont aucun ne fait encore état de la découverte du manuscrit.

Temps perdu. Ressortons, sans plus tarder. Je me dirige au bout de la ruelle, pour rejoindre la gare routière, discrète, pratiquement camouflée. Derrière moi, l'étrange tintement d'une clochette, dans la brise tiède de l'après-midi. Je me retourne. Un vieillard aveugle, presque en haillons, zigzague sur la chaussée de terre battue, en annonçant son passage. Deux mondes, deux siècles vivent côte à côte, l'un est en train de quitter la scène, pour ainsi dire en s'excusant, et l'autre occupe le terrain comme si rien n'avait jamais existé avant lui.

Nombreux sont les autocars qui font le trajet de Nantong à Yangzhou. Ceux qui partent les premiers se font souvent doubler par les suivants. Allez comprendre ! La route est belle. Les villages défilent, quasiment sans interruption. Dans un demi-sommeil, je crois entendre un passager faire la réflexion suivante :

- Trop de monde, il y a trop de monde en Chine.  
Le receveur me tire de ma torpeur.
- Hé, Monsieur, vous êtes arrivé... Vous n'avez payé que jusqu'ici seulement.
- Quoi ? Nous sommes déjà à Yangzhou ?  
Tous les yeux sont braqués sur moi. Je suis l'attraction du moment, car, avec ma gueule de métèque à peine

réveillé, nul ne peut savoir avec certitude comment je vais me sortir de ce petit embarras.

Musée de Yangzhou. Dès qu'il entend mes pas dans le couloir, le directeur Ouyang se précipite à ma rencontre. Il n'ose ouvrir la bouche et m'interroge du regard. Je souris, triomphalement. Ses yeux s'illuminent. Il m'empoigne la main en s'écriant : « Le Ciel soit loué ! » et il m'entraîne dans son bureau sans me lâcher. Je confirme :

– Le manuscrit est intact, et en sûreté.

Il laisse partir ma main, pour être plus libre de ses mimiques.

– C'est tout ce qui compte ! Ce midi, un de mes amis m'avait déjà averti depuis Shanghai, mais je tenais à en obtenir la confirmation par votre bouche.

Il hésite un instant avant d'ajouter, presque malicieux :

– À vrai dire, j'attends votre manuscrit d'une minute à l'autre.

Tout en lorgnant vers la rue, je m'exclame :

– Quoi ? Mais qu'est-ce que ça signifie ?

Mais je n'ai guère eu le temps de spéculer sur l'étrange déclaration d'Ouyang, car l'esplanade du musée est parsemée de voitures noires à l'arrêt, avec des ombres de passagers à l'intérieur. Tenez, en voici encore une autre qui s'amène par ici ! À la place du directeur, je me rongerais plutôt les sangs.

Tout se passe en silence, car le bureau du bonhomme Ouyang est isolé des bruits de la rue par les fenêtres closes. Sans entendre un seul son, nous voyons une Mercedes s'immobiliser le long du trottoir, et les portières claquer. Deux hommes en costume sombre se tiennent maintenant debout

sous un platane, la cigarette à la main, en train d'examiner les lieux. Puis, les voilà qui disparaissent derrière le mur d'enceinte.

Une rumeur de pas militaires sur l'allée cimentée de la cour, d'abord presque imperceptible, qui prend de l'ampleur. Le tapement rythmé se dirige vers nous, résonne dans le couloir, et s'arrête brusquement. Le crissement d'une semelle de cuir émerge de ce nouveau silence. La porte grince. Un homme s'introduit dans le bureau. Le vice-maire se tient devant nous, dans toute sa petitesse.

Un frisson glacé me parcourt le dos. Je sens que l'ennemi sera sans pitié. La mère Wang, qui venait d'entrer avec sa théière, reste figée. Mais le directeur Ouyang demeure étrangement calme. Le vieux renard aurait-il flairé quelque chose, ou se préoccupe-t-il uniquement du manuscrit sauvé?

### 中国妇女

Pendant ce temps, ou presque, un conseil de guerre se tient dans la capitale provinciale de Nankin, sur l'initiative du gouverneur. Celui-ci a convié son chef de cabinet et son préfet de police à démêler la situation, en coordination avec le délégué du gouvernement central. Il va de soi que le secrétaire général de la section provinciale du Parti assiste également à cette réunion exceptionnelle.

*Le cas du vice-maire*

|  |   |               |
|--|---|---------------|
| Le chef de cabinet présente la situation :                               | La poule s'est envolée et les œufs sont cassés.                               | 鸡飞蛋打          |
| Le préfet de police se veut prudent :                                    | À quoi bon remuer les cendres du passé ?                                      | 既往不咎          |
| Le délégué de Pékin insiste sur la gravité du problème :                 | Le feu est aux sourcils !   | 火烧眉毛          |
| Le chef de cabinet se dédouane :   | Il est difficile de se prémunir contre un voleur qui réside dans la maison.   | 家贼难防          |
| Le préfet de police renchérit :  | Le linge sale familial ne doit pas être étendu sur la place publique.         | 家丑不可外扬        |
| Le secrétaire provincial du Parti n'est pas avare de sa langue de bois : | Il faut recueillir amplement les avis pour en déduire un jugement plus juste. | 集思广益          |
| Le délégué de Pékin ironise :  | Il faut faire honneur au Comité central par des actions concrètes.            | 以这些实际行动向党中央汇报 |
| Le chef de cabinet se montre déjà plus réaliste :                        | Quand l'eau baisse, les pierres apparaissent.                                 | 水落石出          |

|  |   |                     |
|--|---|---------------------|
| Le préfet de police<br>objecte encore :  | L'eau répandue se<br>recueille difficile-<br>ment.  | 覆水难收                |
| Le délégué de Pékin<br>insiste :   | Il ne suffit pas de<br>quelques gouttes<br>d'eau pour éteindre<br>un grand incendie.                | 几滴水灭不<br>了大火        |
| Le chef de cabinet<br>se laisse enfin<br>convaincre :                                    | Il faut être perspi-<br>cace et faire preuve<br>de fermeté.   | 机智果断                |
| Le préfet de police<br>apporte de l'eau au<br>moulin :                                   | Lorsque la bécasse et<br>la moule se dispu-<br>tent, c'est le vieux<br>pêcheur qui en pro-<br>fite. | 鹬蚌相争,<br>渔翁得利       |
| Le secrétaire provin-<br>cial du Parti est tou-<br>jours prodigue de<br>ses mots creux : | Il faut garder en mé-<br>moire les leçons ti-<br>rées des erreurs<br>commises dans le<br>passé.     | 记住过去所<br>犯错误的<br>教训 |
| Le délégué de Pékin<br>prend un ton déci-<br>sif :                                       | Quand la flèche est<br>sur l'arc, il faut la<br>décocher.   | 箭在弦上,<br>势在必发       |

Le vice-maire de Moucheng sera démis de ses fonctions. On hésite à le condamner et on se contente de le bannir dans une autre province. Le tigre est carnivore, mais il ne mange quand même pas ses petits! La démotion du vice-maire réjouira quelques bureaucrates jaloux, et il ne manque pas d'ambitieux à qui confier son poste (il suffira ensuite

d'entériner cette nomination par un vote adéquat). D'ailleurs, le successeur a été choisi depuis belle lurette. Le vice-maire sera « contraint à vendre son sabre pour s'acheter des buffles » ; autrement dit, il coulera le reste de ses jours dans une paisible retraite. Entre-temps, sa déconfiture pourra faire les gros titres de la presse nationale, histoire de rappeler que l'État se montre vigilant dans sa lutte contre la corruption.

### *Le cas de l'entrepreneur*

|  |   |                     |
|--|---|---------------------|
| Le secrétaire provincial du Parti lance le débat sans se mouiller :  | Il faut propager l'esprit du XVI <sup>e</sup> Congrès pour le porter à la connaissance de toutes les familles et de tous les individus. | 宣传十六大精神，做到家喻户晓，人人明白 |
| Le chef de cabinet ignore ces vagues propos et résume la situation : | Notre homme a les pieds posés sur deux bateaux.   | 脚踏两只船               |
| Le préfet de police aimerait bien tergiverser :                      | Il faut agir selon l'ordre d'importance des choses.   | 缓急轻重                |
| Le délégué de Pékin propose enfin une solution :                     | La clochette doit être détachée par celui qui l'a attachée.   | 解铃还须系令人             |
| Le chef de cabinet justifie cette suggestion :                       | Il compensera ses erreurs passées par des actes méritoires.   | 将功补过                |

|  |  |            |
|--|--|------------|
| Le délégué de Pékin clôt le débat :  | Cela donne satisfaction à tout le monde.                                     | 尽如人意       |
| Le secrétaire provincial du Parti trouve, dans son vaste répertoire, la juste expression : | Les entretiens se sont déroulés dans une atmosphère empreinte de cordialité. | 会谈是在充满团中进行 |

Le cas de l'entrepreneur Pan est en effet plus délicat. On ne peut remplacer un personnage si utile par le premier incompetent venu. De plus, Pan est trop riche pour qu'on ose l'attaquer, et pas assez fortuné pour qu'on veuille le dépouiller. Il sera invité à faire preuve de civisme en acceptant un sacrifice spectaculaire. Tiens, pourquoi ne ferait-il pas don de son nouveau et luxueux complexe sportif au Comité de citoyens de la ville ? S'il y a des fonctionnaires qui se comportent en seigneurs, on sera soulagé de savoir qu'il existe aussi des seigneurs qui agissent en serviteurs du peuple.

Quant aux autres protagonistes de l'affaire, Bái Lìdé, Měidāi, le directeur du Musée, les Russes de Vladivostok et compagnie... du menu fretin. Tous ont joué un rôle utile, les uns en toute conscience, les autres sans se douter de rien.

### 中国妇女

Dans le bureau du directeur Ouyang, la tension est encore très palpable. Les adversaires se font face : d'un côté, le vice-maire et son secrétaire, appuyés par des gardes stationnés dans le couloir ; de l'autre, le directeur du musée, Bái Lìdé... et

la mère Wang, tétanisée. Des policiers, galonnés ou cravatés, ont complètement investi la place qui borde le musée. Mais depuis quelques minutes, leurs rangs se sont progressivement éclaircis.

Soudain, le téléphone sonne. Le vice-maire, nerveux, ne semble pas réagir ; aussi le directeur Ouyang s'en va-t-il décrocher le combiné.

– Oui... Ici le musée d'histoire de Yangzhou... Pardon?... Oui, il est là.

Monsieur Ouyang tend l'appareil vers le vice-maire et ajoute :

– C'est pour vous, Monsieur, un appel de Nankin.

Le vice-maire blêmit, à peine. Il s'avance, porte le téléphone à son oreille, écoute sans mot dire. Il raccroche bientôt et se retire avec ses hommes, toujours taciturne et plus maussade que jamais. Une minute plus tard, on le voit apparaître au grand jour, sur la place, avec son escorte. Une nouvelle voiture noire, immatriculée à Nankin, s'approche à sa hauteur. Le vice-maire disparaît à l'intérieur, encadré par deux bons-hommes en uniforme de l'armée. L'automobile s'éloigne vers la route de la Pagode, et l'esplanade du musée continue de se vider. Il ne reste plus, sur la chaussée, que des passants et des cyclistes, qui vont et viennent, comme tous les jours de leur vie.

### 中国妇女

Le directeur Ouyang s'installe à son bureau, visiblement fier de lui. Il lui faut un bon moment pour sortir de son mutisme.

– Eh bien Monsieur Bái Lìdé, me fait-il d'un ton étrangement détendu, qu'est-ce que vous attendez pour lire votre lettre ?

Ma lettre ? Je crois bien que le père Ouyang a plus d'un tour dans son sac. Depuis quelques jours, il a probablement battu le rappel de ses appuis politiques. Et pour concrétiser ces appuis, il ne lui manquait plus que le manuscrit, que je lui ai apporté sur un plateau d'argent. Ce fameux ami de Shanghai qui l'a alerté aujourd'hui, serait-ce tout simplement ma douce Meīdāi ?

Je glisse la main au fond de ma poche, je retire la lettre tout en la décachetant, et j'extrais le message de Meīdāi. Voilà une relique qui me rappellera, un jour, ma gloire passée.

Mon cher Bái Lìdé. Quand tu ouvriras cette lettre, notre destin sera scellé. Si tout se déroule comme prévu, je pourrai bientôt partir pour la Russie sans me faire de souci pour mes parents. Tu as piétiné la fourmilière, mais cela tombait à point nommé pour bien du monde. D'ailleurs, tu t'es montré digne du rôle que l'on t'a fait jouer. Si j'ai parfois manqué de transparence avec toi, sache que c'était nécessaire et que tu m'as rendu un service inestimable, comme nous l'avions convenu au départ. L'entrepreneur Pan, qui a toujours désapprouvé l'enlèvement d'Océane, la fera libérer sur le pont de l'Arc-en-Ciel, en face du Petit-Lac-de-l'Ouest. Attends-la ce soir à six heures, au bord du canal. Océane est en parfaite santé ; j'ai pu lui parler au téléphone. Elle t'aime bien, je le sais, sois gentil et patient avec elle.

Ta Meīdāi

P.S. Je ne suis plus jalouse de la fille de Xuzhou.

À ce moment, le concierge du musée pénètre dans le bureau, tout en me jetant un regard oblique, et tend au directeur Ouyang un paquet enroulé dans du papier journal... le manuscrit italien!

J'ai l'impression qu'on s'est bien servi de moi. Mais je n'ose en faire le reproche au directeur.

– Vous connaissez bien la Chine, Monsieur Meidai, *huxiang bangzhu*, on s'aide l'un l'autre, et on reçoit souvent plus qu'on ne donne. Mais vous avez encore beaucoup de choses à apprendre.

– Quelle heure est-il, directeur Ouyang?

– Il est cinq heures et demie, tu devrais te mettre en route, mon garçon.

– Vous ne venez pas avec moi?

– Ce n'est plus de mon âge. Allez vous promener un peu en ville. Tu me ramèneras ma nièce ce soir.

### 中国妇女

À l'heure du souper, une foule serrée se presse sur l'antique pont de l'Arc-en-Ciel. Comme d'habitude, les cyclistes doivent mettre pied à terre pour franchir le raidillon. Je marine patiemment, de mon côté du canal. Je suis en avance, comme dans mon ancienne vie. On ne change jamais tout à fait.

Le manuscrit doit partir pour Pékin, m'a confié le directeur Ouyang. Aucun des journalistes et des intellectuels que j'avais contactés à Shanghai n'a laissé filtrer la nouvelle. Le dossier est maintenant entre les mains des experts du ministère. « Il leur reste encore beaucoup de travail à accomplir. »

Impossible d'en savoir plus, on retombe dans les mystères de l'Orient.

Le directeur Ouyang s'est montré plus explicite sur le reste de l'histoire. Une tête corrompue devait être coupée incessamment, et, à ce titre, le vice-maire faisait un excellent candidat. L'entrepreneur Pan, qui ne pouvait lâcher son comparse sans risquer de se condamner lui-même, se voyait pris entre deux feux. Le mari de Meïdāi, ce petit ambitieux sans envergure, se trouvait à son tour sous la coupe de l'entrepreneur Pan. Tous étaient menacés, mais nul ne pouvait agir. La partie restait bloquée, jusqu'à mon entrée en scène.

En récupérant le visa, j'offrais à Meïdāi sa première porte de sortie, et l'occasion de tromper à la fois son triste amant et son décevant mari. Mais, dès le lendemain, l'entrepreneur Pan la rencontrait à Shanghai, pour un conseil de guerre, dans ce restaurant de la Rivière Blanche où je les avais surpris.

– La situation ne peut plus durer, pour aucun d'entre nous, avait averti l'entrepreneur Pan. On a presque envie de voir un inconnu bousculer la cage, comme par accident. Au moins les choses bougeraient et on pourrait tirer notre épingle du jeu.

– Alors... un étranger... ce serait l'idéal, avait suggéré Meïdāi, tout en gardant pour elle le secret de notre rencontre.

– Excellent! Trouve-nous un Occidental, un petit curieux ou un débrouillard, et un franc-tireur, si possible.

Meïdāi possédait encore mieux, un Bái Lìdé en chair et en os. Mais ses scrupules la retenaient, c'est pourquoi elle avait d'abord décidé de se rendre seule à Yangzhou, à la recherche d'une solution. Lorsqu'elle se rendit compte que je l'avais suivie, elle n'hésita plus à me lancer sur la piste du clan, dans

les montagnes Jaunes, en me laissant son petit billet. C'est là que l'entrepreneur Pan eut vent de mon passage à Ningguo. L'occasion rêvée pour brusquer les choses. On me surveilla, on me poursuivit, on m'enleva. Malgré tout cela, le vice-maire évitait habilement de se compromettre. Ma séquestration n'ayant abouti à rien, Pan laissa Meidaï me délivrer. C'était aussi un bon tour à jouer à son petit requin de mari. À ce moment, les plus grands dangers planaient encore sur toutes les têtes, et j'étais sans doute celui qui risquait le moins.

Sur la péniche qui nous conduisait à Shanghai, Meidaï apprit, de ma bouche, l'existence du manuscrit. Ça pouvait être la planche de salut attendue, car une telle histoire arriverait facilement aux oreilles du public, la pire crainte des bureaucrates véreux. Meidaï avait fait prévenir Pan, depuis la péniche. Je me souviens qu'elle avait communiqué en dialecte shanghaien à ce moment-là. Pan envoya ses sbires récupérer le manuscrit à mon hôtel, sans succès, mais il réussit à mettre la main dessus peu après, grâce aux confidences que je fis à Meidaï. Nouveau conseil de guerre au quartier de la Rivière Blanche, en présence d'un agent double du vice-maire. Le manuscrit, récupéré dans sa cachette, était en route pour le musée de Yangzhou. Pendant que l'agent double s'en allait le trahir, l'entrepreneur Pan avisait les autorités de Nankin tout en sauvant sa peau : le piège était enfin tendu.

Ayant la certitude que le manuscrit était bel et bien retrouvé, le vice-maire tenta bruyamment d'en prendre possession chez le directeur du musée, qu'il croyait intimider. Il venait de commettre son premier faux pas, que tout le monde espérait avec impatience. La partie de go était terminée. Le

vice-maire devenait à son tour un *ex-quelqu'un* comme je l'étais jusqu'au jour de ma première rencontre avec Meïdāi.

Une mince silhouette se découpe sur la nuit tombante, au sommet du dos d'âne. Après quelques secondes d'hésitation, Océane me reconnaît et descend vers moi, en sautillant sur les marches du trottoir abrupt. Pour la première fois, elle se jette dans mes bras et se serre, un court instant, contre ma poitrine. Elle sent le linge tout frais ; ses cheveux, qui chatouillent mon cou, sont encore humides. Apparemment, elle sort de la douche. Océane recule pour mieux me fixer dans les yeux. C'est désormais une femme redoutablement belle ; son regard pétille d'intelligence. Les passants nous évitent, indifférents.

Océane m'entraîne sur l'avenue, le long du parc de la Jeunesse-coquette, en direction du centre-ville.

– J'ai beaucoup pensé à toi, Bái Lìdè, je savais que tu viendrais à mon secours.

– Pourtant, tu ne m'as pas écrit souvent, ces dernières années.

En guise de réponse, elle se met à rire malicieusement, en s'accrochant à mon bras.

– Et où va-t-on comme ça ? lui demandé-je.

– N'importe où, je te suis.

Mais je sens déjà, dans sa voix, les prémices d'une future froideur. Ne sommes-nous pas devenus désormais des étrangers ? Demain, elle reprendra sa vie, et moi, la mienne. Et si je m'enfuyais à Ningguo, sans prévenir personne, jusqu'à ma prochaine mission dans le bas Yangze ? Le bonheur n'est jamais une destination. C'est un chemin. C'est le tao.



## Table des matières

|   |     |
|---|-----|
| 1. Le quai du Ginkgo .....                | 7   |
| 2. L'envers du monde .....                | 11  |
| 3. Meïdai .....                           | 25  |
| 4. Dina .....                             | 37  |
| 5. Océane .....                           | 49  |
| 6. La Chine nouvelle .....                | 61  |
| 7. Le consulat de Russie à Shanghai ..... | 71  |
| 8. Grain de beauté .....                  | 79  |
| 9. Brouillard sur le Yangze .....         | 89  |
| 10. Yangzhou .....                        | 97  |
| 11. Monsieur Pan-Les-Gros-Sous .....      | 109 |
| 12. Les belles gens de Ningguo .....      | 125 |
| 13. Les confidences de Meïdai .....       | 143 |
| 14. La mer des Nuages .....               | 157 |
| 15. Une voyante d'un autre âge .....      | 169 |
| 16. Xiao Ning .....                       | 181 |
| 17. Le yin et le yang .....               | 197 |
| 18. Le Grand Canal .....                  | 207 |
| 19. Trois marches d'escalier .....        | 219 |
| 20. Le tao .....                          | 229 |



## Collection « Azimuts »

- BLOUIN, Maryse, *Montcalm et moi*.
- CHARLAND, Jean-Pierre, *La Souris et le rat*.
- CHÂTEAUNEUF, Michel, *La Société des pères meurtriers*.
- CLAER, José, *Les Nymphéas s'endorment à cinq heures*.
- CLAER, José, *Nue, un dimanche de pluie*.
- DA, Daniel, *Une balle (à peine) perdue*.
- DENYS, Marie-Claude, *Un certain 3 juillet avec Champlain*.
- DENYS, Marie-Claude, *Des marelles au fond des yeux*.
- DURAND, Frédéric, *La Maison au fond de l'impasse*.
- DURAND, Frédéric, *Comme un goût d'aurore sur une idée fixe*.
- FRÉCHETTE, Michel, *La Nature humaine de Biarritz Monnier et autres détours*.
- FRÉCHETTE, Michel, *Un matin tu te réveilles... t'es vieux!* (Grand Prix de la relève littéraire Archambault 2004).
- GINGRAS, Marie, *Anatomie d'un suicide et autres mensonges*.
- KAYE, Véronique-Marie, *Eulalie la cigogne*.
- LAMARCHE, Claude, *Les Têtes rousses*.
- LEBLANC, Manon, *Traîne-Misère*.
- LEROUX, Linda, *Un kaléidoscope au cœur*.
- LÉVESQUE, Anne-Michèle, *Rumeurs et marées*.
- LÉVESQUE, Anne-Michèle, *Fleur invitait au troisième* (Prix Arthur-Ellis 2002).
- LÉVESQUE, Anne-Michèle, *Meurtres à la sauce tomate*.
- MASSICOTTE, Gilles, *Liberté défendue* (Prix littéraire de l'Abitibi-Témiscamingue 1998).

- MEUNIER, Sylvain, *La Dernière Enquête de Julie Juillet*.
- ROBINSON, Ann, *Et si j'en étais*.
- SAINT-GERMAIN, Daniel, *Sept jours dans la vie de Stanley Siscoe*.
- SIMARD, François-Xavier, *Papa, parle-moi anglais comme maman!*.
- SIMPSON, Danièle, *Solos*.
- THÉBERGE, Vincent, *Francis à marée basse*.
- VAILLANCOURT, Isabel, *Dans les pas de Caïn*.
- VAILLANCOURT, Isabel, *Rose la pie*.
- VAILLANCOURT, Isabel, *Les Enfants Beaudet*.



Réalisation des Éditions Vents d'Ouest (1993) inc.  
Gatineau  
Impression : Imprimerie Gauvin ltée  
Gatineau

Achévé d'imprimer en octobre  
deux mille onze

Imprimé au Canada

